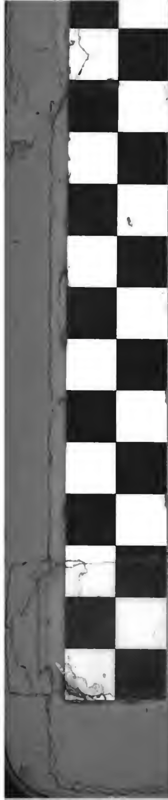


uppväxande ungdomen, hvilken, såsom tillbörligt är, får Bibeln till sin första hu-
vudsakligaste läsning, icke bör förvillas genom ett urmodigt stafningssätt. Denna
sigt godkändes fullkomligt, af den allt för tidigt bortgångne *Erkebiskopen Wallin*,
såsom äfven synes af hans nya bearbetning af Johannes Ev...









LE VAL
D'ANDORRE.

LE VAL

D'ANDORRE.

PAR

ÉLIE BERTHET.



Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1841

I

Vers la fin de 1815, au moment où tout le midi de la France était encore en feu par suite des événements politiques qui rendirent le trône aux Bourbons, trois voyageurs ou peut-être trois promeneurs, car l'équipage des personnes dont nous parlons n'indiquait rien de positif sur la nature et la longueur de l'excursion qu'elles allaient faire, parcouraient à cheval la vallée au centre de laquelle se trouve Vic-d'Essos, dans les Pyrénées. On était au mois de novembre, saison déjà bien rigoureuse au pied des hautes montagnes; une

brise âpre et froide soufflait par rafales, et un pâle soleil qui venait de se lever faisait étinceler tristement les glaces du Montcalm et du Bassiès.

Cependant ces trois personnes, au nombre desquelles se trouvait une jeune femme, tournaient le dos à la ville de Vic-d'Essos, dont les maisons blanches et les nombreuses forges produisaient un effet pittoresque sur la verdure qui parait encore la partie inférieure de la vallée. Ils remontaient un gave furieux qui, tombant du haut des montagnes nues et désolées, allait se perdre derrière eux au milieu des usines et des moulins, et ils semblaient se diriger en droite ligne en évitant les villages qui s'élevaient à droite et à gauche vers l'immense muraille de neige et de granit qui bornait l'horizon du côté du midi.

Au premier coup d'œil on les eût pris pour des gens du pays regagnant une habitation dans quelque vallée voisine, mais en les examinant avec soin on pouvait soupçonner à certains signes qu'ils n'étaient rien moins que ce qu'ils paraissaient être. Celui qui s'avançait le premier (car le chemin était trop rocailleux et trop étroit pour qu'il fût possible de mar-

cher de front) était un homme de cinquante-cinq ou soixante ans, vêtu suivant la mode des bergers des Hautes-Pyrénées, d'une culotte et d'une veste de gros drap brun, et sa tête était couverte d'un de ces hauts bonnets de laine assez roides pour se tenir droits au-dessus du front. Enfin sa taille était assez haute, ses membres assez robustes pour qu'il fût possible de prendre ce personnage pour un des vigoureux montagnards dont il portait le costume, et cependant, à la manière dont il serrait les flancs de son cheval avec ses jambes couvertes de simples guêtres de cuir, on reconnaissait un cavalier plus habitué à se servir d'éperons que ne le sont d'ordinaire les bergers des Pyrénées. Ses mains étaient blanches comme celles d'un paisible citadin, et ce qui trahissait surtout l'incognito dont il avait voulu sans doute s'envelopper était une manchette de batiste qui s'avançait outrageusement par-dessous la grosse manche de toile chargée de représenter sa chemise aux yeux des passants.

Mais ces signes de déguisement étaient encore plus visibles dans la jeune fille dont nous avons parlé; elle était commodément

assise dans son cacolet sur le dos d'un petit mulet à l'œil de feu, au pied sûr comme celui d'une chèvre, et elle ne ressemblait pas mal à quelqu'une de ces jeunes filles qui descendent des montagnes pour se rendre aux marchés des villes de l'Ariége. C'était une brune à l'œil noir, aux traits vifs et malins, qui évidemment avait pris naissance dans une province méridionale; bien que le froid l'eût obligée de s'envelopper presque entièrement dans une cape noire qui ne permettait de distinguer ni sa taille ni les autres parties de son costume, on eût deviné seulement à son capulet rouge bordé du plus fin velours qu'elle ne pouvait être la fille de quelque pauvre pâtre du voisinage.

Son costume était comme ces costumes de caractère que l'on voit dans les joyeuses folies du carnaval à Paris; on reconnaît bien dans la coupe et dans la forme des vêtements l'intention de parodier le costume villageois de telle ou telle province; mais ce qui est bure dans le vêtement original se trouve transformé en étoffe de soie dans la copie, ce qui est toile d'étoupe est devenu dentelle. Ainsi la jeune fille dont nous parlons avait réelle-

ment la cape noire, le capulet, et dans la ceinture de son tablier la fidèle quenouille qui ne quitte jamais les jeunes montagnardes; mais la cape était de fine étamine; le capulet, comme nous l'avons dit, était bordé du plus beau velours, et quant à la quenouille, elle ne semblait devoir être d'aucun usage entre les mains soigneusement gantées de sa propriétaire. Bref, cette jeune fille semblait porter pour la première fois un costume de fantaisie dont elle eût peut-être ri la première si les circonstances dans lesquelles elle se trouvait eussent permis à sa physionomie de prendre l'expression de gaieté qui sans doute lui était naturelle.

Celui enfin qui fermait la marche semblait seul n'avoir aucun intérêt à cacher son rang et sa condition, peut-être parce que son costume habituel était réellement celui du pays où il se trouvait. Il était vêtu comme un bourgeois campagnard de cette époque, seulement un béret basque de couleur bleue donnait à sa physionomie l'air coquet et animé qui caractérise les gens du pays. C'était un grand jeune homme, blond, aux formes athlétiques, mais au teint blanc, aux yeux bleus et humi-

des, qui témoignaient d'une certaine timidité dans le caractère. Il n'était pas difficile de reconnaître en lui un de ces descendants des Visigoths dont la race s'est conservée pure dans les pays basques, au milieu de ces populations indigènes qui depuis le moyen âge lui ont voué une haine mortelle. On sait quelles avanies ont eues à supporter de la part des autres races méridionales les descendants des Goths; bien qu'ils soient doux, industrieux, compatissants, on les traitait dans les Pyrénées comme d'odieux parias; on prétendait qu'ils étaient sujets au goître et à la lèpre, maladies réputées autrefois contagieuses; le préjugé qui les opprimait n'a commencé à s'effacer dans le Midi qu'à l'époque où la première révolution française s'est venue détruire tant de préjugés; et encore aujourd'hui le nom de Ca-Goth ou d'Agothas qu'on leur a donné jadis est une flétrissure que le berger pyrénéen ne manque jamais de leur jeter à la face dans la moindre querelle [1].

[1] Le savant Ramond croit que les *Cagoths* des Pyrénées ont la même origine que les *Colliberts* vendéens, dont nous avons fait une étude dans le COLPORTEUR. Nous avons adopté ici l'opinion de notre

Bien qu'à l'époque où nous nous trouvons l'espèce d'ilotisme dont on avait frappé les Agothas au moyen âge eût en partie disparu, il existait encore dans certaines localités où les idées civilisatrices ne pénètrent qu'à la longue; d'ailleurs, n'oublions pas que nous sommes vers la fin de 1815, au moment où tout le Midi réagissait avec la plus épouvantable violence contre les bienfaits de la révolution et de l'empire. Aux hurlements des verdets assassins et des danseurs de farandoles, les vieilles haines de races, les vieilles rancunes de partis s'étaient réveillées, et c'était peut-être le sentiment de cette réaction féodale, dont personne alors ne pouvait apprécier la portée, qui donnait au petit-fils des parias cette timidité mélancolique.

Les événements politiques pouvaient expliquer aussi jusqu'à un certain point les allures mystérieuses des deux autres personnages qui composaient la petite caravane. L'exaspération contre tout ce qui avait pris part à la ré-

ami M. Xavier Durrieu, qui, dans une publication récente, a révélé des détails intéressants sur quelques races méridionales.

volution était telle dans certains départements, que beaucoup de personnes étaient obligées de se cacher ou même de s'expatrier pour échapper aux sanglantes vengeances d'une population fanatisée; et sans doute ceux qui remontaient le gave de Vic-d'Essos avaient quelques raisons de ce genre pour tromper, par un costume d'emprunt, le regard inquiet et soupçonneux des royalistes montagnards. Quoi qu'il en soit, chacun des deux cavaliers portait une bonne carabine en bandoulière, afin d'être en garde contre toute mauvaise rencontre, y compris sans doute celle des ours et des loups des Pyrénées.

La petite caravane continuait sa route vers le haut pays, en suivant toujours les détours du gave impétueux qui porte le nom de Vic-d'Essos comme le bourg qu'il traverse. Les usines, les forges, les moulins étaient restés bien loin derrière eux, et le paysage devenait de plus en plus âpre et désert à mesure qu'ils avançaient. Des montagnes nues et ravagées par les avalanches se dressaient de toutes parts; la verdure avait cessé d'orner les versants; dans quelques gorges inférieures un brouillard froid et humide s'était accumulé et

roulait quelquefois autour des voyageurs, à qui il interceptait par intervalles les faibles et ternes rayons du soleil levant.

Le vieillard, qui ouvrait la marche, jeta des regards inquiets autour de lui comme s'il eût cherché quelqu'un dans cet endroit solitaire. La jeune fille ne semblait avoir aucune autre préoccupation que celle de se garantir du froid; quant au personnage que nous avons désigné comme appartenant à la race gothe, il était visiblement contrarié, bien qu'il gardât le silence, soit par respect, soit par timidité.

Cependant en arrivant à un passage étroit qui s'enfonçait entre deux rochers, celui qui semblait commander la troupe arrêta tout à coup son cheval et demanda à son compagnon :

— N'est-ce pas là, Bernard, le *Pas de la Chèvre*, l'endroit où doit nous attendre le guide?

Celui à qui il venait de donner le nom de Bernard se rapprocha de lui et répondit avec vivacité :

— C'est en effet le Pas de la Chèvre; mais comme vous voyez, le guide ne s'y trouve pas.

— Nous l'attendrons, dit le vieillard d'un ton bref en descendant de cheval.

— Voilà un voyage qui commence sous de fâcheux auspices, mon père, dit la jeune fille en s'adressant au vieillard.

— Aimes-tu mieux retourner à Vic-d'Essos, à la forge de Bernard Alric?

— J'y retournerai avec vous, mon père; mais seule... jamais, c'est-à-dire, ajouta-t-elle en rougissant, tant que les circonstances n'auront pas changé!

Bernard avait sauté lestement à bas de son cheval et s'était approché de la jeune fille pour l'aider à descendre de son cacolet.

— Et pourquoi, mademoiselle Cornélie, dit-il avec chaleur, ne joindriez-vous pas vos prières aux miennes pour engager votre père à renoncer à ce pénible voyage? Il n'y avait aucun danger pour vous et pour lui à rester à Vic-d'Essos; votre déguisement vous mettait à l'abri d'une reconnaissance, et d'ailleurs je suis convaincu qu'au besoin tous les ouvriers de ma forge se fussent fait tuer pour vous. Je vous en supplie, réfléchissez s'il en est temps encore; le projet que votre père a conçu de traverser les montagnes dans une pareille sai-

son me semble d'une inconcevable témérité. Si la tempête nous surprenait dans les affreux défilés qui conduisent au val d'Andorre, nous péririons tous misérablement. Depuis que j'existe, on m'a toujours dit que cette partie des Pyrénées était impraticable pendant six mois de l'année. Encore une fois, réfléchissez; en deux heures nous pouvons retourner chez moi, où nous trouverons bien-être et sécurité.

Quoique Bernard adressât en apparence ces paroles à la jeune fille, elles allaient directement au vieillard, qui, en effet, ne se méprit pas sur leur portée.

— Écoutez, Alric, dit-il d'un ton ferme, vous savez que je ne prends pas une détermination à la légère, mais que lorsque je l'ai prise elle est irrévocable. Je me suis assuré que le voyage que nous entreprenons aujourd'hui était possible, bien qu'il présente quelques périls, et ce voyage s'accomplira. Hier au soir je n'ai voulu vous donner aucune explication, car je craignais vos objections sans nombre, et j'avais acquis la certitude que si nous restions chez vous un jour de plus, ma fille, moi et peut-être vous-même nous eussions couru de grands risques.

— Serait-il vrai! s'écria Bernard tout ébahi.

— Quoi, mon père, demanda la jeune fille, nous avons été réellement en péril chez ce bon M. Bernard, qui avait pour nous des soins si touchants, et vous ne m'en avez rien dit?

Le vieillard sourit et reprit d'un air railleur :

— En effet, j'aurais eu en toi un intrépide confident qui se serait évanoui dix fois en une journée au moindre bruit menaçant pour son père! Or, il faut que vous sachiez, Bernard, continua-t-il en se tournant vers le maître de forges, que depuis que nous sommes venus nous cacher chez vous, vous nous avez montré publiquement tant de déférence et d'égards que vous avez trahi plus d'une fois notre incognito.

— Moi! s'écria Bernard épouvanté.

— Vous-même, mon brave garçon; que diable! vous oubliez toujours qu'il est des circonstances où le nom le plus honorable est dangereux à porter. Les verdets, m'a-t-on dit, ont pillé et brûlé ma maison à Nîmes; je n'aimerais pas à leur donner ma vie par-dessus le marché. Si je ne crains pas la mort dans une circonstance où cette mort peut être utile

à mon pays et glorieuse pour moi, je ne me soucie pas d'être la victime d'une bande de massacreurs... Je veux me conserver encore pour ma fille, pour mes amis.

Cornélie l'embrassa avec émotion; Bernard semblait consterné.

— Est-il donc si difficile, reprit le vieillard tranquillement, de m'appeler père Gonthier, comme nous en sommes convenus? Or il y a deux jours, Bernard, sans que vous vous en soyez aperçu peut-être, vous avez prononcé mon nom, mon nom véritable, devant l'un de vos ouvriers. Celui-ci l'aura sans doute répété à quelques autres, car hier un des mineurs de Vic-d'Essos, qui sont tous d'enragés royalistes, a passé près de moi et m'a adressé quelques paroles menaçantes. Vous voyez que si je n'avais pris le parti de m'esquiver promptement, il aurait pu s'élever dans le bourg quelque émeute qui m'eût sans doute été fatale...

— Je comprends votre brusque décision, dit Bernard, et je vous demande pardon d'avoir rendu nécessaire par mon imprudence une pareille mesure; mais, puisque vous ne trouviez plus de sûreté chez moi, pourquoi

ne pas m'avoir consulté plus tôt sur le périlleux voyage que nous entreprenons aujourd'hui? J'aurais pris des précautions, j'aurais choisi des guides sûrs, je me serais procuré des lettres de recommandation...

— Écoutez, Bernard, je ne veux pas vous offenser; mais, bien que vous soyez un garçon honnête et qui ne manqueriez pas de courage dans l'occasion, vous êtes d'une irrésolution qui est tout à fait contraire à mes goûts; d'ailleurs vous avez certains préjugés de localité que je ne partage pas... laissez-moi donc faire; le guide que nous attendons m'a promis de nous conduire par des chemins qui lui sont connus jusqu'au val d'Andorre, sans que nous soyons exposés aux inquisitions de la douane et de l'autorité. Nous arriverons ce soir dans ce pays libre, et alors nous pourrons aviser au parti que nous aurons à prendre.

Bernard resta un moment pensif; puis relevant ses yeux bleus et limpides sur son interlocuteur, il lui dit avec inquiétude :

— Monsieur... père Gonthier, veux-je dire, je ne connais pas le guide qui vous a fait de si belles promesses, mais je suis convaincu qu'il vous a trompé.

— Quel intérêt aurait-il à nous déguiser la vérité?

— Je l'ignore; mais vous ne m'avez pas dit quel était cet homme et où vous l'aviez connu?

— Un de vos forgerons me l'a désigné dernièrement comme le plus habile guide qui ait parcouru les Pyrénées depuis Port-Vendres jusqu'à Biaritz. Je l'ai accosté et je n'ai pas eu de peine à m'entendre avec lui.

Pendant cette conversation les voyageurs avaient attaché leurs chevaux à un tronc de sapin renversé et se promenaient, pour se garantir du froid, à l'entrée du défilé désigné pour lieu du rendez-vous. Le vieillard, à qui nous conserverons ce nom de père Gonthier qu'il s'était donné à lui-même, s'avança vers l'extrémité du petit plateau où l'on avait fait halte, afin de regarder à travers le brouillard s'il apercevrait le guide si longtemps attendu. Bernard profita du moment où il se trouva seul avec la jeune fille pour lui dire à voix basse :

— Je crains de vous effrayer, mademoiselle Cornélie, et cependant je vois avec le plus grand chagrin que vous ne joignez pas vos instances aux miennes pour détourner votre père du voyage que nous allons com-

mencer; ce n'est ni pour moi ni pour lui que je redoute surtout les dangers et les fatigues, mais pour vous, Cornélie, pour vous, qui m'êtes si chère à tant de titres.

— Douteriez-vous de mon courage, monsieur Alric? dit la jeune fille en souriant; j'ai promis de suivre mon père et je le suivrai en quelque endroit qu'il aille; vous oubliez, Bernard, que l'opiniâtreté est héréditaire dans ma famille.

— Je ne doute pas de votre courage, mais de vos forces, dit le maître de forges avec vivacité; or, je vous aime trop pour ne pas mettre sous vos yeux, même au péril de m'attirer votre colère, les difficultés d'une pareille entreprise. Un mot à votre père peut encore le faire changer de résolution, et si nous ne pouvons, à cause des fâcheuses indiscrétions qui me sont échappées, retourner pour le moment à Vic-d'Essos, il nous est facile de trouver dans le voisinage quelque paisible village où vous pourrez attendre en sûreté des temps plus heureux...

La jeune fille sembla réfléchir un moment; puis, se penchant un peu vers son fiancé, elle lui dit d'un air de confidence :

— Écoutez, monsieur Alric, je vais vous dire toute la vérité. Les motifs de mon père en entreprenant ce voyage sont sans doute d'échapper aux persécutions; mais il en a d'autres pour choisir précisément le val d'Andorre pour retraite. On lui a parlé des habitants de ce canton comme formant une petite république indépendante depuis près de mille ans, et dont la prospérité a toujours été la même depuis cette époque reculée. Vous connaissez le caractère et les opinions de mon père; il s'est représenté la vallée d'Andorre comme un pays privilégié, un Eldorado de tolérance et de liberté, où règne sans cesse l'âge d'or. Depuis longtemps il désire visiter ce pays, et je crois en vérité, continua-t-elle en souriant malicieusement, qu'il serait presque fâché aujourd'hui d'être délivré du danger qui rend ce voyage indispensable.

— Mais s'il est impossible?

— Mon père est comme l'empereur, il fait ce qui n'est qu'impossible; d'ailleurs, songez donc! un temps magnifique! quelques heures de marche tout au plus...

— Mais à supposer que nous arrivions heureusement au val d'Andorre, je connais assez

les mœurs et les lois de ce pays pour être sûr qu'on ne nous permettra pas d'y séjourner, et alors il nous faudra descendre en Espagne, où nous sommes à peu près certains de ne pas être bien reçus.

— Paix! paix! oiseau de mauvais augure, dit le père Gonthier, qui revenait en ce moment et qui avait entendu les dernières paroles du maître de forges; dites-moi, monsieur Alric, croyez-vous que les républicains du val d'Andorre ne soient pas disposés à bien accueillir un homme qui porte le nom que vous me connaissez et qui est persécuté en ce moment à cause d'une certaine opinion...?

— Et vous vous trompez grandement à ce sujet, monsieur... père Gonthier, veux-je dire. La république d'Andorre est encore plus féodale que la France d'aujourd'hui, et je pourrais vous citer...

— Chut! fit le père Gonthier en désignant un personnage qui venait de paraître sur le plateau et que le nuage qui enveloppait la vallée n'avait pas encore permis d'apercevoir; voilà notre guide retardataire et il n'est pas nécessaire de mettre ce drôle-là dans le secret de nos conditions et de nos opinions.

Bernard Alric se retourna rapidement pour voir quel était l'individu à qui allait être confiée leur sûreté et peut-être leur vie, et son premier regard exprima un profond désappointement. Celui qui s'avançait avait une figure bronzée, des yeux noirs, des cheveux légèrement crépus ; par-dessous un manteau catalan de couleur écarlate, qui avait dû appartenir dans ses beaux jours à quelque riche berger, mais qui en ce moment était troué en plusieurs endroits, il avait une veste bleue, à boutons en grelots, qu'il portait d'une manière toute particulière. Le bras droit était passé dans la manche gauche de la veste, en sorte que les basques tombaient sur la poitrine, et la manche droite était rejetée négligemment sur l'épaule gauche. Une culotte de cuir sans jarretières aux genoux, comme la portent les bergers pyrénéens, des spartilles et un sombrero espagnol complétaient ce costume bizarre, auquel une énorme paire de ciseaux, dont la gaîne était suspendue à la ceinture, donnait quelque chose de caractéristique. Ce personnage portait encore un de ces grands bâtons qui sont d'un fréquent usage dans les montagnes, et on pouvait lui trouver

aussi bien l'apparence d'un brigand que celle d'un guide sûr et fidèle.

Bernard Alric connaissait trop bien toutes les races qui habitaient ces montagnes pour se méprendre sur la qualité de l'homme qui était devant lui. La manière bizarre avec laquelle le guide portait sa veste eût suffi pour lui faire reconnaître à qui il avait affaire; il s'écria d'un air de mépris et d'effroi, sans s'inquiéter même d'être entendu de celui dont il parlait :

— Miséricorde ! c'est un bohémien !

De son côté le bohémien, car le guide attendu était véritablement un de ces parias si répandus dans le Midi, s'approcha des voyageurs et sembla examiner avec intérêt ceux avec qui il devait faire une route assez longue; mais son regard se fixa d'une manière particulière sur Bernard, et il dit à son tour d'un air d'étonnement :

— Santa Maria ! c'est un Ca-Goth !

Bernard se détourna un peu en rougissant, et le père Gonthier lui dit avec malice en posant la main sur son épaule :

— Où en seriez-vous, Bernard, si moi, étranger, je partageais les préjugés de caste qui

règnent encore dans ce pays! Vous le voyez, c'est en effet un bohémien que j'ai choisi pour guide, et, quoi que vous en pensiez, je crois qu'on peut se fier à lui aussi bien qu'à tout autre. D'ailleurs les guides du pays sont bavards et pourraient raconter qu'ils ont conduit à Andorre certains voyageurs sur lesquels ils ne manqueraient pas de faire des suppositions... Je n'ai rien à craindre de celui-là, car, si je ne me trompe, ce n'est pas à lui qu'on ira demander des renseignements.

Pendant que le vieillard parlait, le bohémien avait pris un air d'indifférence parfaite, comme s'il n'eût pas compris un mot de ce que l'on disait. Quand le père Gonthier eut cessé de parler, il dit en relevant son bâton, sur lequel il s'était appuyé pour prendre une pose nonchalante :

— Maître, je suis prêt.

— Comment vous appelez-vous?

— Diégo, dit le bohémien d'une voix naturellement gutturale, quoique joyeuse, et on y a ajouté le surnom de *Bouren-Belca*, ou Tête-Noire. Mais ne craignez pas de vous fier à moi, je suis un homme connu, j'ai une profession.

En même temps il désigna par un geste fier les ciseaux monstrueux qu'il portait à sa ceinture, et qui prouvaient que ce digne industriel exerçait, comme la plupart de ses égaux, la profession de tondeur de bestiaux.

— Eh bien, Diégo, reprit le vieillard, on me dit que vous ne pourrez nous conduire au val d'Andorre, comme vous nous l'avez promis, car les chemins sont impraticables pour les chevaux en cette saison et très-dangereux pour les cavaliers?

— Qui a dit cela? demanda le bohémien avec vivacité; qui a souillé sa bouche d'un pareil mensonge? Sainte mère de Dieu, continua-t-il en levant les mains au ciel, vous êtes témoin de la vérité de mes promesses! Dans quatre heures d'ici nous serons arrivés tous sans accident à Andorre.

Le père Gonthier regarda Bernard, qui murmura avec impatience.

— Oh! il fera tous les serments que vous voudrez, il n'est pas chrétien.

— Mais enfin, monsieur Bernard, demanda Cornélie d'un ton de reproche en remontant dans son cacolet, que trouvez-vous donc de si extraordinaire à ce pauvre homme? C'est

un guide comme un autre, et qui même semble mériter plus d'intérêt qu'un autre, parce qu'il est plus malheureux...

Bernard lui répondit à voix basse, pendant que le bohémien aidait le père Gonthier dans ses préparatifs de départ :

— Je n'insisterai pas sur ce sujet, mademoiselle, parce que je vois que vous et votre père vous avez pris votre parti; mais je suis convaincu qu'un pareil voyage en compagnie d'un pareil coquin ne peut finir heureusement. Maintenant, tout est dit; votre père est armé, je suis armé moi-même, et soyez assurée que toutes les objections que j'ai faites à ce voyage ne proviennent pas de mes craintes pour moi-même; il serait possible que je vous en donnasse des preuves avant qu'il soit longtemps.

Tout en parlant, il remonta à cheval et vint se placer à côté de la jeune fille, disposé à l'aider et à la défendre de tout son pouvoir pendant la périlleuse excursion qui allait suivre. Le père Gonthier observa ces dispositions du coin de l'œil, sourit, et après avoir hésité quelques secondes, il s'écria gaiement en faisant signe au bohémien de marcher en avant :

— Allons, mes amis, en route! il faut bien

se fier à quelqu'un, et ce bohémien sait qu'il aura une bonne récompense s'il ne nous donne aucun sujet de plainte.

Toute la petite caravane s'enfonça lentement dans le défilé obscur du Pas de la Chèvre, et bientôt elle disparut dans le brouillard.

II

La partie des Pyrénées que les voyageurs avaient à traverser n'était certainement pas celle où se trouvent les cimes les plus hautes et les plus escarpées ; mais les montagnes en cet endroit, pour ne pas présenter des masses aussi imposantes que le Canigou et le Mont-Perdu, n'en sont que plus nombreuses, plus rapprochées, et les vallées que plus étroites et plus dangereuses. Au cœur de l'été toute cette région est couverte d'une luxuriante verdure, animée par d'innombrables troupeaux et par une population de bergers. Mais,

comme nous l'avons dit, on était au mois de novembre, et l'hiver n'est jamais en retard dans les montagnes. Aussi, pendant la première partie de leur marche, les voyageurs rencontrèrent-ils des caravanes de bestiaux et de pâtres qui descendaient vers la plaine marchant toutes dans le même ordre méthodique et traditionnel. Chaque homme, une cloche à la main, précédait son troupeau; puis venaient le maître et la maîtresse à cheval, avec leurs plus jeunes enfants en croupe; puis la fille aînée, aussi à cheval, sa quenouille à la main; puis les fils, armés en chasseurs, dont l'aîné, le généralissime de la bande, était chargé du sac à sel orné d'une croix rouge. A la vue de ces migrations qui annonçaient que le froid avait déjà sévi avec toute sa rigueur dans les montagnes, car bergers et troupeaux ne se décident qu'à la dernière extrémité à quitter les pâturages parfumés des hauteurs, Bernard hocha tristement la tête, mais il comprit qu'il était désormais inutile de manifester ses sinistres prévisions.

Bientôt les hordes nomades disparurent elles-mêmes, et dans les affreux déserts que l'on parcourait on ne pouvait plus compter

que sur le hasard pour obtenir des secours. Ces lieux se trouvant éloignés des grandes routes d'Espagne et étant inhabitables pendant une partie de l'année, il s'ensuivait qu'au cas où quelqu'une des effroyables tempêtes qui sont si fréquentes dans les Pyrénées viendrait à se déclarer tout à coup, les voyageurs ne devaient compter que sur eux-mêmes ; excepté quelques misérables chalets déjà abandonnés qu'on rencontrait çà et là, il n'y avait pas, à plusieurs lieues à la ronde, une habitation, et cependant le vent soufflait parfois avec violence dans les gorges, et les nuages s'amoncelaient sur les cimes les plus élevées, comme pour présager un orage prochain. Comment les voyageurs et surtout une faible jeune fille peu endurcie à la fatigue endureraient-ils la terrible tourmente qui pouvait éclater? Ajoutez à ces motifs d'inquiétude pour Bernard les manières suspectes du guide, et on comprendra combien il avait sujet d'être sérieusement alarmé de sa position présente et de celle de ses amis.

Cependant le bohémien n'avait rien fait encore qui pût évidemment justifier le soupçon; il avait même rempli ses devoirs de guide

avec une attention et des soins qui eussent dû faire cesser les préventions dont il était l'objet. Avec une sagacité merveilleuse il avait compris que chacun des deux autres voyageurs lui saurait gré des égards qu'il aurait montrés à la jeune femme, et c'était d'elle qu'il s'occupait spécialement dans cette pénible excursion. Il ne s'était pas éloigné d'elle une minute depuis le départ, et dans les passages difficiles il prenait des précautions infinies pour qu'elle n'eût à craindre ni secousse ni chute. De plus, il avait trouvé moyen d'amuser la voyageuse par son jargon moitié espagnol, moitié français, et de lui faire un peu oublier les fatigues du voyage; aussi, bien que Cornélie eût beaucoup à souffrir du froid, elle ne semblait pas encore s'effrayer des suites de cette marche pénible.

Il était midi et les voyageurs avaient fait déjà une partie de la route; il est vrai que c'était la partie la moins dangereuse et que la chaîne centrale restait à traverser dans toute sa largeur. Or, c'était seulement là qu'ils devaient apprendre si leur témérité pouvait être couronnée du succès ou s'ils avaient eu le tort impardonnable de risquer leur vie

sur la foi d'un vagabond. Au moment où ils traversaient une vallée déserte et déjà couverte d'une légère couche de neige, le père Gonthier se rapprocha de Bernard et lui dit gaiement en désignant le bohémien, qui marchait à côté de la monture de sa fille, à quelques pas en avant :

— Eh bien ! mon cher Bernard, trouvez-vous encore que nous ayons eu tort de nous fier à ce pauvre diable ? Voyez, le temps est magnifique, le soleil brille du plus vif éclat, et il est probable que notre voyage se terminera sans accident.

— Le temps change bien vite dans les montagnes, répondit Bernard en regardant autour de lui d'un air inquiet; je n'aime pas ces nuages qui s'accumulent là-bas dans les défilés que nous allons traverser.

— Je crains plus les douaniers et les gendarmes de la frontière que tous ces nuages, dit tranquillement le père Gonthier.

— Et cependant nous n'avons rien à craindre de ce côté, reprit le maître de forges; la douane n'est pas bien sévère sur les limites du val d'Andorre, et nous sommes exposés à rencontrer des contrebandiers et des bohé-

miens plutôt qu'autre chose. Le meilleur des deux ne serait guère de mon goût!

— Vous en voulez bien à ces bohémiens, Bernard ; et cependant, vous devez voir déjà que vous vous étiez trompé au sujet de celui-ci. Il a eu beaucoup d'attention pour Cornélie, si bien que je crois que la petite folle est enchantée de son voyage. Tout à l'heure il lui a raconté la manière plaisante avec laquelle un de ses amis a volé une poule à un fermier (et entre nous je crois que le héros de l'aventure n'est autre que lui-même); Cornélie riait comme une enfant, bien qu'elle soit déjà cruellement fatiguée.

— Dieu veuille que ce gépo ne nous joue pas quelqu'un de ces bons tours qu'il aime tant à raconter!

— J'admire, reprit le père Gonthier avec impatience, combien vous autres gens du Midi vous êtes opiniâtres dans vos inimitiés et vos antipathies de caste. Ainsi, vous, Bernard, qui devriez pourtant comprendre combien sont absurdes certains préjugés, vous allez jusqu'à croire qu'il ne peut se trouver un homme honnête parmi ces malheureux bohémiens? Vous êtes bien jeune, Alric, pour avoir

vu les injustices dont la race gothique dont vous sortez a été la victime ; cependant encore aujourd'hui vous avez assez à souffrir de ce vieux préjugé, pour vous montrer indulgent envers ces parias qu'il a mis, comme autrefois vos pères, au banc de la société.

— Quoi! monsieur, s'écria Bernard d'un air profondément humilié, pourriez-vous comparer notre race si honnête et si pure à celle de ces *boémious*, de ces misérables *gépos*, comme on les appelle ici ?

— Ne vous fâchez pas, Bernard, mais il fut un temps, et ce temps n'est pas bien éloigné, où votre caste n'était pas mieux traitée que celle de ces malheureux dans les provinces du midi de la France. Votre père, ce bon Roger Alric, qui fut un des premiers à élever la voix pour réclamer l'égalité civique, m'a conté bien des fois que pendant son enfance les cagots, puisque c'est le nom qu'on vous donne, étaient exécrés et méprisés de tous leurs voisins. Ils ne pouvaient entrer dans les églises que par une porte réservée exclusivement pour eux et que nul autre n'eût voulu franchir ; ils habitaient des villages appelés Cagolarias d'où le voyageur se détournait comme

d'un lieu habité par des pestiférés ; ils étaient obligés de porter sur leurs habits un signe rouge qui les désignait à l'animadversion publique, et d'aussi loin qu'on les apercevait, on s'enfuyait en les injuriant. Et cela, Bernard, avait lieu il n'y a pas encore cent ans. Viendrez-vous défendre maintenant les préjugés qui privaient la société des services d'une caste intelligente et probe comme la vôtre? Eh bien ! qui vous prouve que les bohémiens ne sont pas calomniés aujourd'hui comme les descendants des anciens Visigoths l'étaient au siècle dernier?

Bernard ne répondit rien par respect pour celui qui parlait, mais il détourna la tête pour cacher la rougeur que cette comparaison avait appelée sur ses joues. Le père Gonthier s'aperçut de l'émotion de son jeune compagnon et reprit d'un ton affectueux en se rapprochant de lui :

— Ne vous fâchez pas, Bernard, si dans ma brusque franchise je vous rappelle ainsi l'odieuse tyrannie qu'on faisait peser sur vos ancêtres ; vous savez combien peu j'ai aimé les vieilles inégalités sociales et combien j'ai contribué pour ma faible part à les détruire;

vous savez que je n'ai jamais estimé un homme que d'après sa valeur personnelle et non pas d'après le rang de ses aïeux. C'est ainsi que votre père, simple plébéien d'une race proscrite et qui ne devait sa fortune qu'à son industrie, est devenu mon ami le plus cher quand ma carrière politique a été finie. Et aujourd'hui, Bernard, aujourd'hui que les persécutions recommencent contre ceux qui, comme moi, n'ont pas reculé devant les moyens les plus énergiques pour assurer la liberté française, à qui suis-je venu tout d'abord demander asile pour ma fille et pour moi, si ce n'est à vous, que j'ai déjà choisi pour l'époux de ma fille? Bernard, continua-t-il avec un accent de bonté en lui tendant la main, je vous estime comme un homme de cœur et de sens et je vous aime déjà comme mon fils; tant de titres m'ont bien acquis le droit de vous exprimer franchement des pensées qui ont occupé toute ma vie : eh bien! je suis convaincu qu'un jour viendra où l'on reconnaîtra que le préjugé qui frappe ces bohémiens est aussi absurde que celui qui a frappé vos pères.

— Je le désire, monsieur, répondit le maî-

tre de forges d'un air qui n'avait rien de convaincu ; tout ce que je puis vous dire au sujet de l'heureuse promesse que vous venez de rappeler de me donner la main de votre fille quand les circonstances seront devenues plus favorables, c'est que vous ne vous repentirez jamais d'avoir confié le bonheur de Mlle Cornélie à un simple honnête homme tel que moi... Et cependant, continua-t-il avec tristesse, je crains qu'elle n'éprouve pas cette affection...

— Elle a toute l'affection nécessaire pour assurer votre bonheur à l'un et à l'autre, interrompit le vieillard en souriant ; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter de pareils sujets. Doublons le pas, car voici Cornélie qui nous attend à l'entrée de ce défilé obscur, et le guide semble avoir besoin de nos conseils.

En quelques secondes ils eurent rejoint Cornélie et le bohémien, qui avaient fait halte à l'entrée de la gorge pour les attendre. La jeune fille semblait épouvantée, et Diégo regardait à droite et à gauche d'un air embarrassé. Bernard et son vieux compagnon, en s'approchant, virent bientôt de quoi il s'agissait, et le maître de forges, qui connaissait

mieux la température des montagnes, devint pâle de terreur.

Du profond défilé qu'ils avaient à traverser s'échappait un vent impétueux et froid chassant devant lui des nuages qui pendant cette courte conversation avaient recouvert le ciel de la vallée. Le soleil, si brillant un moment auparavant, avait disparu tout à coup, comme si l'on eût déployé un voile immense qui eût intercepté ses rayons. La tempête qui mugissait dans l'intérieur des montagnes n'avait pas encore atteint l'endroit où se trouvaient les voyageurs, mais déjà ils pouvaient juger de toute sa violence à un quart de lieue de là. Elle s'était engouffrée dans le passage resserré qui s'ouvrait devant eux, et de plus intrépides eussent tremblé en la voyant s'approcher. La gorge était formée par deux montagnes immenses dont le penchant était couvert de sapins à demi enfouis sous la neige. Le vent rugissait dans cet espace avec une violence épouvantable, soulevant des tourbillons de neige et bouleversant les nuages qui s'y étaient amoncelés. Le bruit des avalanches, le craquement des sapins qui se brisaient sous leur fardeau, le rugissement d'un

torrent qui se précipitait dans cet horrible gouffre produisaient un fracas comparable au tonnerre.

En voyant venir cet horrible ouragan, Cornélie, sans attendre qu'on l'aidât, sauta légèrement à bas de son mulet et vint se jeter éperdue dans les bras de son père.

— Qu'allons-nous devenir? s'écria-t-elle en sentant déjà le vent qui menaçait de la renverser.

— Ne vous effrayez pas, mademoiselle, dit Bernard en cherchant à déguiser ses propres terreurs ; ces orages disparaissent avec la même rapidité qu'ils viennent ; si nous trouvons un abri pour quelques instants, peut-être pourrons-nous bientôt continuer notre voyage.

— Ceci tient du prodige ! s'écria Gonthier ; le temps était si beau il y a quelques instants!

— Le soleil est sans doute aussi brillant que ce matin dans la plaine, répondit Bernard; mais un homme un peu habitué aux brusques changements de température dans les montagnes pouvait facilement prévoir ce qui arrive, et vous devez vous souvenir que moi-même... ce misérable bohémien savait, j'en

suis sûr, qu'il nous serait impossible de traverser le port de Rat, cet affreux défilé qui est devant nous.

— Serait-il vrai? reprit le père Gonthier avec inquiétude; aurais-je réellement, par une témérité d'enfant, risqué tant d'existences qui me sont chères?

Et se tournant vers le guide, qui en ce moment semblait examiner avec attention un point éloigné de la vallée, sans songer à l'orage, il lui dit brusquement :

— Eh bien! Diégo, que faites-vous là? Vous voyez que Bernard avait raison ce matin de considérer le passage comme impraticable.

— Je ne suis pas le bon Dieu pour commander à la tourmente! répondit le gitano froidement.

— Mais vous deviez nous avertir du danger, dit le père Gonthier en s'animant, et je ne m'explique pas votre singulière assurance...

Diégo semblait ne pas entendre les reproches qui lui étaient adressés; il continuait à regarder du même côté de l'horizon, puis tout à coup il fit un mouvement brusque du bras en laissant flotter au vent son manteau écar-

late, et avant que le père Gonthier eût remarqué ce singulier mouvement qui pouvait être un signal, il répondit vivement :

— Patience, maître, patience ; la sainte Vierge et tous les saints du paradis nous protégent ! Notre voyage se terminera heureusement, je l'espère ; partout où il y aura une place pour mettre le pied, nous passerons. Mais, continua-t-il en jetant un nouveau regard sur le ciel, il faut bien vite nous réfugier à l'abri de quelque rocher...

— Par ici ! dit Bernard en désignant un roc voisin qui surplombait.

— Voilà l'orage ! s'écria d'une voix perçante Cornélie, qui, cédant aux instances de Bernard, venait de remonter sur son mulet.

En effet, le vent partit cette fois du défilé avec une violence si épouvantable que si les voyageurs ne se fussent heureusement trouvés un peu en dehors du courant principal, ils eussent été renversés avec leurs chevaux. En même temps, la neige qui couvrait la vallée et les versants des deux montagnes fut enlevée en l'air, comme le sable du désert quand souffle le kamsin ; le ciel et la terre disparurent dans l'immense tourbillon qu'elle

formait autour des voyageurs; les chevaux se retournèrent instinctivement pour ne pas présenter le front à la tourmente, et ils s'affermirent sur leurs quatre pieds pour ne pas être culbutés. Les voyageurs, aveuglés par la neige, asphyxiés par la rapidité du courant d'air qui les empêchait de respirer, assourdis par le fracas épouvantable qui se faisait entendre autour d'eux, trouvaient à peine assez de force pour s'appeler les uns les autres au milieu de ce chaos infernal.

Cependant Bernard s'était attaché à la bride du mulet qui servait de monture à sa fiancée, et quand l'animal avait fait volte-face pour résister à la tempête, il s'était laissé traîner dans la neige plutôt que de lâcher prise, abandonnant au hasard son propre cheval. Le père Gonthier s'était aussi élancé du côté de sa fille, qui s'enveloppait de son mieux dans sa mante en poussant des cris de terreur. Le bohémien seul dans cet affreux moment ne perdit pas sa présence d'esprit :

— Prenez-vous tous par la main jusqu'à ce que la rafale soit passée, cria-t-il d'une voix retentissante pendant que lui-même se cramponnait à la bride du cheval de Gonthier;

baissez-vous, surtout ne faites pas un mouvement.

Ces conseils étaient sages, car au bout de quelques minutes le vent cessa tout à coup de souffler, et la neige, qui avait été emportée un moment dans les moyennes régions de l'air, retomba lourdement en masses compactes et épaisses. Le silence qui succéda à cette bruyante convulsion de la nature était comme un silence de mort. Les voyageurs se retrouvèrent presque enfouis dans la neige, et quand ils purent regarder autour d'eux, tout semblait avoir changé de face dans la vallée. Là où ils avaient vu un ravin un moment auparavant s'élevait une montagne de glace; le cheval qu'avait abandonné Bernard se débattait dans une fondrière où il avait été entraîné, et ce ne fut qu'après de pénibles efforts qu'il rejoignit les voyageurs, son instinct l'avertissant qu'ils pouvaient seuls le protéger au milieu de ce désordre de la nature.

Bernard et Gonthier ne songeaient qu'à débarrasser Cornélie de la quantité énorme de neige qui s'était amassée dans le cacolet, mais la voix du guide se fit entendre de nouveau et interrompit cette occupation :

— Vite, vite, disait-il, tâchons de nous réfugier sous quelque rocher avant qu'une nouvelle rafale n'arrive ; car elle sera peut-être plus terrible que la première ! Que saint Jacques et saint Antoine aient pitié de nous !

Tout en parlant, Diégo se tourna encore vers une montagne voisine sur laquelle se montraient deux points noirs et mobiles, comme deux formes humaines. Il agita vivement une seconde fois son manteau d'écarlate, dont la couleur tranchait sur la blancheur de la neige, et seulement alors il parut songer véritablement à trouver un lieu de retraite pour lui et pour ses voyageurs.

Tout à coup, au milieu du silence funèbre qui régnait dans la vallée, le son d'une corne pareille à celle dont se servent les pâtres se fit entendre près de là. A ce son bien connu les chevaux dressèrent les oreilles et bondirent avec une force nouvelle ; les voyageurs levèrent la tête et aperçurent sur un rocher, à quelque distance, un montagnard équipé en chasseur, qui, après avoir cherché à attirer leur attention, leur fit signe de venir à lui.

— Au secours, mon brave homme ! cria le

père Gonthier, qui entendait déjà une nouvelle rafale mugir sourdement dans le défilé voisin.

Pour toute réponse, le montagnard continua de faire résonner son cornet, et les chevaux, habitués par un long séjour dans les montagnes à se rallier au son de cet instrument sauvage, se dirigèrent de toute leur vitesse vers l'endroit où se trouvait le chasseur. Après avoir tourné le rocher, la petite caravane aperçut une grotte qui semblait servir d'asile temporaire à leur ami inconnu et où ils pouvaient eux-mêmes trouver un abri.

— Courage, ma fille, dit le père Gonthier, qui tenait d'un côté la bride du mulet pendant que Bernard tenait l'autre; courage, nous allons être sauvés.

Cornélie répondit par un gémissement, et au même instant la tourmente éclata avec plus de force que jamais. La neige fut soulevée de nouveau dans les airs en furieux tourbillons, les chevaux s'arrêtèrent et fléchirent un moment sur leurs jambes comme cela leur arrive, dit-on, pendant un tremblement de terre. Mais tandis que tous les voyageurs restaient immobiles et pris de vertige à vingt pas à

peine de la grotte, une exclamation brève, qui retentit au milieu d'eux, leur apprit que le montagnard venait à leur secours. Aucun d'eux ne le vit ni ne le sentit, et aucun d'eux ne put comprendre comment cet homme intrépide, au milieu de ce tumulte affreux des éléments, put les soutenir et diriger leurs pas ; il sembla se multiplier pour aider chacun d'eux, et quelques minutes après, toute la petite caravane, voyageurs et montures, se trouvait en sûreté dans la grotte.

Il était temps; Cornélie avait presque perdu le sentiment, et le froid l'avait saisie d'une manière alarmante. Bernard était tout meurtri de sa chute sur les rochers, et ses vêtements étaient couverts d'une couche épaisse de glace; le père Gonthier n'était pas dans un meilleur état, et il avait à peine la force de faire un mouvement. Il n'était pas jusqu'au bohémien qui n'eût reçu de graves atteintes de cette horrible bourrasque et n'en parût tout étourdi. Sans aucun doute, un quart d'heure plus tard les secours eussent été inutiles pour tous ceux qui étaient partis le matin de Vic-d'Essos.

Le montagnard qui avait rendu un si grand service aux voyageurs semblait lui-même

étranger au lieu où il se trouvait, et, comme eux, il s'était réfugié là seulement pour attendre la fin de la tempête. Dès qu'il les vit tous dans la grotte, il rassembla à la hâte quelques branches de sapin apportées autour du rocher par les avalanches et il en fit un grand feu. Puis, se plaçant à l'écart, appuyé sur sa carabine, comme pour ne pas gêner ses hôtes de sa présence, il examina avec un étonnement muet ceux à qui il avait sauvé la vie.

La tempête rugissait toujours au dehors, mais la chaleur bienfaisante du feu ne tarda pas à ranimer un peu les voyageurs ; dès que Bernard eut jeté un regard sur le chasseur, il dit à voix basse au père Gonthier, qui cherchait à réchauffer doucement les mains de sa fille :

— Notre libérateur est un des habitants républicains du val d'Andorre.

Malgré sa faiblesse, le vieillard se retourna avec vivacité ; le chasseur montagnard, en s'apercevant qu'il était l'objet de l'attention de ses hôtes, s'approcha avec dignité et salua poliment le père Gonthier et Cornélie. Mais il est à remarquer qu'il ne daigna pas même honorer le bohémien ni Bernard Alric d'un

signe d'attention, comme s'ils eussent été à ses yeux des créatures d'un ordre inférieur. C'était un jeune homme de haute taille et admirablement proportionné. Ses cheveux blonds et naturellement bouclés retombaient sur ses épaules et encadraient une figure mâle et régulière; son œil plein de feu avait une dignité tout espagnole que ne démentait pas son maintien grave et presque majestueux; son costume était d'une richesse bizarre. Ce costume, qui du reste est celui de tous les riches habitans de l'Andorre, n'avait que deux couleurs tranchant l'une sur l'autre de manière à produire l'effet le plus pittoresque au milieu des âpres et rudes paysages des montagnes. Le jeune chasseur portait un long bonnet rouge écarlate qui retombait de côté jusqu'à la hanche. Son gilet rouge aussi était échancré en carré sur la poitrine de manière à laisser voir une chemise de toile blanche retenue au cou par une grosse épingle en or de forme singulière. Par-dessus ce gilet ou *matelle* était une veste de drap vert tombant jusqu'aux reins et ornée de boutons de cuivre ouvragé de fabrique espagnole; les boutonnières de cette veste étaient bordées de rouge,

afin que les deux couleurs nationales fussent toujours en opposition l'une avec l'autre. La culotte verte, comme la veste, était serrée et étroite, retenue à la ceinture par un gros bouton de corne ; entre le gilet et le haut-de-chausses la chemise était bouffante à la manière des courtisans de Louis XIII ; mais si l'on songe que le costume que nous décrivons est traditionnel dans l'Andorre peut-être depuis Charlemagne, ce ne sera pas les bons Andorrans qu'on accusera d'avoir pillé les modes de France. Enfin le montagnard portait encore de grandes guêtres de cuir qui laissaient voir les *espartenyas* ou spartilles retenues sur le cou-de-pied par des rubans rouges croisés à la manière des femmes. Outre le cornet dont il avait fait un si bon usage, il avait une gibecière pareille à celle des chasseurs de chamois, et comme pour ne pas démentir cette qualité il avait déposé à l'entrée de la grotte un magnifique isard fraîchement tué autour duquel le bohémien avait déjà tourné deux ou trois fois d'un air de convoitise.

Gonthier jeta un regard de curiosité et d'admiration sur ce magnifique représentant de la race montagnarde; le jeune homme gar-

dait un silence respectueux, comme s'il eût craint de parler à un vieillard avant d'en être interrogé.

— Je vous remercie, mon brave garçon, dit le père Gonthier en secouant cordialement la main du chasseur, je vous remercie mille fois au nom de tous ceux qui sont présents, et en mon propre nom, du service que vous venez de nous rendre ; sans vous, je ne sais ce que nous fussions devenus au milieu de ce terrible orage !

L'habitant de l'Andorre baissa la tête d'un air de modestie et répondit en français assez pur et d'une voix aussi douce et aussi calme qu'elle avait paru sonore et imposante un moment auparavant :

— Excusez-moi, monsieur; mais je ne puis comprendre qu'un homme comme vous, qui a de l'expérience et des cheveux gris, ait osé entreprendre un voyage dans les montagnes par une saison pareille, et surtout, continua-t-il en désignant Cornélie, qui commençait à peine à reprendre ses sens, en compagnie d'une dame qui paraît si jeune et si délicate.

— Votre reproche est mérité, jeune homme, dit le père Gonthier d'un air de regret ; j'ai,

en effet, compromis par mon imprudence la vie de ceux qui m'aiment assez pour me suivre en quelque endroit que j'aille; et cependant, ajouta-t il en désignant le bohémien, qui restait à la porte de la grotte comme en observation, ce misérable que vous voyez là-bas m'avait promis de nous faire arriver ce soir au val d'Andorre.

— Au val d'Andorre! répéta le chasseur en s'animant et en jetant un regard de profond mépris sur Diégo; il a menti comme un chien de païen qu'il est, s'il vous a fait une telle promesse. *Santa Maria!* ne devait-il pas savoir, lui qui rôde comme le loup dans nos montagnes avec les autres pillards de sa race, que le port de Rat était encombré de neiges? Il vous a trompé, sur ma foi de chrétien, et je vous conseille de retourner sur vos pas si vous ne voulez être engloutis.

Et il regarda encore Cornélie d'un air qui témoignait d'un vif intérêt.

— Ce que vous proposez est impossible, répondit le père Gonthier tristement; nous ne pouvons retourner à Vic-d'Essos sans courir de grands dangers, et d'ailleurs la tourmente a peut-être fait autant de ravages dans

les pays que nous avons parcourus ce matin que dans ceux que nous avons à traverser.

L'Andorran se tut et sembla réfléchir.

— Tenez ferme, dit Bernard à l'oreille du père Gonthier ; s'il est quelqu'un capable de nous tirer du mauvais pas dans lequel nous sommes engagés, c'est ce brave montagnard.

Le jeune montagnard sortit enfin de sa rêverie et demanda au père Gonthier :

— Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, que vous alliez au val d'Andorre?

Le vieillard fit un signe de tête.

— Vous avez sans doute une autorisation du préfet de l'Ariége pour visiter avec les personnes de votre compagnie nos souverainetés? Je vous prie de me montrer cette autorisation.

— Je n'en ai pas, répondit Gonthier.

— Quoi! monsieur, reprit le chasseur étonné, ignorez-vous que sans une permission des autorités françaises l'entrée de nos vallées vous sera interdite? Ignorez-vous que si cette formalité n'est pas remplie, aucun étranger ne peut séjourner dans notre pays ni même le traverser?

Le père Gonthier hocha la tête; c'était un

de ces hommes opiniâtres, inflexibles dans leurs résolutions, dont les difficultés ne font qu'exciter l'énergie. Il cherchait un moyen de tourner l'obstacle qu'on lui opposait; mais Bernard, qui comprenait le prix de chaque minute qui s'écoulait, dit à l'Andorran avec vivacité :

— Je suis certain, monsieur, que si vous le vouliez bien il vous serait possible de nous conduire tous au val d'Andorre avant la fin de la journée, dans le cas où la tourmente viendrait à cesser. Pour ce qui est du laissez-passer délivré par l'autorité française, il me semble qu'il est des cas où votre gouvernement pourrait se relâcher de sa rigueur; c'est celui, par exemple, où des voyageurs fatigués, sans abri, viennent demander un moment d'hospitalité dans vos vallées; s'il en était autrement, il n'y aurait plus ni générosité ni humanité chez les habitants d'Andorre.

Bernard avait bien compris l'effet qu'il produirait en réveillant dans l'esprit du fier montagnard les sentiments de générosité nationale. L'Andorran parut hésiter; mais bientôt, sans répondre au cagoth, il se tourna vers Gonthier et lui dit avec politesse :

— Je voudrais vous être utile, monsieur, mais il ne faut pas songer à vous rendre au val d'Andorre, où vous seriez mal accueillis; si vous y consentez, je vous conduirai jusqu'à l'endroit d'où vous êtes parti, aussitôt que l'orage aura cessé.

— Votre fille en mourra si vous persistez dans votre projet, murmura Bernard avec désespoir; voyez comme elle est déjà affaiblie!

La pauvre Cornélie, en effet, depuis son arrivée dans la grotte, était restée assise devant le feu, la tête appuyée sur sa main, dans un état d'engourdissement profond causé par le froid; il ne fallut pas moins que la vue des souffrances de sa fille chérie pour vaincre l'obstination du vieillard.

— Eh bien, soit, dit-il d'un air de regret; nous retournerons à Vic-d'Essos, puisque c'est le seul parti qui nous reste à prendre.

Mais Cornélie, bien qu'elle n'eût pris aucune part à la conversation jusqu'à ce moment, n'en avait pas perdu un mot; l'adhésion de son père au projet de rebrousser chemin acheva de chasser l'engourdissement qui l'avait accablée, et elle parut se réveiller comme par une secousse électrique.

— Mon père, dit-elle d'une voix faible, vous n'y pensez pas ; vous savez bien que nous ne pouvons plus rétrograder, que je m'y opposerai tant qu'il me restera un souffle de vie.

Puis elle se leva, et se tournant vers le chasseur qui la contemplait, elle lui dit avec modestie :

— Permettez-moi, monsieur, de refuser votre obligeante proposition ; mais le service que vous nous avez rendu nous fait un devoir de mettre toute notre confiance en vous... mon père ne peut rentrer en France sans courir de grands dangers, et pour moi j'accepterais plutôt de passer l'hiver entier dans cette grotte que de l'exciter à retourner à Vic-d'Essos.

Aux premiers accents de cette voix douce et suppliante, une expression d'admiration s'était peinte sur la belle figure du montagnard, mais les dernières paroles de la jeune fille le firent tressaillir.

— Quoi ! s'écria-t-il, votre père serait...

— Un réfugié politique, dit Gonthier.

— Vous avez eu tort d'avouer cela, murmura Bernard.

— Mon père est proscrit, reprit Cornélie

avec chaleur, et maintenant que vous savez notre secret, à qui pouvons-nous demander un asile, sinon aux braves habitants de l'Andorre, qu'on nous a peints si bons, si généreux, si hospitaliers? Mon père est persécuté à cause de son amour ardent pour la liberté. Vos concitoyens ne peuvent lui refuser leur appui; d'ailleurs, si vous nous abandonnez, que deviendrons-nous dans ces affreuses solitudes? Notre guide nous a trompés, et peut-être ne nous a-t-il conduits ici que pour nous attirer dans quelque piége! Je ne vous parle pas de moi, monsieur, et cependant j'aurais autant de droit que tout autre, peut-être, à votre intérêt et à votre pitié pour les fatigues et les dangers que j'ai déjà supportés.

— Cornélie! s'écria le vieillard, cesse de presser ce brave jeune homme et de lui demander une chose que je crois désormais impossible; je suis résolu de retourner à Vic-d'Essos ou au moins dans quelque village voisin; tu t'es déjà assez exposée pour moi, ainsi que Bernard.

— Ne dites pas, mon père, reprit la jeune fille avec véhémence, que ce voyage vous paraît maintenant impossible; ne dites pas que

vous renoncez volontiers à voir le pays qui est là derrière cette montagne, car je connais trop votre énergie pour croire que si vous étiez seul les obstacles vous arrêteraient. Je suis sûre, continua-t-elle avec lenteur et en fixant un regard suppliant sur le chasseur de chamois, que si monsieur voulait nous prêter son appui et nous conduire par des chemins qui doivent lui être connus...

Il y avait dans ses yeux tant de prière et de grâce que l'Andorran, qui la regardait dans une espèce d'extase, ne put résister à ces instances. Il sembla prendre une résolution subite ; cependant ce ne fut pas à Cornélie qu'il fit part de sa résolution ; par un sentiment de convenance, il s'adressa au père de la jeune fille et lui dit avec noblesse :

— Peut-être serai je blâmé par les anciens de l'Andorre d'avoir contrevenu aux usages et aux lois de nos souverainetés en introduisant chez nous des étrangers qui ne sont pas munis de la permission des autorités françaises; mais quoique ce projet soit difficile à exécuter, je prends tout sur moi. Si j'encours le blâme de ceux qui ont plus de sagesse et d'expérience, j'aurai pour me consoler la pensée

d'avoir été agréable à vous et à votre charmante fille.

Le père Gonthier s'aperçut alors que son nouvel ami s'exprimait avec plus d'élégance et de recherche qu'on n'était en droit d'en attendre d'un montagnard simple et ignorant, et en le remerciant de sa bonne volonté il ne put s'empêcher d'en faire la remarque. Le jeune chasseur ne parut pas insensible à ce compliment.

— Je m'appelle Isidoro Duba, dit-il avec orgueil, et ma famille est une des plus anciennes et des plus riches de l'Andorre. Comme j'étais le cadet de ma famille, on me plaça au séminaire d'Urgel, afin d'y étudier pour être prêtre. La mort de mon frère aîné m'ayant rendu chef de ma maison, j'ai abandonné les études, et je suis revenu auprès de mon aïeul, aujourd'hui mon seul parent... Mais excusez-moi, monsieur, ajouta-t-il en s'inclinant, il est déjà bien tard, et il faut que la tourmente se calme bien vite, si nous voulons arriver dans la plaine avant la nuit.

En même temps, il se dirigea vers l'entrée de la grotte comme pour juger du degré de violence de la tempête. A peine avait-il fait

quelques pas qu'il s'arrêta, et saisissant sa carabine, il dit d'une voix forte :

— Préparez-vous, messieurs, voici des ennemis !

Pendant qu'il parlait encore, deux individus en haillons et à figures sinistres parurent à l'entrée de la grotte. A cet aspect inattendu, Cornélie effrayée poussa un cri perçant; son père et Bernard s'armèrent précipitamment de leurs fusils et se placèrent devant elle pour la défendre.

— Que voulez-vous ? Passez votre chemin ! cria Isidoro Duba en langue catalane, la main posée sur la détente de sa carabine.

Les étrangers s'arrêtèrent à cette démonstration menaçante. Il ne fut pas difficile de reconnaître en eux des bohémiens semblables à celui qui avait conduit les voyageurs en cet endroit. Ils interpellèrent dans une langue étrangère Diégo, qui, pendant toute la conversation précédente, était resté en observation près de l'entrée de la grotte, et il sembla s'élever entre eux une vive discussion, bien que les spectateurs ne pussent en comprendre l'objet.

Le guide, ayant terminé son colloque avec

les nouveaux arrivés, se retourna vers les voyageurs, et dit d'un air suppliant en s'adressant surtout au montagnard :

— Eh bien! maître, est-ce ainsi que vous recevez de pauvres gens qui viennent d'affronter la tourmente et qui demandent seulement un abri pour un moment et une place près du feu?

— Misérable! reprit Isidoro d'un air de mépris, crois-tu que je ne devine pas bien pourquoi ces gépos maudits se trouvent là? Vous vouliez sans doute rançonner ces voyageurs pour le passage des montagnes et peut-être leur faire pis. Mais je jure par sainte Marie de Puigcerda que si un seul de vous me donne raison de suspecter ses intentions, je lui logerai une balle dans la tête!

Il s'avança hors de la grotte pour s'assurer que les deux bohémiens n'étaient accompagnés d'aucun autre, et après un rapide examen il leur dit brusquement :

— Allons! entrez; reposez-vous, réchauffez-vous, et il sera possible que vous ayez bientôt une meilleure aubaine que vous ne le méritez.

Les bohémiens obéirent d'un air humble et respectueux, et vinrent s'accroupir près du

feu. Ils étaient réellement transis de froid et brisés par la fatigue, malgré leur robuste organisation ; ils avaient supporté l'orage depuis le moment où Diégo leur avait fait des signes d'intelligence, et véritablement s'ils avaient eu de mauvaises intentions ils n'étaient guère en état de les exécuter dans ce moment. L'Andorran faisait toutes ces observations pendant que le guide Diégo, qui, en raison même de ce qu'il n'avait aucun sentiment religieux, était toujours disposé à prendre Dieu et tous les saints en témoignage de ses mérites, s'écriait d'un air pathétique en levant les mains au ciel :

— Seigneur mon Dieu ! un chrétien peut-il dire de pareilles choses d'un pauvre malheureux gitano ? moi, tromper d'honnêtes voyageurs qui se sont fiés à Diégo-Bounou-Belca, quand je voudrais donner pour eux ma vie et ma part de paradis ; et tout cela parce que, dans mon dévouement sans bornes pour les voyageurs, j'avais prié deux de mes frères de se trouver près du port de Rat, afin de porter secours en cas de besoin ! Voyez le grand mal quand il en aurait coûté aux voyageurs quelques écus de plus pour récompenser mes pau·

vres frères de leurs services ! Santa Maria ! que les hommes sont méchants !

Isidoro, sans paraître faire attention à ces protestations empreintes de toute l'exagération méridionale, poussa du pied devant les bohémiens le chamois qu'il avait tué et leur dit rudement :

— Vous avez faim et vous avez besoin de reprendre des forces ; mangez ceci, puis je vous dirai ce que vous aurez à faire.

Un concert de bénédictions accueillit cette offre libérale. Diégo lui-même interrompit ses doléances pour prendre part à la joie de ses compagnons. En un clin d'œil des couteaux-poignards brillèrent dans les mains des trois bohémiens. Le chamois fut écorché et dépecé avec une dextérité merveilleuse, et chacun des vagabonds s'empressa de placer sur la braise des tranches de venaison, qu'il avala toutes saignantes avec des démonstrations de joie qui prouvaient que depuis longtemps il n'avait fait un si bon repas.

L'Andorran laissa ces malheureux aux délices de ce festin et se rapprocha du groupe des voyageurs. Ceux-ci avaient repris une attitude calme, s'en remettant entièrement à la

prudence et à l'expérience du jeune montagnard pour toutes les mesures de sûreté qu'il serait convenable de prendre et prêts à suivre aveuglément ses conseils.

— Monsieur, dit Isidoro, en s'adressant au père Gonthier, ces gens-là, je le crains, n'avaient pas de bonnes dispositions à votre égard ; mais j'ai dû les ménager, parce que, pour achever notre voyage, nous avons besoin de leur secours. Nul ne sait si les passages que nous allons traverser ne sont pas encombrés, et des bras seront nécessaires pour déblayer la neige. C'est pour cela qu'il nous faut engager, par l'appât d'une récompense, ces gens à nous servir. Du reste, je me charge de les surveiller, de peur qu'ils ne nous jouent quelque mauvais tour. Pour vous, contentez-vous de ne pas quitter vos fusils un seul instant, de peur qu'ils ne s'en emparent. Tant qu'ils nous verront armés nous n'avons rien à craindre. Maintenant je vous engage à prendre quelque nourriture, car, si je ne me trompe, l'orage touche à sa fin et nous pourrons bientôt partir.

Le père Gonthier tira d'un des cacolets quelques provisions. Pendant ce temps, l'Andor-

ran, tout entier aux préparatifs du voyage, examinait avec soin les yeux et les pieds des chevaux; après quoi il alla consulter le temps. La neige tombait encore à gros flocons, mais le vent s'était calmé, et après un moment d'observation le montagnard crut le moment favorable pour partir. En un clin d'œil les bohémiens restaurés par le dîner qu'ils venaient de faire et délassés déjà des fatigues précédentes, furent sur pied. Les chevaux et le mulet avaient reçu une petite provende d'avoine dont on s'était précautionné à Vic-d'Essos; bref, le jeune guide vint bientôt annoncer que tout était prêt pour le départ.

— Nous nous fions à vous, monsieur, dit le vieillard en lui pressant la main; comptez sur ma reconnaissance si vous parvenez à nous conduire sans accident jusqu'au val d'Andorre.

Cette promesse implicite d'un salaire fut reçue du montagnard avec un air de fierté et presque d'impatience; mais un regard de bienveillance que lui adressa Cornélie effaça ces signes de colère, et après avoir attaché les brides des chevaux aux pommeaux des selles afin que les voyageurs ne fussent pas tentés en voulant guider leurs montures de gêner l'in-

stinct infaillible de ces animaux, Isidoro donna le signal du départ, en précédant lui-même la petite caravane afin de sonder le chemin.

En sortant de la grotte, les voyageurs se dirigèrent avec précaution vers ce terrible port dans lequel l'orage s'était engouffré quelques moments auparavant; mais avant de s'y engager le guide fit faire une halte et examina les localités avec une grande attention. Tel est l'effet de ces trombes de neige qu'elles changent complétement l'aspect des montagnes; où nos voyageurs avaient entrevu des abîmes quelques moments auparavant, ils apercevaient des masses énormes qui avaient toute l'apparente solidité des rochers voisins; le défilé ne semblait plus suivre la même direction qu'avant l'orage : on eût dit qu'en peu d'instants une main toute-puissante avait bouleversé les formes et les gisements du sol, et l'illusion était telle que les voyageurs n'eussent pas reconnu les lieux qu'ils venaient de parcourir.

Isidoro observa longtemps et minutieusement chaque détail de cet immense chaos.

— Il ne faut pas songer à passer par ce port, dit-il enfin ; nous serions immanquablement

ensevelis sous les avalanches ; nous serons forcés d'aller chercher le *port de la Cabane,* là-bas, derrière le pic du Siguier.

Et il désignait une haute montagne qui s'élevait à la gauche des voyageurs.

— Le voyage sera-t-il long de ce côté?

— Des torrents à traverser, des avalanches à éviter, des glaces à briser, répondit Isidoro d'une voix brève, et peut-être trouverons-nous, après tout cela, le port de la Cabane encombré de neige comme celui du Rat. — Allons, du courage, dit Cornélie en essayant de sourire ; voyez, ajouta-t-elle en désignant les bohémiens, ces gens-là n'ont-ils pas autant à perdre que nous? Et pourtant ils chantent, ils n'ont pas peur !

En effet, les vagabonds, enchantés d'avoir fait un bon repas et d'avoir la perspective de gagner quelques écus, avaient commencé de leurs voix rauques et gutturales un concert barbare qui, du reste, était en harmonie avec l'âpreté sauvage de la nature. Mais le guide, qui craignait que l'ébranlement communiqué à l'air par ces éclats de voix ne déterminât la chute des terribles avalanches, leur ordonna de se taire.

Quelques heures s'écoulèrent, pendant lesquelles il n'y eut pas une minute où chacun des voyageurs ne fût en danger de la vie. Par moments ils longeaient des précipices au fond desquels tombaient à grand bruit les pierres qui roulaient sous les pas des chevaux ; d'autres fois ils se glissaient, en retenant leur haleine, sous des rochers et des avalanches dont l'aile d'un aigle ou le pied d'un chamois, en les effleurant, eût causé la chute ; ils songeaient en frémissant qu'un souffle de ce vent terrible, qui les avait arrêtés le matin, pouvait les surprendre dans les gorges où ils s'engageaient et les enlever comme des brins de paille ; parfois aussi les pieds des chevaux résonnaient sur des ponts de glace qui pouvaient s'effondrer tout à coup et les ensevelir dans quelques-uns des gaves furieux ou des lacs profonds dont ces déserts abondent. Plus d'une fois enfin la timide Cornélie vit briller à quelque distance du chemin les yeux fauves d'un loup qui semblait prêt à s'élancer sur elle.

C'était d'elle cependant qu'Isidoro avait paru occupé presque exclusivement pendant ce trajet périlleux. Il n'avait perdu de vue un

instant le pied du mulet qui portait Cornélie, que pour sonder la neige à droite et à gauche dans le voisinage de la route. Dans les endroits périlleux il lui adressait tout bas un mot d'encouragement avec cette voix douce et affectueuse qu'il avait en lui parlant. Enfin il semblait avoir complétement oublié les autres voyageurs qui venaient un à un sur les traces de la jeune fille, et ses attentions respectueuses et muettes ne s'adressaient qu'à elle comme si, dans ce moment où il savait qu'il exposait sa vie à chaque pas, ce n'était qu'à elle qu'il voulait en offrir le sacrifice.

Du reste, il était aidé avec une grande sagacité par les bohémiens dans ses devoirs de guide; ces malheureux, quoique misérablement vêtus et exposés à toute la rigueur du froid, supportaient gaiement la fatigue et remplissaient avec zèle les fonctions d'éclaireurs qui leur avaient été assignées. Sur un signe d'Isidoro, ils s'enfonçaient courageusement dans la neige, quelquefois jusqu'aux épaules, laissant derrière eux un sillon qui servait de sentier à ceux qui venaient après eux. S'ils avaient réellement eu le matin de mauvaises intentions pour les voyageurs, ils s'efforçaient de

les faire oublier. Seuls ils semblaient n'avoir d'autre pensée que le sentiment du danger présent, car peut-être n'était-ce pas l'inquiétude qui ridait le front grave d'Isidoro quand il attachait sur Cornélie un regard furtif.

Il vint enfin un moment où les voyageurs reçurent un soulagement à leurs fatigues passées et un encouragement à supporter les fatigues à venir. Depuis le matin ils n'avaient vu que des montagnes arides, couvertes de glaçons et de neige; le ciel au-dessus de leur tête avait toujours été sombre; ils n'avaient entendu d'autre bruit que le sifflement du vent dans les pics désolés. Tout à coup au moment où ils arrivaient à un port élevé, un spectacle aussi magnifique qu'inattendu frappa leurs regards. Par l'écartement de deux rochers qui, de ce côté, semblaient former la dernière barrière de la chaîne pyrénéenne, ils purent un instant jeter un regard dans la plaine et jouir d'un de ces merveilleux contrastes qui ne sont pas rares dans les contrées montagneuses. Pendant que la neige tombait en flocons silencieux et que la nature, autour d'eux, devenait de plus en plus lugubre et menaçante, ils entrevirent à tra-

vers la déchirure d'un nuage, au-dessous du portique gigantesque des rochers, une riante vallée qu'éclairait un beau soleil couchant. L'hiver, qui sévissait dans les régions supérieures, ne semblait pas être descendu encore dans ce fortuné pays : c'était la chaude et brillante Espagne vue des déserts de la Norwège. Là, les pentes étaient encore couvertes de verdure : çà et là se montraient, sous des bouquets de châtaigniers, des chalets délicieux que doraient les rayons du soleil; des troupeaux nombreux regagnaient l'étable sous la garde des bergers. On croyait, tant l'air était limpide, pouvoir entendre le son des cornets et les mugissements des bestiaux. Les nuées qui pesaient aux flancs des montagnes ne semblaient pas faites pour le ciel pur de ce paradis terrestre : excepté quelques petits nuages rosés qui voguaient au hasard dans l'héter de la vallée, elles restaient comme enchaînées dans la région des orages.

Tous les voyageurs s'arrêtèrent, frappés d'admiration.

— Nous sommes donc hors de danger! reprit le père Gonthier avec une joie d'enfant; l'Être suprême n'a pas voulu que mon impru-

dence me coûtât aussi cher que je pouvais le craindre.

Il descendit de cheval et vint embrasser sa fille avec transport. Cornélie, qui depuis son départ de la grotte était retombée dans un état dangereux de prostration et de faiblesse, sembla se ranimer un peu ; elle sourit avec effort en désignant Isidoro qui, debout à quelques pas, contemplait, appuyé sur son bâton de voyage, son pays natal.

— Remerciez celui qui nous a sauvés, mon père, dit-elle avec un reste d'énergie. Sans son courage et son dévouement, nous étions perdus. Mon père, que pourrez-vous lui donner pour récompense?

— Nous y songerons, ma fille, mais regarde comme il est pensif!

En effet, bien que le magique tableau eût déjà disparu et qu'un souffle du vent eût ramené l'épais rideau de nuages, Isidoro était resté à la même place, silencieux et absorbé dans de profondes réflexions.

— A quoi pensez-vous donc là, mon brave Isidoro? demanda Gonthier en lui posant amicalement la main sur l'épaule.

L'Andorran se retourna comme par instinct

pour repousser une pareille familiarité ; mais en apercevant le vieillard, sa belle et noble figure prit une expression mélancolique, et il répondit lentement :

— Je regardais d'ici, monsieur, la maison où je suis né dans la vallée ; je songeais que mon aïeul, qui est âgé de plus de cent ans, examine d'en bas la montagne où nous sommes, et se demande si je n'ai pas péri dans la tourmente ; je songe qu'en ce moment une jeune fille, ma fiancée, est sans doute près de lui et dit son chapelet pour que ma chasse soit heureuse et que mon retour soit prochain.

— Votre fiancée! répéta Cornélie vivement; vous allez donc vous marier, monsieur?

Le montagnard resta immobile, sans répondre, les yeux fixés vers la terre.

— Et vous quittez ainsi votre fiancée pour aller courir les hasards d'une chasse dans les montagnes? dit le père Gonthier avec un sourire de malice.

Isidoro resta encore un moment silencieux; puis, relevant son bâton de voyage, il dit à demi-voix :

— C'est que je n'aime pas ma fiancée !

Et il ajouta presque aussitôt d'un ton dif-

férent, comme s'il eût voulu couper court aux questions sur un sujet pénible :

— Allons, messieurs, il faut nous remettre en route; le danger est moins grand ; mais il n'a pas cessé ; la nuit vient à grands pas et nous avons des rampes très-dangereuses à descendre avant d'arriver à la vallée. Vous croyez qu'il n'y a plus rien à craindre, et moi je donnerais un beau cierge à Notre-Dame d'Héras pour que vous fussiez déjà en sûreté dans la maison de mon aïeul, l'illustre Bertren Duba, que Dieu le protége !

En ce moment même, un bruit subit qui se fit entendre au-dessus de sa tête, sembla confirmer ses inquiétudes. Isidoro craignit d'abord une avalanche, et en levant la tête il aperçut en effet quelque chose qui bondissait de rocher en rocher dans un tourbillon de neige ; mais ce n'était pas une avalanche, et un coup d'œil suffit pour rassurer le montagnard. Bientôt même l'objet qui avait attiré son attention et qui semblait venir du sommet de la montagne roula presque à ses pieds, et chacun des voyageurs put reconnaître un énorme ballot soigneusement enveloppé d'une grosse toile et entouré de fortes cordes, afin

sans doute qu'il ne pût se briser dans la chute.

Pour comprendre cet incident, il faut savoir que les contrebandiers pyrénéens ont l'habitude, pour échapper à la surveillance des douaniers, de gravir le versant espagnol de quelque haute montagne avec les marchandises qu'ils veulent introduire, et que, parvenus au sommet, ils abandonnent les ballots sur la pente opposée où des correspondants sont apostés pour s'en emparer et les transporter en lieu de sûreté. C'était à ce commerce illicite qu'appartenait le ballot tombé inopinément aux pieds des voyageurs, et bien qu'Isidoro n'aperçût pas au sommet de la montagne et dans la vallée environnante les propriétaires de ces marchandises, il devina ce dont il s'agissait.

— Ceux qui sont là-haut à la cime du pic, dit-il en souriant, nous auront pris pour des camarades, car ils ne peuvent supposer que des voyageurs se trouvent ici dans une pareille saison. Éloignons-nous bien vite et laissons ces pauvres gens à leurs affaires. D'ailleurs il ne serait pas prudent pour nous de rester longtemps autour de ce ballot qui, dans

moins d'un quart d'heure, soyez en sûrs, ne sera plus là.

En prononçant ces paroles où se montrait toute la tolérance des habitants limitrophes des frontières pour les contrebandiers, il excita les chevaux par une exclamation brève et la petite caravane se dirigea aussi rapidement que possible vers une rampe qui descendait vers l'Andorre.

Mais si Isidoro et les voyageurs qui étaient sous sa garde voyaient dans cet incident une raison de s'éloigner plus vite, il n'en était pas de même des trois bohémiens pour qui une pareille rencontre pouvait, dans leurs idées, être un coup de fortune. Ce caractère aventureux et rapace qui leur est naturel se réveilla au moment où le hasard mettait ainsi à leur disposition la propriété d'autrui. Ils ne se dirent rien, mais ils échangèrent un regard significatif, et Diégo resta un peu en arrière pendant que le reste de la troupe descendait déjà la pente opposée.

Soit que les difficultés de la route attirassent en ce moment toute l'attention d'Isidoro, soit que le montagnard fût réellement absordé par des pensées secrètes qui assombrissaient

de plus en plus son visage à mesure qu'on approchait de la plaine, le gitano put accomplir son projet sans exciter de soupçon, et dès que la caravane eut entièrement disparu derrière l'arrête du versant, il revint en courant vers le ballot qui était resté au même endroit, comme une proie assurée.

Un rapide coup d'œil lui apprit qu'aucun contrebandier ne se montrait encore, et plein de confiance, il tira de leur gaine les énormes ciseaux qui étaient l'instrument de sa profession. Avec une dextérité singulière, il pratiqua une large ouverture à la toile d'emballage, et, plongeant ses deux mains dans l'intérieur du paquet, il les retira pleines de tabac et d'autres marchandises.

Mais en ce moment une exclamation terrible se fit entendre derrière un rocher voisin; un coup de fusil retentit et le bohémien tomba grièvement blessé.

Heureusement pour lui, au moment où la détonation avait eu lieu, il était penché sur le ballot et il ne laissait à découvert que l'épaule. Si on l'eût visé à la tête, il était mort : la balle du contrebandier ne manque jamais son but.

Aux cris qu'il poussa et surtout au bruit de

l'explosion, répercuté par l'écho des montagnes, Isidoro s'arrêta tout court et dit en se frappant le front :

— Ce misérable gépo n'est pas avec nous! il vient d'arriver quelque malheur!

Et pendant que les voyageurs tournaient bride pour revenir sur leurs pas, le jeune Andorran gagna précipitamment le sommet de la montagne. Au moment où il arriva sur le plateau, il aperçut Diégo tout sanglant, qui venait enfin de se relever et qui suppliait un robuste montagnard de lui accorder merci. Le contrebandier, au contraire, s'approchait de lui la crosse levée, comme pour l'achever :

— Michaël, fils du démon, cria Isidoro d'une voix tonnante, laisse ce malheureux; n'est-il pas assez puni! Laisse-le; il est sous ma garde!

Le farouche Michaël regarda Isidoro et continua d'avancer vers le pauvre Diégo, qui invoquait à son ordinaire tous les saints du paradis.

— Je te dis qu'il est sous ma garde, répéta Isidoro avec plus de force.

Comme le contrebandier ne s'arrêtait pas, un nouveau coup de carabine se fit entendre.

Isidoro, avec une adresse extraordinaire, avait frappé de sa balle la main de Michaël, qui laissa tomber, en poussant un rugissement terrible, l'arme qu'il levait déjà sur Diégo.

— Je n'ai voulu que te donner une leçon, dit Isidoro ; tu sais que je pouvais te tuer.

Michaël, quoique blessé, allait s'élancer sur lui ; mais la vue des autres voyageurs le fit changer d'avis ; il ramassa sa carabine et courut vers le rocher en proférant d'épouvantables menaces en langue catalane.

Isidoro ne s'arrêta pas à donner des explications aux voyageurs ; il ordonna aux bohémiens de transporter leur compagnon sur le cheval de Bernard, qui y consentit volontiers, et il dit précipitamment en rechargeant sa carabine :

— Éloignons-nous bien vite d'ici ; Michaël Moro, celui que j'ai blessé ne plaisante pas. Les contrebandiers vont revenir en force, et malheur à nous !

III

Peu de personnes savent peut-être qu'entre les deux grands royaumes de France et d'Espagne, dans une vallée qui touche à nos frontières, il existe une petite population de dix à douze mille âmes au plus, organisée en république depuis près de dix siècles et qui, à travers la barbarie féodale, à travers les révolutions des grands pays qui l'avoisinent, a su conserver ses mœurs, ses idées, son langage, son organisation civile, politique et religieuse, sans altération et sans mélange; cette population est celle du val d'Andorre. Ce pays,

situé dans des montagnes inabordables pendant une partie de l'année, éloigné des deux grandes voies de communication entre l'Espagne et la France, hors du passage des armées d'invasion des deux pays, a dû, par sa position géographique et peut-être par l'énergique volonté de ses simples et rustiques habitants, échapper à toute influence étrangère; comme il est pauvre et habité presque exclusivement par des bergers et des laboureurs, il n'a pas tenté l'ambition et la cupidité. C'est par suite de toutes ces circonstances que la république d'Andorre présente aux civilisations modernes l'étrange exemple d'une société *anté-féodale* stationnaire depuis mille ans, et qui, comme une médaille parfaitement conservée, est arrivée jusqu'à nos jours avec tout son relief et toute sa légende.

Il faut remonter à Charlemagne et à son fils Louis-le-Débonnaire pour trouver l'origine de la république d'Andorre; Charlemagne, dit-on, pour récompenser les Andorrans des services qu'ils lui rendirent en l'aidant à vaincre les Mores dans la vallée de Carol, les affranchit et leur permit de se gouverner eux-mêmes par l'administration municipale; Louis-le-

Débonnaire, que les Andorrans nomment le *Pieux,* confirma ces priviléges, et depuis cette époque les *vallées et souverainetés de l'Andorre* n'ont eu d'autre code de lois que les Capitulaires de leur premier fondateur. Tous ces souvenirs historiques sont encore vivants dans l'Andorre; les montagnards parlent de *Carl-le-Grand* et de *Led-Wigh-le-Piou,* comme de rois morts depuis peu d'années, et on peut voir que dans la fidélité de leurs traditions locales, ils ont conservé, sauf une légère altération (Led-Wigh pour Hlod-Wigh), l'ancienne orthographe des noms de leurs bienfaiteurs. Ne leur parlez pas des autres rois célèbres de la France et de l'Espagne; ils ne les connaissent pas, et le nom de Napoléon est peut-être le seul qu'ils aient retenu parmi cette foule de noms célèbres qui retentissaient autour d'eux.

Or, on conçoit que, dès l'origine, ce petit État, pour résister aux agressions, dût nécessairement rechercher la protection des puissances voisines, et c'était là qu'était le danger; on sait comment, par adjonctions successives, se sont formés les plus grands royaumes; l'Andorre avait ainsi à craindre d'être absorbée tôt

ou tard par la France ou par l'Espagne; se mettre exclusivement sous la protection de l'une ou de l'autre, c'était se perdre; les diplomates de la république en miniature trouvèrent promptement un moyen de tourner la difficulté : ce fut de partager en deux parts l'influence qu'ils désiraient accorder à leurs dangereux amis; l'une, l'influence spirituelle, fut donnée à l'Espagne, représentée par l'évêque d'Urgel; l'autre, l'influence temporelle, fut donnée à la France, représentée dans l'origine par les comtes de Foix; ces deux influences devaient se combattre et s'annihiler réciproquement, de manière à ce que ni l'une ni l'autre ne pût devenir tyrannique pour les bons Andorrans.

En effet, le calcul a réussi, et l'équilibre s'est exactement maintenu jusqu'à nos jours. Si, d'un côté, la république paye la dîme de ses revenus à l'évêque d'Urgel, et, en récompense, elle est enseignée, prêchée, catéchisée comme sait instruire et catéchiser le clergé espagnol, de l'autre, la France fournit à l'Andorre un viguier ou prévôt, pris dans le département de l'Ariége, et qui exerce sur tout le territoire de la république certaines attributions judiciaires et militaires, et en récom-

pense, la république a le droit de tirer du département de l'Ariége, c'est-à-dire de la France, toutes les marchandises dont elle peut avoir besoin, sans être obligée de payer des droits de douanes. Mais, quant au gouvernement de l'Andorre en lui-même, il n'appartient pas plus au viguier français qu'à l'évêque espagnol : il appartient exclusivement à un conseil souverain composé de douze membres nommés à vie par les six communautés de l'Andorre, et ce conseil se montre trop jaloux de son autorité pour la faire partager à qui que ce soit.

A l'époque où nous nous trouvons, au moment où les provinces méridionales de la France étaient dans une vive fermentation par suite des révolutions qui venaient de s'opérer coup sur coup, le val d'Andorre, séparé seulement de la France par la chaîne des Pyrénées, n'avait ressenti aucune commotion du grand bouleversement politique qui avait lieu de l'autre côté des montagnes. C'était à peine si le bruit des changements de dynasties et des grandes batailles de l'empire était arrivé jusqu'à cette simple et ignorante population de pâtres et de laboureurs ; malgré leur atta-

chement aux vieilles idées et aux vieux principes de l'ancienne monarchie française, ils avaient accepté les bienfaits de Napoléon. L'empereur, par un décret de 1807, leur avait rendu leur ancienne constitution, dont l'effet avait été interrompu un moment par la renonciation de la convention aux droits féodaux de la France sur l'Andorre; aussi, n'ayant rien à craindre du parti triomphant quel qu'il fût, les heureux Andorrans écoutaient comme un écho lointain et avec la curiosité naïve qu'ils ont pour les antiques légendes de leurs montagnes le récit plus ou moins fidèle qui leur arrivait des événements européens. Sauf le moment où ils durent prendre les armes (dans la guerre des Pyrénées), ils avaient mené la même vie simple et patriarcale de leurs pères et de leurs ancêtres, sans ambition, sans crainte et sans regret.

Le hameau qu'avaient aperçu les voyageurs du haut des montagnes était situé sur le bord d'un torrent, dans une situation pittoresque et gracieuse, et il était formé de chalets élégants bâtis en marbre et recouverts en ardoises. Bien que la neige des Pyrénées n'eût pas encore couvert le tapis de verdure qui ornait

la vallée, la brise froide qui s'élève aux approches du soir forçait les bergers de doubler le pas, et ils se hâtaient vers leur foyer en se couvrant de leurs longues capes blanches. Les aboiements des chiens, les mugissements des bestiaux, les sonnettes des béliers, les cornets et les galoubets des pâtres annonçaient de loin l'approche de ces bandes qui passaient le jour dans les montagnes et ne revenaient que le soir au hameau; et tous ces bruits divers, entendus à une certaine distance, formaient une âpre et sauvage harmonie qui était parfaitement en rapport avec les formes gigantesques des Pyrénées, la mélancolie de la soirée et la solennité générale du paysage.

La plupart de ces petites caravanes se dirigeaient vers une habitation plus remarquable que les autres par le nombre et par l'étendue de ses dépendances. Cette habitation, bâtie aussi en marbre brut, se composait surtout de granges et d'étables dominées par un corps de logis plus soigneusement construit et qui servait de demeure aux maîtres de la propriété. Près de l'entrée principale, dans une niche de la muraille, était une petite madone de bois ornée de fleurs champêtres, et devant

laquelle les pâtres ôtaient les sombreros qu'ils portaient par-dessus leurs longs bonnets rouges. Puis tous, depuis le dernier valet jusqu'aux chefs de troupeaux, se rendaient dans la salle commune pour prendre leurs repas sous les yeux du maître et rendre compte de leur journée.

Cette salle, qui occupait presque tout le rez-de-chaussée du bâtiment principal, offrait en ce moment un tableau plein de grandeur et de simplicité antique, qui rappelait le temps des patriarches et les mœurs primitives des peuples pasteurs. Les murailles, noircies par la fumée, ne présentaient aucun ornement, sauf quelques grossières images de saints et de madones, dont la teinte sombre se confondait avec celle des murailles. Les grandes fenêtres, garnies de vitres en corne à demi-transparente, ne laissaient plus passer aucun rayon du jour. Aussi quelques chandelles de résine étaient disposées çà et là sur des meubles de forme étrange et antique ; mais elles jetaient moins de lumière qu'un sapin qui brûlait presque tout entier dans une immense cheminée, et dont la flamme, montant contre la muraille, semblait arriver jusqu'au toit de

la maison. A cette éclatante lumière, on pouvait apercevoir une longue table de chêne qui occupait tout le milieu de la salle, et qui était pourvue, de chaque côté, de deux bancs de bois sur lesquels s'étaient assis déjà bon nombre de convives. Sur cette table étaient servies, dans des assiettes de terre, ces galettes de maïs que les Basques appellent *taloas,* et qui font la principale nourriture des montagnards; un peu de porc salé, du fromage frais et des cruches de vin dont on vidait le contenu dans de grandes coupes en bois, complétaient le menu de ce frugal repas.

A mesure que la nuit devenait plus sombre au dehors, la foule devenait plus nombreuse et plus bruyante dans cette salle; les pâtres, en arrivant, ôtaient d'abord leurs grosses capes blanches et se montraient dans ce costume bizarre que nous avons déjà décrit et dont la variété offrait un curieux coup d'œil. Puis ils allaient baiser respectueusement la main d'un vieillard à longue barbe blanche qui était assis dans un fauteuil de bois près de la cheminée, et recevaient de sa bouche les éloges ou les reproches qu'ils avaient mérités pour leurs actions de la journée; ce vieillard

parlait d'un air doux et paternel, en langue catalane, soit qu'il dispensât les félicitations ou le blâme, et chacun l'écoutait d'un air soumis et respectueux. Ce devoir rempli, le nouvel arrivé pouvait aussitôt prendre place sur un billot de bois devant la gigantesque cheminée pour sécher ses spartilles imprégnées de neige ou réclamer immédiatement sa part au banquet commun, selon que le froid ou la faim était le plus pressant. Dans ces deux cas, en se mettant à table et en tirant de sa poche le couteau qui ne quitte jamais le pâtre, aucun d'eux n'oubliait, avant de manger, de faire un signe de croix, de baiser le scapulaire suspendu à son cou et de marmotter quelque chose qui pouvait être un bénédicité.

Le vieillard majestueux à qui tous les assistants témoignaient tant de vénération était Bertren Duba, l'aïeul, le tuteur et presque l'unique parent d'Isidoro. Nous savons déjà qu'il était plus que centenaire; cependant sa taille était à peine voûtée et il ne semblait avoir à souffrir d'aucune des infirmités de la vieillesse. Outre les nombreux troupeaux qu'il possédait et qui formaient une fortune considérable pour le pays, il était le doyen des

membres du conseil de l'Andorre et il avait été pendant longtemps syndic de la république, charge qui, après celles des deux viguiers, est la première de l'État. Mais ce qui donnait surtout une haute importance à Duba et à sa famille, c'est que lui et ses descendants étaient les héritiers d'un antique droit féodal dont voici l'origine, suivant la tradition :

On sait déjà que Charlemagne affranchit les Andorrans en récompense des services qu'ils lui rendirent dans la guerre contre les Mores d'Espagne ; mais à cette époque une pareille concession ne se faisait pas sans quelques réserves de la part de celui qui l'octroyait. Charlemagne s'était donc réservé la dîme de tous les revenus de l'Andorre, et cette dîme porte encore aujourd'hui le nom de *droit carlovingien*. Louis-le-Débonnaire, après une seconde campagne contre les Mores, transporta une partie de ces dîmes à Sisebus, évêque d'Urgel, et à ses successeurs au siége épiscopal, afin de rebâtir et d'entretenir la cathédrale d'Urgel, qui venait d'être détruite par les Sarrasins ; et depuis cette époque jusqu'à nos jours, cette partie du *droit carlovingien* a été exactement payée aux évêques d'Ur-

gel et affectée à l'entretien de la cathédrale, suivant le vœu du fils de Charlemagne. Quant à la seconde partie de ces dîmes, l'empereur en fit l'abandon à un Andorran qui l'avait fidèlement servi dans les guerres contre Waïfer, et les héritiers de cet Andorran avaient paisiblement joui de cette redevance féodale depuis plus de neuf cents ans.

Or Bertren Duba et son petit-fils Isidoro descendaient directement du valeureux compagnon de Louis-le-Débonnaire, et le centenaire se trouvait ainsi, comme chef de famille, le seul héritier du droit carlovingien. On doit comprendre quelle importance devait donner dans un pays tout féodal comme l'Andorre, malgré ses institutions républicaines, une origine aussi ancienne; en effet, il n'est peut-être pas de famille princière en Europe qui puisse authentiquement faire remonter ses aïeux si haut que celle de ces humbles montagnards.

Aussi, sur tout le territoire de l'Andorre, il n'était pas d'homme plus aimé et plus respecté que l'*illustre* Duba, c'est le titre que l'on donne aux syndics de l'Andorre. Les chagrins profonds qu'il avait éprouvés en voyant mourir coup sur coup son fils unique et l'aîné de

ses petits-fils, le frère d'Isidoro, avaient ajouté une poésie à celle qui entourait déjà le Nestor de la montagne, et ainsi la vénération dont il était l'objet provenait à la fois de ces quatre causes si sacrées pour tous les hommes : la richesse, l'âge, la noblesse et le malheur.

Ce personnage, malgré le rang éminent qu'il occupait, n'avait rien dans son costume de plus somptueux que le dernier de ses pâtres. Une sorte de grande redingote, faite de drap du pays, l'enveloppait presque tout entier; seulement des bas de laine et de gros souliers remplaçaient les spartilles et les guêtres en tricot des autres assistants. Ses traits n'avaient pas non plus cette expression de morgue et de supériorité qui distingue le visage d'un maître au milieu de ses serviteurs. Sur sa physionomie sereine et bienveillante, quoique brunie par le soleil, il n'y avait qu'une douce et tranquille apathie; ses lèvres semblaient sourire naturellement, quoique dans les lignes nombreuses et les rides profondes de son visage on pût reconnaître aussi bien les traces de la douleur que celles du temps.

Il partageait en ce moment son attention

entre la foule des convives et une jeune et jolie fille qui, assise à ses pieds sur un billot de bois, filait tout en babillant avec cette vivacité et cette importunité qui n'appartiennent qu'à un enfant gâté vis-à-vis de ses grands parents. Cette gracieuse montagnarde ne pouvait pourtant revendiquer ce privilége; quoiqu'elle donnât déjà au centenaire le nom de *padre,* elle n'était encore que la fiancée d'Isidoro. Il était impossible de voir un plus beau type féminin de la race de ces montagnes. Maria, c'était son nom, était blonde, fraîche, élancée, sans que sa taille offrît à l'œil cette exiguité et cette fragilité qui font peine à voir chez les femmes délicates de nos villes. La nature seule s'était chargée de donner à toute sa personne les belles proportions qui constituaient sa beauté, et cependant son costume piquant attestait une simple et innocente coquetterie.

Le vert et le rouge, comme nous l'avons dit, semblent être exclusivement les couleurs nationales des Andorrans, et dans l'habillement des femmes ainsi que dans celui des hommes, ces deux couleurs doivent être disposées de manière à s'alterner et à trancher toujours

l'une sur l'autre. La jeune fille assise en ce moment près du foyer de Bertren Duba portait au sommet de la tête une petite calotte de drap vert excessivement juste de manière à faire bouffer sa belle chevelure blonde rejetée en arrière, en boucles luxuriantes. Pardessous cette calotte une coiffe légère en tulle, dont les attaches flottaient gracieusement sur les tempes, encadrait la figure espiègle de la jolie Maria. Un spencer rouge serrait sa taille aussi exactement que le corset d'une coquette; ce spencer, qui se terminait au coude, de sorte qu'une partie du bras restait nue, s'échancrait carrément sur la poitrine, comme la *matelle* des hommes, et laissait voir la chemise attachée près du cou par une épingle d'or ornée de pierres brillantes. Le jupon vert très-ample, à plis nombreux et serrés, était assez court pour ne pas dissimuler deux jambes fines dont les bas rouges était exactement tirés.

Le vieillard jetait de temps en temps sur elle un regard de complaisance et écoutait en souriant les demandes et les réponses que lui faisait la jeune fille avec une volubilité toute française. Une femme âgée dont la tête était

enveloppée de ce voile blanc qui désigne les veuves dans l'Andorre, filait de l'autre côté de la cheminée et semblait moins indulgente pour ce babillage, qu'elle réprimait de temps en temps par un regard sévère. Alors Maria se taisait, car cette femme était sa mère; mais un moment après elle regardait le bon Bertren d'un air si suppliant, que le centenaire prononçait en souriant quelques paroles, afin de donner à l'enfant une occasion de lui répondre.

Cependant tous les pâtres étaient rentrés, sauf un que le vieillard cherchait du regard dans la foule; et sans répondre à Maria, qui précisément en ce moment lui adressait quelque observation naïve, il demanda d'une voix assez forte encore pour dominer le bruit de cette nombreuse assemblée :

— Quelqu'un de vous sait-il où est Juan-le-Blond? Pourquoi n'est-il pas encore rentré?

Au son de cette voix un profond silence régna tout à coup dans la salle, et un Andorran qu'on reconnaissait au sac à sel suspendu sur son épaule pour un chef de troupeau se leva et répondit avec respect :

— Illustre Duba, Juan-le-Blond a conduit

son troupeau aujourd'hui jusqu'aux montagnes de Rialp, sur la frontière française; et l'orage l'aura sans doute attardé.

Le centenaire le remercia d'un signe et il murmura avec tristesse pendant que le berger se rasseyait pour continuer son repas :

— Oui, oui, il y a eu une grande tempête dans la montagne! J'ai vu toute la journée les nuages tourbillonner au-dessus du pic du Siguier! Dieu ait pitié de l'âme de ceux qui ont été surpris par l'avalanche!

En même temps il étouffa un soupir et essaya de conserver un air tranquille. Mais la jeune fille qui était à ses pieds et qui ne perdait pas de vue un seul de ses mouvements, s'aperçut que le vieillard voulait cacher quelque inquiétude secrète et elle demanda précipitamment :

— Père! croyez-vous donc qu'Isidoro ait été surpris par la tourmente?

Le vieillard essaya de sourire.

— Enfant, dit-il en effleurant légèrement du doigt la joue fraîche de Maria, crois-tu qu'Isidoro ne sache pas prévoir la tourmente avant qu'elle arrive et s'en garantir quand elle est venue? Non, non, je ne crains rien pour

mon brave enfant, et cependant cet orage sera cause peut-être qu'il n'arrivera pas ce soir, comme nous l'avions espéré.

Maria reprit son fuseau et se mit à filer d'un air de tristesse.

— Voilà trois jours que Isidoro est parti pour la chasse, dit la mère de Maria d'un air grave, et jamais de mon temps, un fiancé bien amoureux n'eût quitté pendant trois jours sa fiancée pour courir les chamois et les coqs de bruyères... Que saint Jacques veille sur votre petit-fils, illustre Bertren; mais je crains bien qu'il ne veuille faire injure à ma fille parce que je ne suis qu'une veuve incapable de la défendre.

Le vieux Duba examina un moment en silence la mère de Maria, comme pour s'assurer si elle exprimait une opinion bien arrêtée ou seulement des soupçons vagues et passagers. La veuve supporta avec calme ce regard inquisiteur.

— Écoutez, Antonia Belsamet, répondit-il d'un air digne et sévère, ni Isidoro ni moi ne vous avons jamais donné le droit de nous juger si mal; et vous eussiez dû réfléchir, comme il convient à une femme de votre âge, avant

de prononcer de telles paroles. Avez-vous oublié que notre famille est la plus pure, la plus fidèle au serment qu'il y ait dans toutes les souverainetés de l'Andorre? Avez-vous oublié qu'un Duba, le descendant direct du favori de Ledwig-le-Pieux, est incapable de manquer à un engagement sacré? Allez, allez, Antonia Belsamet, Isidoro a présenté solennellement et librement l'outre à votre fille, et votre fille l'a acceptée; nos deux enfants sont fiancés et ils s'épouseront, soyez-en sûre... Je pense que personne n'a le droit d'en douter quand c'est moi Bertren Duba qui l'affirme...

Il y avait tant de majesté dans le regard, le geste, le son de voix du centenaire, que tout autre qu'une mère n'eût pas osé répliquer. Mais Antonia Belsamet écouta cette assurance d'un air impassible, et elle reprit en hochant la tête :

— Je sais bien, illustre Bertren, que personne plus que vous ne désire ce mariage. Si votre petit-fils est le jeune homme le plus riche et le plus noble de la contrée, ma fille aussi appartient à une famille de consuls; elle aura une belle dot en troupeaux et en pâturages; les deux familles trouveront donc leur

avantage à cette union. Et cependant je dis qu'il serait possible de trouver un fiancé plus empressé et plus amoureux de Maria. C'est mépriser ma fille que de l'abandonner ainsi pour aller poursuivre les bêtes fauves dans le haut pays; et enfin, si vous voulez que je vous dise tout ce que je pense sur votre petit-fils, illustre Duba, je crois qu'il en sait trop pour un montagnard; il est aussi savant qu'un vicaire et il s'occupe de choses qui ne devraient pas occuper un tranquille habitant de l'Andorre. Ce n'est pas ainsi qu'agissaient ses pères; ils vivaient dans nos vallées sans songer à ce qui se faisait de l'autre côté des montagnes. Je suis sûre, voyez-vous, continua-t-elle en s'animant, que votre Isidoro, sous prétexte d'aller chasser, aura poussé jusqu'à la frontière afin de voir ces Français qu'il aime tant. En vérité, on croirait quelquefois, tant il a de plaisir à parler leur langue et à suivre leurs usages, qu'il regrette d'être né dans notre beau pays de l'Andorre.

Il y avait sans doute dans ces reproches de bonne patriote et de mère jalouse quelque chose qui portait juste, car une expression de pénible regret se peignit sur les traits du cen-

tenaire en écoutant la veuve. Cependant il reprit aussitôt avec la même autorité qu'auparavant :

— Antonia Belsamet, vous oubliez en parlant ainsi de mon petit-fils ce que vous devez de respect à mon âge et à mon nom. Qui vous a établie juge entre lui et son pays? Quand il serait plus instruit que ne l'étaient votre père et le mien, est-ce une raison pour qu'il méprise l'Andorre et qu'il ne veuille pas se ployer à ses usages? Moi qui vous parle, Antonia, ne suis-je pas allé à Paris pour apporter au grand Napoléon l'éperon d'argent que notre république doit à chaque nouveau souverain de la France, et, voyez, suis-je changé pour cela? Y a-t-il un Andorran plus fidèle que moi à nos coutumes et à nos montagnes? Nous sommes de la vieille race andorrane, Belsamet, et Isodoro pas plus que moi n'oubliera qu'il est un Duba, l'héritier du droit carlovingien. Je vous répète donc, Antonia Belsamet, que vous ne pouvez sans nous faire outrage douter de nos promesses!... Isidoro épousera votre fille, et il prendra le nom de Duba-Belsamet, parce que votre fille est le seul rejeton de sa race, comme Isidoro est le seul de la sienne. Alors

mon petit-fils deviendra, comme homme marié, apte aux fonctions publiques; il sera membre de l'illustrissime conseil souverain, il deviendra beile, syndic, viguier peut-être de nos souverainetés, et alors vous verrez à quoi lui serviront ces connaissances que vous lui reprochez.

En exprimant ainsi ce qui faisait l'objet de ses plus chères espérances, le centenaire s'était animé et un sourire d'orgueil glissa sur ses lèvres. Il reprit d'un ton moins solennel après un moment de silence :

— Pourquoi mon petit-fils, Antonia, refuserait-il d'achever ce mariage? Votre fille n'est-elle pas la plus belle, la plus sage, la plus riche de toute la contrée? Elle est telle que je l'eusse choisie pour lui s'il n'eût devancé mes vœux. Soyez donc sûre que si Isidoro l'a remarquée au milieu de toutes les autres, c'est qu'il désire l'épouser, c'est qu'il l'aime enfin!

— Il ne me l'a jamais dit, s'écria avec une vivacité naïve la jeune fille, qui n'avait pas perdu un mot de cette conversation, tout en filant la laine de sa quenouille.

— Eh bien, je vous le dis pour lui, répondit le vieillard en souriant.

— Oh! cela n'est pas la même chose, murmura Maria avec un air de bouderie enfantine.

— Et d'ailleurs, continua Duba en s'adressant à la veuve et en baissant la voix d'un air mystérieux, vous ne savez pas pourquoi j'ai permis à Isidoro de s'absenter si longtemps sous prétexte d'une chasse au chamois? C'est que j'ai deviné son projet. Il voulait peut-être aller en France...

— Je le pense aussi, dit la vieille Belsamet avec son même flegme.

— Oui, il voulait aller jusqu'à Vic-d'Essos ou du moins jusqu'à Auzat, pour acheter, sans qu'on le sache, les ajustements de noce pour sa fiancée.

Cette fois le fuseau de Maria roula presque dans les cendres sans qu'elle s'en aperçût et elle s'écria, transportée, en frappant ses mains l'une contre l'autre :

— Cela est-il vrai, père? et Isidoro m'apportera-t-il bientôt ces belles choses qu'il est allé chercher à Vic-d'Essos?

Pendant que sa mère la grondait à demi-voix en ramassant son fuseau et que le vieillard la regardait d'un air de complaisance et

de gaieté, quelques coups de fusil retentirent dans le lointain. Duba prêta l'oreille avec inquiétude.

— Ce sont sans doute les contrebandiers et les douaniers qui se battent! dit la veuve avec insouciance.

Le bruit est trop rapproché pour venir des montagnes, répondit rapidement le vieillard; écoutez.

Le son d'un cornet se fit entendre, mais si faible et si vague qu'on pouvait à peine le distinguer du sifflement du vent dans les sapins de la vallée. Cependant les pâtres, qui, à l'exemple du maître, prêtaient l'oreille aux bruits extérieurs, ne s'y trompèrent pas.

— C'est Juan-le-Blond qui revient de la montagne, dit l'un d'eux.

Une nouvelle détonation d'armes à feu lui coupa la parole.

— Mais Juan-le-Blond a donc pris querelle avec les contrebandiers? dit avec anxiété le centenaire, qui tenait à la vie du dernier de ses serviteurs autant qu'à la sienne propre; il faut aller à son secours.

Quelques pâtres s'armèrent de carabines; avant qu'ils eussent dépassé le seuil de la

porte, le cornet se fit entendre de nouveau; mais le son était devenu plein, distinct, et il n'était pas difficile de deviner que le souffle qui le produisait sortait d'une poitrine plus robuste que la première fois. Le vieillard pâlit.

— C'est Isidoro! s'écria-t-il d'une voix forte, et il a besoin qu'on aille à son aide! Je ne l'ai entendu sonner ainsi que le jour où il vit Pedro tomber dans un précipice de la Pla, en chassant le chamois. Vite, mes amis, allez à son secours!

Quelques Andorrans s'élancèrent dans la campagne avec leurs armes; le péril que semblait courir leur jeune maître leur donna des ailes. Quelques-uns s'emparèrent des branches de sapin qui brûlaient dans le foyer et qui, en raison de la nature résineuse de ce bois, servent de torches d'ordinaire; en quelques minutes on les vit courir comme des feux follets, au milieu de l'obscurité, dans la direction où le son du cornet et les détonations se faisaient entendre par moments.

Bertren Duba était resté à la porte de l'habitation avec Maria et la veuve; toute la troupe des bergers et des serviteurs qui remplissaient un moment auparavant la salle commune avait

couru au-devant d'Isidoro. Le centenaire écoutait toujours et suivait du regard à travers l'obscurité de la nuit la lumière des torches que portaient ses gens. Antonia Belsamet filait avec son calme ordinaire ; quant à la fiancée d'Isidoro, elle tremblait de frayeur et de froid dans l'attente de ce qui allait se passer.

Tous les trois restèrent un moment silencieux, autant sans doute pour ne perdre aucun des bruits qui pouvaient arriver jusqu'à eux que pour ne pas avoir à se communiquer des soupçons affligeants. Bientôt un hourra retentit dans le lointain et leur apprit que les pâtres avaient rejoint les voyageurs.

— Ils reviennent ! dit le vieillard en poussant un soupir longtemps comprimé, et sans doute il n'y a plus de danger pour notre cher Isidoro ! Rentrons, Belsamet, rentrez aussi, ma petite Maria... Il ne convient pas que nous restions ainsi sur le seuil à attendre ce cruel enfant, à qui, je le crains bien, nous aurons tous de grands reproches à faire pour se jouer ainsi du danger.

En même temps ils rentrèrent dans la salle commune ; et pendant que la mère Belsamet ranimait le feu, Maria murmura d'une

voix suppliante et naïve à l'oreille de Duba :

— Je vous en prie, grand-père, illustre Bertren, ne le grondez pas s'il ne lui est arrivé aucun malheur !

Le vieillard allait répondre, quand une troupe nombreuse s'arrêta devant la maison, et presque au même instant les pâtres pénétrèrent bruyamment dans la salle, en disant tous à la fois, comme si chacun eût voulu porter le premier une bonne nouvelle :

— Illustre Duba, voici votre petit-fils Isidoro. Il est en bonne santé et il vous amène des hôtes ! Les contrebandiers ne lui ont fait aucun mal.

Le centenaire réprima par un geste ce zèle empressé, se leva et fit quelques pas comme pour aller au-devant des hôtes qu'on lui annonçait ; mais aussitôt la foule qui encombrait la porte s'entr'ouvrit et laissa passer deux étrangers, soutenant dans leurs bras un troisième couvert de sang, et qui poussait de sourds gémissements. Quand ce groupe arriva dans la partie la plus éclairée de la salle, il ne fût pas difficile de reconnaître des bohémiens.

Sans doute les Andorrans qui étaient allés

au-devant des voyageurs n'avaient pu encore, au milieu de l'obscurité, apprécier la qualité de ceux à qui ils avaient porté secours, car en voyant leurs traits et leur costume si connus et si exécrés, les assistants poussèrent un cri et reculèrent avec dégoût en faisant force signes de croix.

— Des gitanos, des gépos damnés ! s'écrièrent-ils tout d'une voix.

Maria se rapprocha de sa mère et baisa ardemment un scapulaire qui préservait des maléfices. Un sourire amer contractait les lèvres de la rigide Belsamet. Bertren attendait dans un calme plein de dignité qu'on lui expliquât tous ces mystères.

Pendant ce temps Diégo Tête-Noir, que ses camarades, en voyant l'accueil peu obligeant qui leur était fait, avaient déposé sur un banc au milieu de la salle, disait en langue catalane d'un ton suppliant :

— Ayez pitié de nous, honorables Andorrans ; nous ne sommes pas des vagabonds comme tant d'autres ! nous avons un métier honnête ; nous adorons Jésus-Christ et notre seigneur saint Michel tout comme vous !

Durant ces lamentations, qui ne furent ac-

cueillies que par des signes de haine et de mépris, deux nouveaux étrangers parurent dans la salle : c'étaient le père Gonthier et Bernard Alric, tous les deux si faibles, si abattus, si engourdis par le froid, qu'ils semblaient insensibles à tout ce qui se passait autour d'eux et qu'ils étaient portés plutôt que soutenus par quatre robustes Andorrans. Ils ne firent pas un signe de politesse, ils ne prononcèrent pas un mot, ils ne jetèrent pas un regard autour d'eux quand ils furent en présence de Bertren Duba. Il faut connaître par expérience les terribles effets d'un froid rigoureux pour comprendre l'état de prostration et d'atonie dans lequel ils étaient plongés. On les plaça devant le feu en les soutenant toujours; ils restèrent dans la position où on les avait mis.

Cependant un murmure d'étonnement se fit entendre dans la foule à la vue de ces nouveaux hôtes.

— Des Français, demandait-on à demi-voix; est-ce qu'ils auraient traversé les montagnes?

— Des Français, répéta Belsamet d'un ton railleur à l'oreille du centenaire; et tenez, l'un

d'eux est cagoth ; je le reconnais à ses yeux bleu-clair ; j'en ai vus de pareils à Vic-d'Essos. Des cagoths et des bohémiens, voilà ceux que votre petit-fils croit dignes d'être vos hôtes ! Il est vrai qu'ils viennent de France !

Un regard sévère interrompit l'impitoyable veuve. Mais Maria, qui ne pouvait modérer son impatience, regardait toujours du côté de la porte en répétant :

— Isidoro ! où donc est Isidoro ?

— Salut à tous, dit une voix sonore à l'entrée de la salle.

Au son de cette voix, Maria voulut s'élancer au-devant de son fiancé, mais elle s'arrêta après avoir fait un pas, et le cri de joie qu'elle allait pousser expira sur ses lèvres. C'était en effet le jeune Duba qui rentrait, mais il portait dans ses bras Cornélie, entièrement évanouie. Il était nu-tête ; car il avait perdu sa berrette dans le voyage ; son visage était sombre, quoique ses yeux brillassent d'un éclat terrible. Sur son épaule était sa carabine, récemment déchargée et presque fumante. Cornélie était enveloppée dans sa cape noire, encore toute couverte de neige ; le capuchon, qui retombait en arrière, laissait voir sa figure

pâle, ses yeux fermés; on eût dit qu'elle était morte.

Isidoro déposa la jeune fille dans le grand fauteuil qu'occupait son aïeul, en face du feu, et alors seulement il baisa respectueusement et avec un peu d'embarras la main que lui tendait Bertren.

— Mon fils, lui dit le centenaire d'une voix grave mais sans colère, tu nous amènes des hôtes, et quels qu'ils soient, ils sont les bienvenus ! Tu me rendras compte tout à l'heure de ton voyage et des événements qui viennent de se passer ; mais tu te dois d'abord à ces malheureux étrangers. Donne tous les ordres que tu croiras nécessaires ; dispose de la maison, comme si tu en étais déjà le seul maître. Quand les jeunes gens agissent avec sagesse, les vieillards doivent savoir se tenir à l'écart; je vais t'attendre.

— Merci, dit Isidoro avec précipitation, car en ce moment une minute de retard peut coûter la vie à plusieurs personnes. Mère Belsamet, ma chère Maria, continua-t-il en se retournant vers sa fiancée et sa future belle-mère, à qui il n'avait encore adressé qu'un signe de tête, je vous confie cette jeune dame... Pre-

nez-en soin comme d'une sœur, Maria, comme d'une fille, Belsamet... C'est une jeune Française faible et délicate; elle a été surprise par le froid en traversant les montagnes; vous savez de quels secours elle a besoin.

— Il faut d'abord la transporter dans un lit, dit Belsamet, qui bien que la présence inattendue de l'étrangère ne fût pas entièrement de son goût, n'en éprouvait pas moins une certaine pitié pour l'infortunée Cornélie.

— Oh! qu'elle est belle! s'écria Maria en examinant l'étrangère avec une admiration naïve.

Isidoro, sans le savoir peut-être, la remercia d'un regard affectueux qui remplit de zèle la bonne Maria.

— Je vais vous aider, dit-il en faisant signe aux deux femmes de le suivre.

Et prenant de nouveau Cornélie toujours sans mouvement dans ses bras, il l'emporta dans une chambre voisine où il la laissa aux soins des deux femmes et de quelques servantes de la maison.

— Pédro! appela-t-il d'une voix ferme en rentrant dans la grande salle.

Un robuste montagnard se présenta.

—Pédro, reprit Isidoro rapidement, prends un cheval, va à Sioon chercher un médecin et ramène-le ici sur-le-champ... quoique nous ayons assez l'habitude de traiter ces indispositions causées par le froid, les secours de l'art pourront venir en aide à notre expérience... Attends, reprit-il en voyant Pédro s'éloigner pour exécuter cet ordre, n'oublie pas ta carabine, et si quelqu'un de ces contrebandiers qui nous ont poursuivis et qui rôdent sans doute autour de la maison, voulait t'arrêter, envoie-lui une balle... va.

Pédro prit sa cape, son fusil, et sortit. Isidoro parut alors songer à Bernard et à Gonthier, auxquels pendant tout ce temps les gens de la maison avaient prodigué toutes sortes de soins. Quelques-uns des pâtres les plus robustes étaient occupés, devant le feu, à leur frictionner vigoureusement les membres pour y rappeler la sensibilité engourdie. Ce remède déjà avait produit de bons effets, car les deux pauvres voyageurs commençaient à donner quelques signes de connaissance. . .

— Le lit achèvera de rappeler leurs sens, dit rapidement le jeune Duba; transportez-les dans une même chambre, et dans quelques

moments vous leur présenterez une coupe de vin presque bouillant; ce sera assez en attendant le médecin.

Après avoir donné cet ordre, qu'on s'empressa d'exécuter, Isidoro alla coller l'oreille à la porte de la chambre où était Cornélie. N'entendant rien et n'osant pas entrer, il revint tristement vers le foyer, et alors seulement il remarqua les bohémiens, auxquels il n'avait pas encore songé.

Il est vrai que les gitanos étaient les moins à plaindre de tous les voyageurs. Pendant le désordre ils avaient fait main basse sur les restes du souper qui étaient encore sur la table, et ils avaient vidé lestement plusieurs coupes de vin. Le blessé lui-même, malgré ses souffrances, avait pris part à ce banquet furtif, car le plaisir de manger peut faire oublier à un bohémien la douleur comme la fatigue.

Isidoro haussa les épaules d'un air de pitié à cet exemple d'insouciance animale, et désignant ces malheureux aux deux ou trois pâtres qui étaient restés dans la salle :

— Laissez-les se rassasier, dit-il à voix basse; puis vous conduirez ceux qui sont bien portants dans la grange; quant au blessé,

vous lui donnerez le lit de la vacherie ; c'est assez bon pour lui.

Cet ordre ne fut exécuté qu'avec une excessive répugnance de la part des Andorrans. Cependant cinq minutes après les bohémiens avaient disparu, en emportant dans la grange où on les reléguait, les reliefs qu'ils n'avaient pu dévorer et que personne n'eût voulu toucher après eux.

Pendant qu'Isidoro Duba pourvoyait ainsi à toutes les nécessités du moment avec un sang-froid et une présence d'esprit bien extraordinaires après une journée de fatigues affreuses et d'émotions cruelles, le centenaire était resté tranquillement assis sur un banc, les bras croisés sur sa poitrine, suivant des yeux chaque mouvement de son petit-fils. Lorsqu'il se vit seul avec lui, il lui fit signe d'approcher.

— Et maintenant, Isidoro, que vous avez rempli les devoirs de l'hospitalité, dit-il d'une voix sévère, venez rendre compte à votre aïeul de vos actions depuis deux jours... Puissiez-vous, mon fils, ne mériter que des éloges.

Isidoro resta debout et tremblant comme

un coupable devant un juge. Il jeta un long regard autour de lui pour chercher un moyen de retarder cette explication ; mais la salle était déserte, et tous ceux qui la remplissaient un moment auparavant étaient occupés à exécuter les différentes missions qui leur avaient été données. Forcé d'obéir à l'autorité patriarcale du centenaire, il commença son récit, non sans éprouver de fréquentes distractions chaque fois qu'un bruit vague se faisait entendre dans la pièce voisine.

Il raconta donc brièvement comment, après deux jours de chasse dans les Pyrénées, il allait revenir en Andorre, lorsqu'il avait aperçu des voyageurs, qui, surpris comme lui par la tourmente, avaient besoin de secours ; il expliqua par quelle impérieuse nécessité il avait été forcé de leur servir de guide, et il exposa enfin l'événement qui avait amené la querelle avec les contrebandiers.

— Après avoir donné cette leçon à ce bandit de Michaël Moro qui allait achever un homme blessé et renversé, dit-il en terminant, nous nous sommes remis en marche. Mais les contrebandiers de la bande de Michaël nous avaient vus du haut des montagnes et ils se

sont mis à notre poursuite. Ils nous ont atteints à l'entrée de la vallée et ils ont fait feu sur nous. Heureusement il était nuit, et leurs coups étaient tirés presque au hasard ; j'ai riposté cependant, mais seul, car les voyageurs étaient tellement engourdis par le froid qu'ils ne pouvaient faire usage de leurs armes. J'ai réussi ainsi à tromper les contrebandiers et à appeler de mon côté tous leurs coups que je savais éviter ; pendant ce temps, la troupe continuait son chemin sous la conduite de Juan que j'avais rencontré. Enfin j'ai pu faire entendre le son de mon cornet, et je vous remercie, grand-père, d'avoir envoyé du secours; ces pauvres voyageurs en avaient grand besoin.

Bertren Duba écouta ce récit avec une profonde attention sans quitter son attitude méditative. Quand il fut terminé, il resta un moment à réfléchir.

— Isidoro, demanda-t-il enfin d'un air de regret, tu n'es donc pas allé à Vic-d'Essos ?

— Qu'eussé-je fait à Vic-d'Essos, grand-père, à moins que vous ne m'eussiez chargé de quelque commission pour cette ville ?

Bertren baissa la tête d'un air chagrin, puis il reprit avec une gravité mélancolique :

— Tu as parlé avec modestie, Isidoro, et cependant je devine que tu t'es exposé pour ces étrangers plus que ne l'ordonnait la prudence et même l'humanité ; je suis bien faché aussi que tu te sois fait une dangereuse querelle avec les *commerçants de la montagne* à cause d'un misérable chien de gitano pris en flagrant délit de vol...

— Grand-père, répondit Isidoro d'un ton respectueux et ferme, peut-être ai-je mal compris les conseils de votre sagesse ; mais ne m'avez-vous pas dit bien des fois qu'on devait protection à un homme faible et renversé ? Pouvais-je laisser massacrer sous mes yeux ce pauvre misérable tout bohémien et tout voleur qu'il est ?... D'ailleurs j'avais pris cet homme sous ma protection comme les autres voyageurs, il était déjà l'hôte de l'Andorre et le mien, et c'était me faire injure que de toucher à un seul cheveu de sa tête! Si l'on avait des plaintes à faire à son sujet, c'était à moi qu'il fallait les porter, et j'aurais vu si je ne devais pas moi-même châtier ce pillard gitano... Grand-père, j'avais espéré que vous ne me blâmeriez pas d'avoir fait respecter l'hospitalité de l'Andorre même envers un païen.

Isidoro s'était animé, et parlait avec l'assurance d'un homme convaincu qui croit pourtant devoir en déférer à un homme plus âgé et plus expérimenté que lui. Bertren l'examinait avec admiration et suivait en souriant chaque phase de ce juvénile et chevaleresque enthousiasme.

— Bien, bien, mon fils, dit-il avec orgueil en serrant la main d'Isidoro; j'aurais voulu que Belsamet, qui tout à l'heure soutenait que tu étais étranger aux idées et aux mœurs de ton pays, pût t'entendre! S'il est du devoir des vieillards de prescrire la prudence aux jeunes gens, il est quelquefois beau aux jeunes gens d'oublier les conseils des vieillards pour remplir un devoir d'humanité. Oui, tu es un digne descendant du loyal et courageux Duba, l'ami et le compagnon de l'empereur Saint-Ledwig (qu'il prie Dieu pour nous !). Je n'ose plus te blâmer; demain, je m'occuperai de cette affaire, et je tâcherai qu'elle ne puisse avoir de suites fâcheuses. Mais il faut songer, Isidoro, que ces contrebandiers sont inattaquables dans leurs rochers, et que si nous nous mettions en guerre avec eux, ils pourraient nous faire beaucoup de mal!

Il y eut une pause et Isidoro voulut en profiter pour courir s'informer des nouvelles de la jeune malade, mais le centenaire le retint par le bras.

— Un mot encore, mon fils, tu ne m'as pas dit quels étaient ces voyageurs.

Or, c'était là le point sur lequel Isidoro prévoyait une réprimande de la part de son aïeul. Un pénible embarras se peignit sur ses traits, et il répondit d'un ton humble et soumis :

— Grand-père, j'ai rencontré ces voyageurs au moment où ils étaient en danger de périr; ils se rendaient à notre vallée, et si je ne leur avais pas servi de guide, ils se fussent sans doute égarés de nouveau dans la montagne, où ils seraient morts de froid et de faim, ou bien ils eussent été dévalisés par les bohémiens qui leur avaient tendu un piége... Pardonnez-moi, grand-père, si, dans une pareille circonstance, je n'ai pas refusé de les conduire jusqu'ici, bien qu'ils n'eussent pas rempli les formalités que nos lois exigent des étrangers qui viennent dans l'Andorre !

Comme on le voit, Isidoro évitait de faire même soupçonner la part qu'avait eue Cor-

nélie dans sa détermination. Mais déjà le patriotisme de Bertren s'était alarmé :

— Ainsi donc, Isidoro, dit-il d'un ton de reproche, c'est sciemment que tu as conduit ces étrangers dans l'Andorre, bien qu'ils ne soient pas munis de l'autorisation ordinaire ! C'est mal, mon fils, car tu nous mets dans la nécessité de violer les droits de l'hospitalité en renvoyant de notre vallée ces étrangers.

— Quoi ! mon père, reprit le jeune Duba avec chaleur, auriez-vous ce triste courage de repousser des voyageurs malades et fatigués ? Où peuvent-ils aller si l'Andorre ne les accueille pas en amis ? Vous savez comme moi qu'il serait dangereux pour des Français de se rendre en Espagne dans un moment comme celui-ci, où toutes les populations sont encore exaspérées contre leur nation ; d'un autre côté, il leur serait presque impossible de retourner en France, le chemin qu'ils ont suivi aujourd'hui ne sera plus praticable demain. D'ailleurs, grand-père, continua-t-il avec un élan de courage, pour vous dire tout, je sais que le vieillard que vous avez vu ce soir, s'est échappé de France pour sauver sa vie. C'est ce que l'on appelle de l'autre côté des mon-

tagnes un réfugié politique; et eût-il la pensée de rentrer dans sa patrie, malgré les dangers qui l'y attendent, sa fille, cette pauvre jeune dame qui a tant souffert, et le cagoth qui l'accompagne, ne le souffriraient pas !... J'ose donc, grand-père, vous supplier, vous qui avez encore tant de pouvoir et de crédit dans l'illustrissime conseil souverain, d'adoucir en faveur de ces pauvres Français les sévères ordonnances qu'ont faites nos pères.

Tout ce qu'il restait de sang chaud dans les mains de Bertren Duba reflua vers le visage. Il se redressa, jeta un regard foudroyant sur son petit-fils et lui dit d'une voix imposante :

— Et c'est pour un ennemi de la France, notre protectrice, c'est pour un coupable qui peut attirer sur nous la colère d'un puissant voisin, qu'il nous faudra changer les lois constitutives de notre souveraineté, renoncer à ces usages antiques qui ont préservé depuis tant de siècles l'indépendance de notre pays ? Et qui es-tu, toi, jeune homme, pour oser faire une pareille proposition à un ancien syndic de l'Andorre, à un héritier avant toi du droit carlovingien, à un vieillard qui a cent ans passés ? Parce que tu es mon petit-fils selon la

chair, et que je t'ai aimé comme le seul rejeton de la race des Duba, crois-tu donc que mon affection pour toi me fasse oublier les devoirs envers l'Andorre! Isidoro, tu connais la loi qu'ont instituée nos ancêtres pour la conservation des mœurs et des usages de l'Andorre. Un étranger ne peut séjourner chez nous sans une permission de l'illustre viguier français, qui seul est responsable envers notre pays de la conduite de cet étranger. Si ceux que tu as introduits chez moi ne sont pas pourvus de cette permission, mon devoir est de les repousser....

— Mais, grand-père, s'écria le jeune Duba avec impétuosité, ce que vous voulez faire est contraire aux usages reçus dans tous les pays à l'égard de tous les proscrits!

— Et pourquoi sais-tu, Isidoro Duba, répondit le centenaire avec amertume, qu'il existe d'autres pays que l'Andorre, d'autres lois que les lois que nous ont faites nos pères du temps du grand Carl et de saint Ledwig? Écoute-moi, jeune homme, et retiens bien mes paroles : Nous sommes des Duba, de la famille la plus ancienne et la plus illustre de l'Andorre; c'est nous qui devons donner

l'exemple de l'attachement et du respect aux lois de la république. Que deviendraient nos mœurs, nos antiques usages, si ceux qui sont chargés de les conserver étaient les premiers à les enfreindre? Quant à ces voyageurs, je verrai, je réfléchirai d'ici à demain au parti que je dois prendre, et, s'il le faut, j'en déférerai à l'illustrissime conseil souverain et à l'illustre viguier andorran. En attendant, voici ce que je puis déjà te dire : Si ces étrangers avaient rempli les formalités qu'exigent nos lois, loin de te blâmer de les avoir protégés, j'exposerais ma vie pour les défendre dans le cas où ils les menaceraient encore de quelque danger; mes biens, ma maison, mes serviteurs, ta vie et la mienne seraient à eux, parce qu'ils seraient mes hôtes et mes amis... Mais du moment qu'ils ne se sont pas soumis à ce que nos institutions exigent d'eux, nous ne devons plus songer qu'aux malheurs dont leur présence peut être la cause.

Sans doute Isidoro aurait eu beaucoup de chose à répondre à cet inflexible et soupçonneux vieillard, qui voyait dans le moindre événement un motif de craindre pour l'existence politique de son pays; mais Bertren Duba

était dans un tel état d'irritation qu'il eût été cruel à son petit-fils, habitué à le respecter comme une divinité, d'insister davantage. D'ailleurs il savait que le centenaire, malgré ses principes rigides, hésiterait avant d'exécuter le cruel projet qu'il avait annoncé de chasser de chez lui des proscrits, et en attendant qu'une décision fût prise à leur égard, Isidoro comptait agir d'après sa sympathie secrète. Aussi il se contenta de dire avec douceur que s'il avait eu des torts en n'écoutant que sa pitié pour les malheureux étrangers, il en demandait pardon à son aïeul, et qu'il s'en rapportait entièrement à sa prudence et à sa sagesse pour concilier les devoirs de l'humanité avec les intérêts de la communauté de l'Andorre.

Cette soumission n'effaça pas les nuages que tant d'embarras survenus à la fois avaient appelés sur le front du patriarche; cependant il répondit d'un ton radouci :

— Tu as raison, Isidoro; rapporte-t'en à mon expérience pour réparer la faute qu'une générosité imprudente t'a fait commettre. Tu sais que dans ma longue carrière je n'ai jamais été ni injuste ni impitoyable... D'ailleurs je me

suis peut-être exagéré le danger ; ces étrangers sont sans doute plus inoffensifs que je ne le crois. Je les verrai, je les interrogerai moi-même, et je rendrai juges les anciens et les sages du pays de ce que nous devons faire.

Isidoro s'inclina, et libre enfin d'obéir à ses sentiments secrets il allait se rapprocher de la chambre où Cornélie avait été déposée pour glaner quelque nouvelle de la maladie, lorsque la porte s'ouvrit et l'espiègle Maria, portant à la main, pour ne pas faire de bruit, ses jolis sabots ouvragés, ornés de plaques d'acier poli et de petits clous dorés, entra dans la salle.

— Eh bien, Maria, ma chère Maria ! demanda-t-il à voix basse, quoique avec vivacité, comment se porte cette pauvre dame ?

Elle a enfin repris ses sens, répondit la jeune Andorrane avec intérêt, mais un moment nous avons désespéré de lui voir rouvrir les yeux ! Pauvre Française ! si vous voyiez comme elle est jolie ! et quels beaux habits elle porte ! des dentelles comme on n'en a jamais vu dans l'Andorre.

— Enfin elle est mieux ?

— Oui, mais elle a une fièvre violente et

elle parle avec une voix si douce!... Moi, je n'ai pas pu comprendre ce qu'elle disait, car elle parlait français; cependant j'ai cru distinguer qu'elle prononçait souvent votre nom, Isidoro.

— Mon nom! répéta le jeune Duba, dont les yeux s'enflammèrent.

— Cela n'est pas étonnant, dit tranquillement le vieux Bertren; cette jeune fille et ses compagnons ont contracté aujourd'hui assez d'obligations à l'égard de mon petit-fils pour qu'ils prononcent son nom dans leurs rêves.

— Et vous, vous lui donnez tous vos soins, Maria, reprit Isidoro avec une joie fébrile en regardant sa fiancée; vous la traitez, suivant ma recommandation, comme votre sœur, comme votre amie... n'est-ce pas?

— Oh! je sens que je l'aime déjà, dit la naïve Maria avec chaleur; aussi, comme il faudra que quelqu'un reste toute la nuit près d'elle pour la soigner, j'ai obtenu de ma mère la permission de veiller l'étrangère avec la servante Dea... et je suis venue, ajouta-t-elle en regardant d'un air de cajolerie le vieux Duba, demander à l'illustre Bertren qu'il m'accorde cette grâce!...

Cette fois Isidoro ne put plus contenir les transports de sa joie et de sa reconnaissance pour le zèle empressé de sa fiancée :

— Maria, dit-il d'une voix tremblante d'émotion, vous êtes la meilleure et la plus douce des femmes! et votre bon cœur me fait souvenir qu'au milieu du désordre de mon arrivée j'ai oublié de vous embrasser...

Avant que la charmante enfant eût pu s'en défendre, il la prit dans ses bras et déposa sur sa joue fraîche un baiser rapide. Maria, toute rouge de pudeur et de plaisir, se réfugia près du centenaire, qui souriait de l'impétuosité de son petit-fils. Mais en ce moment, Antonia Belsamet, qui était entrée sans qu'on s'en aperçût, posa la main sur le bras d'Isidoro et lui dit d'une voix grave et significative :

— Vous n'oublierez pas, Isidoro Duba, que dans nos montagnes un homme ne donne de pareils baisers qu'à celle qui doit être sa femme !

L'Andorran la regarda d'un air distrait, mais au même instant Bertren se leva avec une légèreté toute juvénile, et, se plaçant en face de la mère de Maria, il prit son petit-fils par la main et dit d'une voix ferme :

— Écoutez, Antonia Belsamet, ce que vous venez de voir devrait mettre fin à vos injurieux soupçons. Aujourd'hui vous avez douté de la bonne foi de mon petit-fils Isidoro et je ne pouvais répondre comme je vais le faire maintenant. C'est nous outrager que de croire qu'un Duba peut feindre des sentiments qu'il n'a pas et faire des serments qu'il ne veut pas tenir. Isidoro a choisi librement votre fille parmi toutes les jeunes filles de l'Andorre, et Maria l'a accepté pour fiancé; ils s'aiment donc, et comme nous sommes d'accord sur toutes les conditions du mariage, aucun retard n'est plus nécessaire. Enfants, dans cinq jours à partir d'aujourd'hui, le jour de la Saint-Martin, vous serez mariés!

— Cinq jours! répétèrent les deux jeunes gens avec des intonations de voix différentes.

— Vous l'entendez, vous autres! dit le centenaire en se tournant vers un groupe de pâtres qui étaient rentrés depuis quelques instants dans la salle; le jour de la Saint-Martin, aura lieu la noce d'Isidoro et de Maria... Faites vos préparatifs, car je veux que les fêtes soient si brillantes qu'on n'en ait jamais vu de pareilles dans l'Andorre!

11.

Des applaudissements et des bénédictions accueillirent cette nouvelle. Isidoro resta comme pétrifié, sans prononcer une parole.

IV

Le surlendemain de l'arrivée des exilés chez Bertren Duba, le centenaire était occupé, dans une vaste chambre meublée à l'antique, à examiner une dépêche qui venait de lui arriver de la ville d'Andorre. Soit que la vue du patriarche commençât à décliner, soit qu'il fût distrait de cette lecture par les réflexions qu'elle lui inspirait, soit enfin, ce qui était le plus probable, que le digne homme, dans sa vie champêtre, n'eût plus souvent l'occasion de lire des dépêches et éprouvât par suite quelque difficulté à rapprocher le signe de la

chose signifiée, toujours est-il que depuis un quart d'heure il tournait et retournait la feuille de papier entre ses mains et qu'il semblait être dans un véritable embarras.

La maison, si animée lorsque les pâtres arrivaient le soir, était déserte et silencieuse en ce moment. Tout à coup Bertren entendit distinctement des imprécations en langue catalane et des cris de terreur poussés dans la grande cour, du côté des étables. Comme un écolier enchanté de trouver une occasion d'interrompre son travail, il se leva rapidement et s'approcha d'une fenêtre qui avait la forme d'une croix latine; mais avant qu'il eût pu s'informer de la cause de tout ce bruit, Pédro, qui remplissait dans l'habitation les fonctions de majordome, entra tout essoufflé et tout rouge, comme s'il venait d'avoir quelque vive altercation au dehors.

— Eh bien, Pédro, d'où vient tout ce vacarme? On oublie donc que nous avons des malades ici?

— Ma foi, illustre Bertren, il n'est pas facile de faire comprendre cela à ce brutal de Michaël Moro, le contrebandier! Il vient d'arriver en disant que vous aviez à lui parler; au

moment où nous traversions la cour, il a aperçu un des bohémiens qui se chauffait au soleil... Alors il s'est mis à jurer de manière à faire abîmer la maison, et si le gitano ne s'était pas enfui à toutes jambes, je crois, Dieu me pardonne ! que Michaël l'eût tué avec ses pistolets. J'ai eu toutes les peines du monde à le retenir, et la querelle de l'autre jour a été sur le point de recommencer !

— Ah ! c'est ce *ratero* de Michaël ? dit Bertren avec dégoût; j'aurais dû le reconnaître à la manière dont il blasphémait Dieu et les saints ! Pourquoi faut-il que nous soyons obligés de ménager de pareils misérables ! Ces miquelets et ces contrebandiers font le désespoir du gouvernement de l'Andorre ! Mais, patience !..... Je ne veux pas de querelles, Pédro, continua-t-il, j'ai fait promettre à cet homme qu'il ne serait pas inquiété s'il venait me trouver ici, et je n'entends pas qu'on lui fasse aucune injure.

— Illustre maître, vous êtes trop bon avec ces pillards de la montagne, dit le pâtre d'un air mécontent, et si les Andorrans voulaient me croire, ils se débarrasseraient bien vite de ces bandits qui infestent notre frontière !...

— Ils ont certaines raisons pour n'en rien faire, Pédro; mais laissons cela; le drôle pourrait t'entendre. Est-il venu seul?

— Il a avec lui deux chenapans armés jusqu'aux dents comme s'ils devaient combattre une brigade entière de douaniers, et tous les trois ont bien la plus mauvaise mine !

— Malgré leur mauvaise mine, Pédro, tu vas aller dire à Michaël de monter ici, et tu resteras avec ses deux compagnons à boire une cruche ou deux de vin de Catalogne.

— Moi, maître, avec de pareils vauriens, per Christo !

— Je vais bien boire avec leur chef, moi ! dit le centenaire en souriant; on ne peut venir à bout de ces gens-là sans les enivrer ou à peu près, tu me monteras une cruche et deux coupes... Mais, encore une fois, pas de querelles, car je te préviens, Pédro, que je m'en prendrai à toi s'il arrive quelque malheur. Surtout veille à ce qu'Isidoro ne puisse les rencontrer ici. Où est mon petit-fils en ce moment?

— Près de ces voyageurs, comme toujours, il ne les quitte pas.

— C'est bien ; profitons du moment, car

Isidoro pourrait venir, et ma négociation serait alors impossible; va!

Pédro sortit et revint au bout d'un moment portant la cruche de vin et les coupes qu'avait demandées Bertren; il était accompagné du farouche Michaël Moro, ou Michel le More, le contrebandier qu'Isidoro avait blessé deux jours auparavant.

Nous savons déjà qu'il était de haute taille; son visage bronzé était couvert de cicatrices, qu'il n'avait pas gagnées à la guerre, mais dans des querelles avec ses égaux ou dans ses luttes avec les douaniers. Ses yeux enfoncés exprimaient à la fois l'orgueil, la méchanceté et l'avarice. Il n'avait sur la tête que le bonnet rouge à la catalane, et son costume n'offrait pas en ce moment le mélange de couleurs vives, de quincailleries brillantes, de chapelets et de scapulaires qui distingue les autres montagnards espagnols. Sa culotte de basane, sans jarretière, laissait voir ses jambes noires et musculeuses, que recouvraient à peine des guêtres de cuir par-dessus les espartenyas. Il n'avait ni veste ni matelle, mais une cape blanche était roulée en bandoulière par-dessus sa chemise de toile rousse. Quoique sa

main blessée fût enveloppée de linges sanglants, il tenait de l'autre main sa carabine rayée ; deux pistolets qui sortaient de sa ceinture rouge prouvaient qu'en cas d'alerte il se croyait encore capable de faire résistance.

Ce personnage appartenait à cette race nomade mi-partie espagnole mi-partie française, et par cela même échappant aux juridictions des deux pays, qui s'était propagée à cette époque à la faveur des guerres internationales dans les Pyrénées. Elle habitait la partie la plus inaccessible de ces montagnes, également redoutable à ses amis et à ses ennemis, vivant de contrebande et par occasion de vol. Michaël avait fait partie de ces bandes indisciplinées de miquelets qui furent presque entièrement exterminées par les Français à la bataille de la Montagne-Noire en 1793. Il avait depuis cette époque une grande réputation d'insolence et d'audace, et cependant, soit respect, soit défiance, soit peut-être embarras de savoir comment il devait se conduire en présence d'un persommage aussi éminent que l'ancien syndic de l'Andorre, il resta immobile près de la porte après avoir adressé à Ber-

tren un salut silencieux. Le centenaire crut deviner sa pensée :

— Approche, Michaël Moro, dit-il avec un geste presque amical, approche et ne crains rien; je t'ai promis que tu serais bien accueilli toi et ceux qui t'accompagnent, et j'espère que tu ne te défies pas de moi... tu es mon hôte!

En même temps Duba désignait un siége en face de lui, à côté d'une table de sapin sur laquelle Pédro venait de disposer les coupes et le vin. Michaël regarda sortir Pédro, et il s'approcha lentement de la table en prononçant d'une voix rauque quelques mots indistincts qui formaient peut-être tout son vocabulaire de politesse, puis il s'assit en face du vieux Duba; mais sans doute ses soupçons ne l'avaient pas entièrement quittés, car il posa sa carabine en travers sur ses genoux et la maintint avec sa main non blessée, comme pour ne pas être pris à l'improviste.

Le centenaire remarqua ce signe de défiance, et son visage s'empourpra de colère. Il se leva avec dignité et dit d'une voix forte :

— Comment, misérable, tu oses douter de la parole d'un Duba? Je te fais venir dans ma

maison, je te fais asseoir à ma table, je t'appelle mon hôte, et tu te crois encore en droit de suspecter mes intentions? Dépose ta carabine, te dis-je, où je saurai bien te faire repentir de ton insolence!

En même temps le vieillard, avec une autorité singulière, arracha la carabine au miquelet, et la déposa à quelques pas, contre la muraille. Moro se redressa brusquement et fit un mouvement comme pour reprendre de force son arme redoutable; mais la contenance ferme, le regard magnétique de Bertren lui imposèrent. Il hésita une seconde; puis, dominé par un ascendant irrésistible, il se rassit en murmurant d'un ton bref :

— C'est vrai. J'ai tort.

— Voyons, Michaël Moro, dit le centenaire en reprenant sa place et en remplissant les coupes, ne nous fâchons pas, puisque je t'ai fait venir justement pour arranger une querelle qui a eu lieu ces jours passés.

— Je m'en souviens, répondit le bandit en vidant sa coupe et en montrant sa main blessée. J'ai juré de me venger!

— Tu l'as juré! reprit le vieillard alarmé; tu ne peux cependant avoir l'intention de

donner une suite sérieuse à cette affaire... tu ne serais pas si fou!

Michaël fit une grimace significative et avala une seconde coupe de vin.

— Écoute, Michaël Moro, dit Bertren avec véhémence, tu as une mauvaise réputation dans le pays, bien qu'en dehors de ton commerce et de tes batailles avec les douaniers tu n'aies pas encore donné prise sur toi; cependant il faut que tu saches bien que si l'illustrissime conseil et les habitants de l'Andorre souffrent que des contrebandiers et des miquelets tels que toi infestent nos frontières, nous ne voulons pas néanmoins que cette tolérance aille trop loin. On peut excuser une querelle fortuite comme celle de l'autre jour; bien que le sang ait coulé, il y a eu des torts des deux côtés. Mais si quelqu'un de vous osait se rendre coupable désormais d'une agression méditée envers un habitant de l'Andorre, nous avons des carabines qui portent aussi loin que les vôtres, et nous en avons plus que vous. D'ailleurs, la guerre entre la France et l'Espagne est maintenant finie, et on va sans doute songer à la sûreté des frontières. Réfléchis que bientôt peut-être tu auras besoin de

protecteur, et que je puis t'en servir si je te trouve raisonnable.

Le miquelet aurait pu répondre que si réellement la petite république avait eu le pouvoir de faire cesser certains désordres sur l'extrême frontière, elle n'y eût pas manqué depuis longtemps, et que s'il y avait eu quelque autre moyen de se mettre à couvert contre ses entreprises et celles de ses pareils, Bertren Duba, personnage important de l'Andorre, au lieu de le recevoir, lui, Michaël Moro, à sa table, l'eût certainement mis hors d'état de nuire à qui que ce fût. Mais le taciturne contrebandier se contenta de hausser les épaules en écoutant les menaces du vieux patriote andorran, qui n'eut pas l'air de s'en apercevoir :

— Ne crois pas au moins, reprit Bertren d'un air dégagé, que mon petit-fils te craigne, malgré tes prouesses contre les douaniers. Tu sais bien qu'Isidoro n'a peur de personne ; lorsqu'il va chasser les isards dans la montagne, il ne reculerait pas plus devant les miquelets que devant les loups et les ours, pourvu qu'on l'attaquât en face, et je te crois trop brave, Michaël, pour l'attaquer autrement. Or, tout le pays connaît son adresse à la cara-

bine, et s'il eût visé ta tête comme il a visé ta main, il est certain que tu ne serais pas en ce moment à causer tranquillement avec moi. Mais il n'a pas voulu te tuer, vois-tu, quoique tu aies mérité la mort à ton tour en tirant sur un homme qui, m'a-t-on dit, avait déjà mis le pied sur le territoire de l'Andorre...

— Votre petit-fils m'a fait une injure que j'espère bien lui faire payer plus tard, dit le contrebandier d'une voix sombre.

— Une injure ! une injure ! reprit le vieillard en s'agitant avec impatience, voilà comment vous êtes vous autres Catalans, vous voyez des injures partout, afin d'avoir l'occasion de vous en venger ! mais s'il y a injure, c'est bien réellement toi qui l'as faite, Michaël, en attaquant ce bohémien qui était sous la protection de mon fils. D'ailleurs, toi et les tiens vous avez brûlé assez de poudre le même soir pour cette prétendue injure, et je t'ai mandé, Michaël Moro, pour te dire que je ne veux pas, entends-tu, que cette affaire aille plus loin ! Il y a eu querelle, il y a eu des balles échangées ; c'est assez pour l'honneur. Maintenant si l'un de vous attaquait l'autre, le cas deviendrait grave, et l'illustre viguier ou

les honorables beiles devraient s'en mêler. Moi-même je dépêcherais mes chasseurs à tes trousses et on t'aurait bien vite atteint dans ta grotte du Rialp. Or, où irais-tu, Michaël Moro, toi et tes gens, si on vous débusquait de vos montagnes?

— Il faudrait donc que je gardasse la blessure et l'outrage, dit le miquelet de sa voix rauque; il faudrait donc que j'eusse perdu du temps à guérir ma main, sans faire payer à personne le tort que me cause dans mon commerce cette maudite blessure?

— Ah! si nous parlons d'intérêt, courageux Michaël Moro, nous pourrons nous entendre. Je dis qu'il n'y a pas injure, remarque bien; mais je ne dis pas que cette blessure ne te cause pas quelque dommage... Aussi, comme tu n'es pas riche, je suis disposé à compenser les pertes que tu pourras faire à cause de cette blessure; ceci est de toute justice. Voyons, je ne veux pas qu'il te reste le moindre prétexte de chercher encore querelle à Isidoro, et pour cela, fixe toi-même l'indemnité que tu réclames...

Les yeux du contrebandier petillèrent d'avarice et de joie; le centenaire avait bien com-

pris le caractère de ce misérable : l'intérêt étouffait tout autre sentiment. Michaël réfléchit un moment.

— Eh bien, reprit-il audacieusement en levant la tête, j'oublierai tout, mais vous me donnerez cent francs, argent de France, c'est le meilleur !

— Cent francs ! s'écria Bertren, crois-tu donc que nous autres bergers et laboureurs nous ayons de l'argent comme un marchand de Ségovie ? cinquante francs et cent livres de laine, es-tu content ?

— Ajoutez au moins un mulet.

— Rien.

— Allons, soit.

— Mais tu me jures par ton père et ta mère, par le Christ et la Vierge, que tu ne chercheras jamais à te venger sur mon petit-fils Isidoro Duba de l'affaire du pic du Siguier ?

— Je le jure par mon père et ma mère, par le Christ et la Vierge, dit le miquelet en levant la main.

— Et par saint Michel, ton patron ? ajouta le centenaire.

Le contrebandier hésita; il avait sans doute quelque arrière-pensée, et le second serment

lui semblait trop solennel pour qu'il osât le prononcer avec la conscience qu'il pourrait un jour l'enfreindre.

— Jure par saint Michel, ou tout est rompu, dit Bertren avec fermeté.

Michaël prononça à regret le serment exigé, puis il continua d'un air mécontent :

— C'est bien peu de chose, illustre Duba, pour une main percée de part en part ! Heureusement que ces voyageurs de France ne sont pas compris dans le marché, et s'ils repassent dans nos parages d'ici à quelque temps... Vous savez que depuis l'affaire de la Montagne-Noire je n'aime pas les Français.

— Non pas, non pas ! s'écria le vieux Duba, ces étrangers sont mes hôtes et je ne dois pas souffrir que personne à ma connaissance puisse nourrir contre eux de mauvais desseins !...

Le contrebandier fit un signe négatif et résolu.

— Allons, je vois qu'il faut que je t'abandonne encore le mulet ! mais puisses-tu te casser le cou le premier jour que tu l'enfourcheras !

Michaël reçut cette injure avec un calme stoïque; puis il se leva et dit tranquillement

en faisant ses préparatifs comme pour s'éloigner :

— Ainsi donc, maître, tout est convenu, et je ne puis plus me venger de la blessure et de l'outrage que sur ces misérables gitanos, qui ont été la cause première de tout ceci !

— Oh ! pour le coup, dit le vieillard poussé à bout, tu n'auras rien pour les gitanos ; les gitanos sont des païens maudits qui n'ont pas de valeur ; ils doivent passer par-dessus le marché.

— Ils sont pourtant aussi vos hôtes... mais n'en parlons plus. Ils payeront pour tous ; je leur apprendrai à piller les marchandises !

— Eh bien ! tu auras deux brebis pour les gitanos; mais ne me demande plus rien, car je jure...

Le vieillard se mordit les lèvres et reprit d'un ton radouci :

— Tu le vois, je suis généreux; mais désormais tiens-toi tranquille et ne viens pas reparler de cette main de malheur, car elle est payée dix fois plus qu'elle n'a jamais valu. Ainsi je puis compter que cette affaire du pic du Siguier est à jamais finie ?

— Je l'ai juré. Mais vous, illustre syndic,

quand me donnerez-vous ce que vous m'avez promis?

— Écoute : les troupeaux sont aux champs, la laine n'est pas pesée et l'argent n'est pas dans mon coffre... Mais reviens le jour de la Saint-Martin, pour le mariage d'Isidoro. Je t'invite à la noce, toi et ta bande; tous les habitants de la vallée s'y trouveront, et tu oublieras tout à fait, en buvant mon vin, la fâcheuse querelle de l'autre jour. Avant de partir, tu réclameras ce que je t'ai promis, et sois assuré que j'y ajouterai quelque chose plutôt que de ne pas te renvoyer content... Tu sais ce que vaut ma parole.

— Oui, oui, maître; je ne suis pas inquiet. Nous reviendrons tous dans quelques jours.

Puis, au moment de sortir, il se plaça fièrement devant le centenaire et lui dit d'un ton moitié ironique, moitié menaçant :

— Eh bien, illustre Duba ! maintenant que l'affaire est finie, je puis bien vous dire que vous avez fait un bon marché.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que la vie de votre petit-fils vaut plus pour vous que tout ce que vous allez me donner, et que j'avais le projet, aussitôt que ma

main serait guérie, d'attendre votre Isidoro dans les montagnes et de lui envoyer une balle qu'il n'aurait pas vue venir. Ce sera donc pour une autre occasion.

En même temps, il fit entendre un rire guttural, et après avoir salué gauchement, il sortit de la chambre sans attendre de réponse.

Le vieillard resta un moment comme étourdi de tant d'impudence; puis il répéta d'un air pensif en hochant la tête :

— Oui, oui, j'ai bien fait ! ce misérable eût assassiné Isidoro !

Pendant que Bertren Duba était encore préoccupé par les idées pénibles que lui avait laissées cette visite, Isidoro, non moins inquiet et non moins agité, mais par d'autres pensées, entra brusquement dans la chambre. A sa vue, le centenaire craignit que le jeune Andorran n'eût rencontré Michaël Moro et rendu ainsi inutile la désagréable négociation qu'il venait de mener à bien.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il précipitamment.

— Je viens de la chambre de la jeune dame où les pauvres Français sont réunis; ils se désolent parce qu'ils savent que d'un moment

à l'autre on peut les chasser d'un pays où ils avaient espéré trouver repos et sécurité.

Bertren respira; ses craintes n'étaient pas fondées.

— J'ai remarqué, dit-il malicieusement en se rasseyant, que depuis que ces étrangers sont ici, tu sembles ne t'occuper que d'eux seuls... hier tu as passé toute la journée à la porte de la jeune étrangère; maintenant qu'elle se trouve un peu mieux, tu ne laisses échapper aucune occasion d'entrer pour t'informer de sa santé.

Isidoro rougit et détourna la tête.

— Mais je connais la cause de cette assiduité, reprit le vieillard; ta jolie fiancée Maria est toujours à côté de l'étrangère et tu profites de l'occasion... Courage, mon garçon, tu n'as plus que trois jours à attendre! Je crois que Maria est presque aussi impatiente que toi, et Balsamet et moi nous sommes aussi impatients que vous deux.

Le jeune Duba resta embarrassé et contraint pendant que le vieillard se frottait les mains avec gaieté.

— Grand-père, demanda-t-il enfin, on m'avait dit que vous veniez de recevoir la réponse

à la lettre que j'ai écrite pour vous au viguier français à Andorre.

— L'illustre viguier français est en ce moment à Pamiers dans l'Ariége; mais l'illustrissime conseil s'est assemblé et on a répondu à cette lettre...

— Eh bien, grand-père, dit vivement Isidoro, quelle est la réponse du conseil souverain? Ces étrangers resteront-ils ici? Cette belle jeune dame n'aura-t-elle plus au milieu des maux qui l'accablent, à s'inquiéter encore du sort de son père et du sien?

Le centenaire fit un signe qui n'était ni une négation ni une affirmation.

— Vois toi-même, dit-il en présentant la lettre à son petit-fils, et juge de ce que je dois faire.

Et comme Isidoro parcourait avidement la missive sans prononcer une parole, Bertren ajouta avec embarras :

— Lis à haute voix, mon garçon; j'ai oublié déjà en partie ce que j'ai lu, et d'ailleurs ma vue est si mauvaise depuis quelques années!... Enfin lis-moi la lettre tout entière.

Comme on l'a deviné, le bonhomme n'était pas bien sûr du contenu de la dépêche, et il

avait compté, pour en avoir une idée exacte, sur Isidoro, son secrétaire ordinaire. Celui-ci resta un moment absorbé dans cette lecture, et ses traits prirent une expression de tristesse et de terreur. Mais cette expression changea tout à coup, et il dit tranquillement en désignant la lettre :

— Eh bien, grand-père, ce que j'avais prévu arrive ; l'illustrissime conseil s'en rapporte entièrement à votre sagesse sur le parti qu'il convient de prendre à l'égard de vos hôtes, et j'ose espérer...

— Est-ce bien cela ? est-ce exactement ce que dit la lettre ? reprit le vieillard étonné en attachant sur son petit-fils un regard soupçonneux, il m'avait semblé...

— Voyez vous-même ! dit le jeune homme d'un air d'assurance parfaitement naturel, comme s'il n'eût pas douté que son aïeul ne fût réellement capable de rectifier une erreur.

— Oui, oui, c'est vrai, je l'avais oublié ! dit le vieillard en s'efforçant de sourire, et cette marque de confiance de la part de mes confrères du conseil est très-flatteuse pour moi; mais ne trouves-tu pas, Isidoro, qu'elle est contraire à toutes nos lois et à tous nos usa-

ges? Car enfin, continua-t-il d'un air pensif, une nouvelle révolution vient, dit-on, d'éclater en France; il y a un nouveau roi, un nouveau pouvoir, et si ces Français qui sont ici, ces proscrits, comme on les appelle, allaient attirer sur nous la colère de ce nouveau roi?... Je suis faché de ne pas m'être trouvé au conseil; ils ne savent pas en Andorre ce que c'est que la France et comment elle écraserait d'un revers de main notre pauvre petite république, si nous étions assez maladroits pour... Oui, il est vraiment extraordinaire qu'ils m'aient permis d'agir comme je l'entendrais, sans me conseiller aucune précaution... J'ai envie de partir sur-le-champ pour Andorre, afin de faire comprendre à mes confrères la nécessité de la prudence.

— Mais, grand-père, puisqu'on s'en rapporte à votre sagesse, dit Isidoro visiblement inquiet; d'ailleurs, vous ne m'avez pas permis d'achever, continua-t-il en hésitant; vous parlez de précautions à prendre, mais on vous recommande de vous informer quelle est exactement la condition de ces étrangers, et d'agir en conséquence.

— A la bonne heure donc! s'écria Bertren.

Je reconnais la politique ordinaire de nos conseillers ! Il ne faut pas mécontenter la France ou l'Espagne; je le leur ai toujours dit... Eh bien, mon garçon, viens avec moi, ajouta-t-il en se levant rapidement, tu m'aideras dans le cas où il y aurait quelques papiers à examiner!... Car mes pauvres yeux déchiffrent si difficilement l'écriture, et surtout l'écriture française...

— Où allons-nous donc, grand-père ! dit Isidoro en cherchant à le retenir.

— Mais dans la chambre des étrangers, les questionner sur-le-champ.

— Grand-père, songez, je vous prie, que la jeune dame est encore bien malade, et que l'émotion que vous allez lui causer pourra lui être fatale. Son père et ce cagoth, leur ami, sont descendus la voir aujourd'hui pour la première fois depuis leur arrivée, car ils étaient hier presqu'aussi malades qu'elle; vous allez troubler peut-être les épanchements du père et de la fille.

— Isidoro, hier il eût été cruel de presser ces étrangers au sujet du secret dont ils s'environnent; aujourd'hui ils ont assez de force pour s'entretenir entre eux, ils doivent en

avoir assez pour nous dire si leur présence ne peut pas nous attirer l'inimitié de nos puissants voisins. Il n'y a ni hésitation, ni retard possibles.

— Encore un mot, je vous prie, grand-père, dit le jeune Duba avec une profonde émotion; si le nom et la position de ces étrangers vous semblaient devoir appeler sur l'Andorre ces malheurs que vous craignez tant, que feriez-vous ?

— Je ferais conduire ces étrangers jusqu'aux frontières d'Espagne ou de France, et je leur défendrais de rentrer jamais en Andorre.

— Mais si l'un d'eux était faible, malade, mourant; s'il ne pouvait être transporté sans danger pour sa vie ?

— Isidoro, dit le vieillard d'une voix austère, l'existence de mon pays m'est plus chère même que les devoirs de l'hospitalité.

— Eh bien, moi, s'écria le jeune homme en éclatant d'une voix tonnante, je jure que je ne souffrirai pas...

Il s'arrêta tout à coup au moment d'exprimer quelque énergique pensée qui bouillonnait au dedans de lui-même. Bertren se re-

dressa, et fixant son regard calme et sévère sur son petit-fils, il dit lentement :

— Qui a permis au fils de mon fils d'élever ainsi la voix en ma présence? Est-il las déjà du respect et de l'obéissance qu'il doit à mon âge et à ma qualité d'aïeul? Parle, Isidoro, ai-je dit quelque parole que je doive expliquer ou rétracter? Le jeune homme peut aussi reprendre le vieillard, si le vieillard a mal parlé ou mal agi!

— Grand-père, reprit Isidoro après une pause, excusez un moment d'égarement... Nous faisons des suppositions qui ne peuvent être vraies. Il n'y a aucun danger à craindre de la présence de ces étrangers chez nous; ce sont de simples et obscurs voyageurs, sans influence dans leur pays, sans importance nulle part... des vêtements si simples! un cagoth pour compagnon! Oui, je suis sûr que vous ne ferez aucune difficulté de leur permettre de séjourner ici quand vous les aurez interrogés!

Et il entraîna le vieillard encore tout ému par ce cri de volonté échappé pour la première fois en sa présence.

V

Le père Gonthier et Bernard Alric se trouvaient en ce moment, comme nous le savons, dans la chambre de Cornélie. Pendant la journée précédente tous les deux étaient restés malades dans leur chambre par suite des affreuses fatigues et du froid horrible qu'ils avaient eu à supporter dans le passage des montagnes. Comme ils étaient à peu près privés de tout sentiment lorsqu'ils avaient été transportés chez Bertren Duba, grand avait été leur étonnement lorsqu'en reprenant leurs sens ils s'étaient trouvés dans des chambres sombres et rustiques, sur de grands lits à ciel,

entourés de personnages inconnus et silencieux, dont le costume bizarre ajoutait encore à l'étrangeté de la situation. Dans les premiers moments, le souvenir même de leur périlleux voyage n'existait plus dans leur mémoire que comme le souvenir d'un rêve pénible. Cependant, grâce aux soins qui leur avaient été prodigués par un médecin du voisinage et surtout par les gens de la maison, habitués à traiter de pareils maux, la conscience de leur véritable position leur était revenue peu à peu avec les forces, et leur première pensée avait été de se rapprocher pour se concerter sur le parti qu'ils avaient à prendre dans les circonstances présentes.

Dès la veille Bernard, plus jeune et plus robuste que Gonthier, avait été déjà en état d'adresser quelques questions à ceux qui l'approchaient; mais soit que les Andorrans ne comprissent pas bien le patois montagnard dont il se servait, soit qu'ils ne pussent pas répondre, il n'avait obtenu d'eux aucun éclaircissement. Quant à Gonthier, ses premières réflexions, dès qu'il avait eu la faculté d'unir deux idées, avaient été pour sa fille qu'on lui disait gravement malade.

Cornélie, en effet, n'avait pas éprouvé les effets bienfaisants du repos comme son père et son fiancé. Son organisation frêle n'avait pu supporter les violentes secousses de ce périlleux voyage, et depuis son arrivée elle était en proie à une fièvre lente et continue qui menaçait de prendre un caractère alarmant. Cependant, par les ordres et les prières d'Isidoro, elle avait reçu les soins les plus touchants et les plus empressés. Toutes les femmes de la maison étaient employées à son service; la jolie Maria ne la quittait presque pas, et, bien qu'elle ne pût comprendre les remercîments que lui adressait l'étrangère, elle avait pour elle les prévenances les plus affectueuses. Enfin, la vieille Belsamet elle-même avait mis en jeu toutes ses recettes et tous ses secrets de matrone villageoise pour guérir promptement cette jeune fille qu'il lui tardait peut-être, par quelque vague instinct de jalousie maternelle, de voir s'éloigner.

Au moment où les Duba entrèrent, un profond silence régnait dans la chambre de la malade. Cette chambre, où des fenêtres garnies de toile rousse en guise de vitres ne laissaient pénétrer qu'un jour terne et fauve,

n'avait de remarquable que le lit de serge rouge sur lequel était couchée Cornélie. La fille de Gonthier avait voulu, par un sentiment de pudeur qui ne quitte jamais une femme au milieu des plus vives souffrances, rester entièrement vêtue dans cette maison étrangère. Elle était enveloppée dans un long peignoir garni de dentelles qu'on avait retiré de ses bagages; sa figure était d'une pâleur que faisait ressortir encore la profusion de ses cheveux noirs s'échappant de dessous un petit bonnet andorran; ses mains étaient jointes sur sa poitrine dans l'attitude de l'abattement et de la douleur; ses yeux à demi fermés ne semblaient se ranimer un peu que lorsqu'ils se tournaient vers Gonthier, assis, à quelques pas. Le malheureux père était en proie à une de ces douleurs sombres et muettes qui ne sont que plus profondes et plus énergiques. Tant qu'il avait cru n'avoir à craindre que pour lui-même, cette volonté opiniâtre et inflexible que nous lui connaissons l'avait soutenu; mais maintenant qu'il se voyait menacé de perdre sa fille unique, cette courageuse compagne de son exil et de ses malheurs, tout le stoïcisme qui était la

base de son caractère s'était brisé, et sans qu'il s'en aperçut, de grosses larmes tombaient de ses yeux pendant qu'il contemplait en silence la jeune malade; la douleur de Bernard, qui était près de lui, n'était pas moins vive; le bon et timide jeune homme, dont l'organisation nerveuse et mélancolique rappelait celle d'une femme, serrait dans une de ses mains la main du père Gonthier, tandis que de l'autre il appuyait un mouchoir sur son visage pour étouffer des soupirs bruyants comme des sanglots. Enfin, pour achever le tableau, Maria Belsamet était au chevet de Cornélie, debout, appuyée dans une attitude gracieuse contre le bois du lit, oubliant la quenouille de nacre et d'ébène passée dans la ceinture de son tablier, regardant d'un air de pitié et la bouche demi ouverte, tantôt les deux étrangers, tantôt sa jeune compagne alitée. A l'autre bout de la chambre, la vieille Belsamet, son long voile blanc de veuve rejeté en arrière, son tablier relevé sur le côté, semblait exclusivement occupée à préparer des décoctions de simples réputés souverains dans la maladie de la jeune fille, et parfois elle parlait seule et à voix basse, comme si elle eût voulu, par des

paroles magiques, ajouter à la vertu que ses préparations avaient déjà. Bertren Duba et Isidoro entrèrent avec tant de précaution qu'ils arrivèrent presque au milieu de la chambre sans que les assistants eussent remarqué leur présence. Maria la première se retourna et poussa un petit cri de surprise qui fit tressaillir la malade, et tira Gonthier et Bernard de leur douloureux abattement. A la vue du centenaire ils se levèrent aussitôt et le saluèrent en silence.

— C'est l'illustre Bertren ! c'est Isidoro ! dit Maria avec une joie naïve en faisant quelques pas au-devant d'eux.

Bien que ces paroles eussent été prononcées en langue catalane, ce nom d'Isidoro parut frapper Cornélie.

— Isidoro ! notre sauveur ! répéta-t-elle avec un sourire affectueux en cherchant à se soulever, qu'il soit le bienvenu.

Isidoro la regarda en silence et baissa la tête avec un morne désespoir.

— Elle est mieux, lui dit Maria à voix basse; ma mère lui prépare une potion qui doit la guérir bientôt...

— Serait-il vrai, Maria? demanda Isidoro

avec vivacité en se rapprochant de sa fiancée.

— Oui, oui; ma mère assure que dans deux jours l'étrangère pourra continuer sans danger son voyage.

Isidoro la repoussa brusquement, sans que Maria comprit la cause de cette impatience, et il retomba dans sa morne et silencieuse contemplation de la malade.

Pendant ce temps, Bertren avait pris place auprès des étrangers; il leur avait adressé quelques mots de politesse en français, qu'il parlait cependant avec moins de facilité qu'Isidoro.

— Nous avons contracté envers vous et votre petit-fils, monsieur, répondit Gonthier d'un ton mélancolique et plein de cordialité, une dette de reconnaissance que nous ne pourrons jamais acquitter; nous vous devons la vie, à vous et à lui, et, quoi qu'il arrive plus tard, soyez assuré que nous n'oublierons jamais le généreux dévouement d'Isidoro et les soins dont on nous a comblés dans votre maison. Pourquoi faut-il, ajouta-t-il en jetant un regard plein de douleur sur sa fille, que ces soins n'aient pas également profité à tous ceux qui les ont reçus!

En même temps il se pencha sur le lit et déposa un baiser sur la main brûlante de Cornélie, afin de dérober aux assistants de nouvelles larmes qui se montraient dans ses yeux. Involontairement le vieux Duba se sentit ému, et il éprouva un embarras inattendu à jeter au milieu de cette scène de douleur les questions trop positives sur lesquelles il lui fallait cependant une réponse immédiate. Heureusement le père Gonthier lui fournit lui-même l'occasion qu'il cherchait. Parvenu à maîtriser son émotion, il reprit avec plus de calme :

— Pardonnez, monsieur, à un malheureux père qui ne sait plus être courageux à la vue des souffrances de sa fille chérie !... mais j'ai appris déjà que notre séjour chez vous était contraire à vos lois et que vous aviez pris conseil de votre gouvernement sur la manière dont nous devions être traités : c'est sans doute cette décision suprême que vous venez nous communiquer. Parlez, monsieur, je suis prêt à me soumettre, sinon sans douleur, du moins sans colère, à toutes les exigences de votre pays. La résignation doit être la première qualité de ma nouvelle condition.

— Cette résolution est sage, monsieur, dit

Bertren, enchanté intérieurement que l'étranger fut ainsi venu au-devant d'une explication; mais j'espère que vous n'en aurez pas besoin. Notre république est hospitalière, et, du moment qu'elle sera sûre que votre présence ne mécontentera pas l'une des quatre grandes puissances qui sont ses protectrices, vous pouvez séjourner dans l'Andorre et vivre en paix dans ma maison, pour laquelle je sollicite d'avance cet honneur. Mais, avant de faire fléchir ainsi en votre faveur les lois qui depuis le grand Carl ont assuré l'existence de l'Andorre, l'illustrissime conseil a bien le droit de s'informer qui vous êtes et des causes qui vous ont obligé à venir nous demander un asile.

— C'est-à-dire, reprit Gonthier avec un peu d'amertume, que votre république me repoussera si l'hospitalité qu'elle m'accorde peut devenir dangereuse pour elle ! Mais n'importe ! ajouta-t-il d'un air de réflexion, je vous dirai qui je suis. La position de votre pays est toute exceptionnelle parmi les nations de l'Europe, et le respect qu'on ressent partout pour les proscrits peut disparaître devant des considérations d'existence pour l'Andorre ;

moi-même j'ai fait trop de sacrifices à ma patrie pour oser censurer le patriotisme des autres. Je suis...

— Arrêtez, au nom de Dieu ! s'écria Bernard Alric en se levant; songez à ce que vous allez dire! Monsieur Duba, continua-t-il en se tournant vers le centenaire, est-il absolument nécessaire que vous sachiez le véritable nom de mon respectable ami ? Pour moi, je suis propriétaire dans l'Ariége, et je puis compter sur le crédit de quelques-uns des plus honorables habitants de ce département. Comme vous pouvez le voir, je me suis précautionné d'un passe-port en bonne forme pour l'Espagne (et il tira de sa poche un papier qu'il présenta à Duba). Je suis donc parfaitement en règle avec les lois de tous les pays civilisés, et je ne doute pas que si j'eusse été prévenu plus tôt de notre voyage en Andorre, j'aurais facilement obtenu pour mes compagnons et pour moi le permis de séjour qu'on exige de nous. Or, je puis affirmer...

— Jeune homme, interrompit Bertren Duba, l'importance même que vous mettez à me cacher ce nom me fait craindre qu'il ne soit plus dangereux pour nous ou moins ho-

norable que je ne le voudrais; votre ami n'aura pas à vous remercier de cette brusque intervention dans la conversation des vieillards.

— C'est pourtant ce que je ferai, dit Gonthier en pressant vivement la main du cagoth; bien que je ne puisse accepter le conseil que me donne Bernard, je le remercie de son zèle, mais je ne cacherai jamais mon nom, quand il peut y avoir danger pour ceux qui me le demandent à l'ignorer. Vous voulez savoir qui je suis et pourquoi je suis venu dans l'Andorre, continua-t-il avec dignité en se tournant vers Bertren Duba; je m'appelle X***, je suis ancien député à la convention nationale; j'ai quitté la France parce que mon nom, m'a-t-on dit, était porté sur une liste de proscription dressé par ceux qui gouvernent aujourd'hui ma patrie; je suis persécuté, parce que, dans l'exercice légal de mon mandat, j'ai cru devoir condamner à mort un roi accusé de trahison... Si j'ai commis une injustice, c'est seulement à Dieu et à ma conscience que j'en dois compte; aujourd'hui les hommes me punissent de ce que j'avais considéré comme un pénible mais rigoureux devoir. Ma maison a été brûlée, mes biens pillés par ce peuple

dont j'avais voulu l'émancipation. Échappé avec peine au massacre, je suis venu demander asile à une population que je devais supposer amie de la liberté et de ceux qui l'ont défendue... Monsieur le syndic de la république de l'Andorre, voilà ce que je suis, et quels que soient aujourd'hui les jugements des hommes, je suis fier de mon nom, de mes opinions et de mes actes ; vous pourrez en informer ceux qui vous ont donné mission de m'interroger.

Une profonde stupeur accueillit cette révélation. Le cagoth avait baissé la tête d'un air consterné dès qu'il avait entendu prononcer le véritable nom de l'ex-conventionnel; Isidoro examinait son aïeul avec épouvante; Cornélie elle-même s'était soulevée péniblement sur le coude pour l'écouter.

— Ainsi donc, monsieur, reprit enfin Duba avec embarras, vous étiez de ceux qui, en 93, prononcèrent la renonciation de la France à tous les droits féodaux, renonciation qui pensa être si funeste à l'Andorre en rompant l'équilibre dans son gouvernement?

— Voulez-vous dire par-là, demanda Gonthier d'un ton légèrement sarcastique, que

vos concitoyens me garderont rancune de la part que j'ai prise à un acte solennel de justice?

— Ainsi, continua le centenaire sans paraître avoir entendu cette observation, vous étiez du nombre de ceux qui condamnèrent à mort un roi infortuné, dont le frère peut vous demander compte aujourd'hui du sang que vous avez versé?

— A moi et à ceux qui m'auront donné asile, n'est-ce pas? Je ne renie rien, monsieur, dans ma carrière politique, pas même les fautes, car elles étaient le résultat d'une conviction sincère.

Un nouveau silence suivit ces paroles.

— Eh bien! reprit enfin le personnage auquel nous continuerons de donner le nom de Gonthier, quand devrai-je partir, monsieur?

— Demain! dit le vieillard d'un ton sec en se levant.

Isidoro fit un mouvement qu'il réprima aussitôt.

— Mais, du moins, continua le proscrit d'un ton presque suppliant, on n'étendra pas jusqu'à ma famille et à mon ami la rigoureuse

mesure qui me repousse du territoire de l'Andorre? Seul je suis proscrit, seul j'apporte avec moi le danger qui me menace... Une jeune fille faible et malade a droit à tous les égards dans tous les pays du monde. Je vous la confierai; et vous ne me refuserez pas la consolation de penser, monsieur, que, pendant que j'affronterai de nouveaux périls, elle sera en sûreté auprès de vous. Bernard me la ramènera dès qu'elle aura recouvré la santé, et peut-être un jour, dans des temps plus calmes, nous pourrons vous remercier des soins que vous aurez continué d'avoir pour elle.

Le vieillard répondit d'un air simple et digne à la fois :

— Si je sacrifie à la sûreté de mon pays les droits de l'hospitalité, je ne veux pas moins vous prouver, monsieur, par tous les moyens possibles, combien ces droits sont sacrés pour nous, et combien il nous est pénible de les violer. Vous me confiez votre fille, monsieur, je l'accepte comme un précieux dépôt, je veillerai sur elle et je l'aimerai comme j'eusse aimé une sœur d'Isidoro. Votre ami pourra rester dans ma maison et donner

des ordres comme moi même, on lui obéira. Quant à vous, je vous ferai conduire sans fatigue et sans danger jusqu'à Urgel en Espagne : j'ai là des amis qui vous tiendront caché jusqu'à ce que les circonstances aient changé pour vous et pour nous...

— Acceptez, monsieur, s'écria Isidoro sortant tout à fait de sa gravité ordinaire et en joignant les mains; acceptez ce que mon père vous propose. A Urgel, vous serez éloigné de quelques lieues seulement de votre fille; je pourrai chaque jour aller vous porter de ses nouvelles, et bientôt, je l'espère, nous trouverons quelque moyen de vous réunir.

Gonthier se tourna avec hésitation vers la malade, qui, de son côté, pendant cette conversation, avait tenu ses grands yeux noirs attachés sur lui.

— Je ne quitterai pas mon père, dussé-je en mourir! s'écria Cornélie en se soulevant sur son lit par un mouvement fébrile.

— Et moi je vous suivrai l'un et l'autre partout où vous irez! dit Bernard de sa voix mélancolique et résignée.

— Quoi! ma fille, s'écria Gonthier dans une mortelle inquiétude, aurais-tu la pensée

de m'accompagner encore, et me crois-tu assez égoïste et assez insensé pour le permettre? Non, non, pauvre enfant, tu as déjà trop souffert à cause de moi. J'ai commis une grande faute le jour où, par faiblesse, j'ai consenti à te faire partager mon exil... Non, Cornélie, ma chère Cornélie, il faut que tu restes ici; quand tu seras entièrement rétablie, nous nous rejoindrons sans retard; mais te permettre de me suivre en ce moment, ce serait t'exposer à des périls plus grands que tous ceux que nous avons affrontés déjà... Il faut que nous nous séparions demain pour un peu de temps, ma bien-aimée, et je te prie, je t'ordonne de ne pas t'opposer à cette séparation...

Mais Cornélie était douée naturellement, comme nous l'avons dit, d'une bonne dose d'exaltation et d'opiniâtreté; la fièvre qui la dévorait donnait peut-être encore à ces sentiments un nouveau degré d'énergie, et elle dit d'une voix ferme en se dressant sur son séant :

— Excusez-moi, mon père, mais si j'avais pu penser, en vous suivant, que je reculerais devant chaque obstacle qui s'élèverait sur

notre chemin, loin de vous demander avec tant d'instance à partager votre exil, je fusse restée en France où des familles amies m'avaient promis appui et sécurité. Ne me parlez donc pas de séparation, car elle serait pour moi le pire de tous les maux, et si vous cherchiez à me tromper par une feinte secrète, vous savez bien que vous me jeteriez dans un désespoir plus périlleux que ce voyage même. Qu'est-ce après tout que ma maladie présente! Un peu de fièvre qui aura cessé demain peut-être, et qui me laissera toujours la force de voyager en cacolet par des routes moins difficiles que celles que nous avons suivies déjà. Cette bonne dame, qui a pris de moi tant de soins (et elle désigna Belsamet), me prépare une potion qui, d'ici à demain, m'aura entièrement guérie. Je vous suivrai, mon père, je vous suivrai.

En même temps elle retomba épuisée sur son lit. Le centenaire se dirigea vers Belsamet, qui lasse d'écouter une conversation à laquelle elle ne pouvait rien comprendre, s'était remise à extraire et à mélanger les sucs des diverses plantes qui devaient, disait-on, rendre la santé à Cornélie.

— Est-il vrai, demanda le vieillard à voix basse, que la vertu de ces simples soit assez grande pour guérir promptement cette jeune fille?

— Sans doute, répondit la vieille en rechignant, à moins que les Français ne soient d'une autre espèce que les bonnes gens de l'Andorre.

— Et ce filtre est-il prêt? Pouvez-vous le présenter de suite à la malade ? Je sais, Belsamet, combien vous êtes habile en médecine pratique, et j'ai toute confiance en vous.

— Écoutez, maître Duba, dit Belsamet en hochant la tête, je crois que vous avez un aussi grand désir que moi de voir ces étrangers quitter votre maison et le pays, et cependant je n'ose pas encore faire prendre cette potion à celle qui est là-bas...

— Pourquoi donc ?

— Elle est d'une faiblesse extrême, et l'effet de cette décoction sera si violent que je craindrais... J'aimerais mieux attendre à demain.

— Mais c'est demain qu'il faut qu'elle parte.

— Elle ne partira pas, dit en catalan une voix fortement accentuée.

Bertren et la vieille Andorrane se retournèrent avec étonnement. Isidoro était debout devant eux, la tête droite, l'œil enflammé, presque menaçant :

— Elle ne partira pas, répéta-t-il avec une sombre énergie, ou bien le jour où ces étrangers quitteront la maison de mon père, je la quitterai aussi et je n'y reviendrai jamais !

Bertren Duba, pour la seconde fois de la journée, venait de se heurter à une volonté inflexible dont jusque-là il n'avait pas même soupçonné l'existence. Cependant il essaya encore de faire valoir son autorité.

— Isidoro, malheureux jeune homme, dit-il avec force, d'où te vient tant de hardiesse que tu oses m'imposer des conditions? Quel sort ont jeté sur toi ces étrangers pour que tu leur sacrifies le respect que tu dois aux ordres du grand conseil de l'Andorre et aux miens?

Mais Isidoro ne courba pas le front sous les reproches du centenaire et répondit sans changer d'attitude :

— Grand-père, vous êtes maître dans cette maison et ma voix ne peut s'élever qu'après la vôtre; notre loi ne m'accorde aucun droit

de maîtrise et de propriété avant que j'aie pris une femme et il va dépendre de vous que je n'en prenne jamais. Je ne puis donc retenir ici par ma seule autorité les étrangers que j'y ai introduits, qui étaient mes hôtes avant qu'ils fussent les vôtres, pour qui j'ai exposé ma vie avant même que vous les eussiez vus : mais je puis au moins disposer de ma personne, et je vous jure, grand-père, continua-t-il en étendant la main d'un air solennel, que si ces étrangers quittent demain cette maison, je m'armerai de ma carabine et je les suivrai pour les protéger et les défendre en quelque endroit qu'ils aillent... Je quitterai avec eux mon pays, comme un pays inhospitalier et maudit, sans retourner la tête pour le voir une dernière fois, et le vieux nom des Duba pourra s'éteindre dans l'Andorre avec vous...

— Oh! tu ne voudras pas, tu n'oseras pas faire cela! balbutia le centenaire; et ton mariage, et ta fiancée?

— Ma fiancée? elle est riche, elle est belle, elle trouvera un mari plus capable que moi de la rendre heureuse.

— Mais ce serait nous outrager d'une ma-

nière sanglante ! dit Belsamet non moins émue. Que vous a fait ma pauvre Maria ?

— Ne venez-vous pas de dire que si cette jeune étrangère prenait votre breuvage aujourd'hui elle pourrait en mourir ? Que vous a-t-elle fait pour que vous risquiez sa vie par une fatale précipitation ?

— Isidoro, dit le vieux Bertren à voix basse, je m'humilie devant toi, car je sais ce que vaut un serment... Qu'exiges-tu ?

— Que ces étrangers puissent encore rester trois jours ici, dit le jeune Duba après un moment de réflexion ; j'espère que dans cet intervalle ils auront pu ou rétablir leur santé ou obtenir la permission de séjourner légalement dans l'Andorre.

— Et si je prends sur moi de les garder, tu ne penseras plus à abandonner un vieillard dont tu es toute la joie et toute l'espérance ?

— Non.

— Tu épouseras Maria Belsamet au jour convenu ?

— Oui, répondit Isidoro d'une voix si faible qu'on put à peine l'entendre.

Bertren Duba s'avança brusquement vers les étrangers, qui pendant cette conversation

s'étaient concertés à voix basse sur le parti qu'ils avaient à prendre :

— Messieurs, dit le centenaire avec effort, les instances de mon petit-fils Isidoro l'emportent sur les impérieux devoirs de mon patriotisme; d'ailleurs la jeune dame ne peut partir demain sans le plus grand danger... veillez donc rester trois jours encore près de nous; je supporterai les conséquences de ce retard devant l'illustrissime conseil souverain.

Gonthier et Bernard remercièrent poliment le vieillard.

— C'est encore à M. Isidoro que nous devons cette faveur, dit Cornélie en jetant un regard plein de reconnaissance sur le jeune Andorran.

Une expression d'orgueil et de joie se peignit sur les traits d'Isidoro; mais il s'adressa à Bernard Alric et lui dit rapidement :

— Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, que vous pouviez rentrer en France quand vous le voudriez, et que vous espériez avoir assez de crédit pour obtenir du viguier français l'autorisation de résider dans l'Andorre ?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, croyez-vous que, pour assurer la tranquillité de votre ami et de sa fille, vous aurez la force de voyager à cheval pendant deux jours et dans des chemins difficiles?

— Je ferais bien plus pour être utile à mes chers compagnons de voyage, dit le cagoth avec chaleur.

— Eh bien, écoutez-moi : les passages des Pyrénées que nous avons parcourus il y a deux jours sont fermés sans doute maintenant; mais le col de Puymoreins doit être libre encore. Je vais vous donner un cheval et un guide exercé qui vous conduira à la frontière... Vous rentrerez en France, vous vous présenterez à l'illustre viguier français, M. de R..., qui réside en ce moment à Pamiers, dans l'Ariége; vous emploierez tous les moyens pour obtenir de lui l'autorisation qu'exige le conseil souverain, et vous pourrez être de retour avant le délai de trois jours que vient de fixer mon grand-père.

— Ce plan est parfait, dit le père Gonthier, mais, mon pauvre Bernard, vous êtes encore bien faible pour entreprendre un pareil voyage?

— Je suis prêt, s'écria Bernard en se levant,

le temps est précieux, et je veux, si cela est possible, partir à l'instant même.

— Je vais donner les ordres, dit Isidoro en s'inclinant devant son aïeul, qui, par un signe, accorda l'autorisation qu'on lui demandait tacitement.

— Merci, monsieur Bernard, dit Cornélie d'un ton affectueux, nous allons encore contracter envers vous une nouvelle dette de reconnaissance !

— Mademoiselle, répondit Bernard en baissant d'un air de modestie mélancolique ses yeux bleus et humides, afin de mériter tout le bonheur qui m'est promis pour l'avenir, je ne puis, hélas ! vous donner que du dévouement...

Isidoro les regardait l'un et l'autre d'un air stupéfait.

— Quoi ! lui dit à voix basse le père Gonthier, qui remarqua son étonnement, vous ne savez pas que Bernard Alric est le fiancé de ma fille ?

— Son fiancé ! s'écria le jeune Duba en reculant d'un pas.

A cet éclat de voix, tous les yeux se fixèrent sur lui.

— Ah ! je vois ce que c'est, dit Gonthier en souriant ; les républicains de l'Andorre ne peuvent comprendre que j'aie promis ma fille à un homme dont la race était autrefois notée d'infamie dans ce pays.

Isidoro était resté immobile, les bras pendants, la tête penchée sur la poitrine. Elle l'aime, pensait-il.

Puis, se redressant convulsivement et remarquant que Bernard pressait doucement la main de Cornélie en signe d'adieu, il s'élança vers lui et l'entraîna avec violence en disant d'une voix entrecoupée :

— Venez !... mais venez donc !

VI

L'habitation de Duba était située, comme nous l'avons dit, en avant d'un hameau de quelque importance, où demeuraient Belsamet et sa fille, la fiancée d'Isidoro. Ce hameau, qui se composait d'une douzaine de maisons dominées par le clocher en ardoises de l'église paroissiale, était situé à quelque distance de la Tristanza, gave impétueux qui va se jeter dans un affluent de l'Èbre. Tout alentour se dressaient de grands rochers de grès rouge qui semblaient menacer le passant de leurs pitons aériens, et par-dessus ces pitons, de

quelque côté que se portât le regard, on apercevait les hautes montagnes blanches de neige qui formaient comme une ceinture à la vallée. Cependant, le paysage avait conservé les grâces sauvages qu'allait bientôt lui enlever l'hiver. Le sol était presque partout couvert de verdure; des bouquets de liéges et de chênes ornaient encore les bords ravagés du torrent, et des forêts de sapin se détachaient en noir sur les teintes bleuâtres de l'horizon.

D'ordinaire ces campagnes étaient désertes et silencieuses; cependant le soir du cinquième jour depuis l'arrivée de nos héros en Andorre au moment où le soleil se couchait derrière les pics glacés de la Pla, elles présentaient un aspect inaccoutumé. La solitude s'était peuplée tout à coup et les abords de la vallée ainsi que la vallée elle-même étaient couverts de montagnards et de montagnardes, les uns à pied, les autres à cheval ou à mulet, mais tous revêtus de leurs plus beaux habits, tous joyeux et bruyants, qui se dirigeaient vers le village. On n'a pas oublié que le lendemain devait être célébré le mariage d'Isidoro Duba avec Maria Belsamet, et il semblait, à voir l'affluence des invités dès la veille, que tous les

habitants de l'Andorre dussent se trouver à la fête du lendemain.

Il est vrai que par la splendeur et l'immensité des préparatifs, Bertren Duba semblait avoir voulu que les noces de son petit-fils laissassent bien loin derrière elles celles de Gamache-le-Riche dans Don Quichotte. C'était la même profusion et le même mépris pour la dépense, c'était la même hospitalité large et franche à tous venants. Aussi y avait-il déjà dans la foule des gens de toutes les conditions connues dans l'Andorre. Les mineurs qui exploitent les mines de fer de ces montagnes se faisaient reconnaître à leurs mains et à leurs visages bronzés, à leurs costumes de drap brun; les pâtres, aux vêtements bariolés de rouge et de vert, étaient chamarrés de rubans et disparaissaient presque sous les quincailleries brillantes que les Catalans paraissent aimer autant que les sauvages de la mer du Sud. Les contrebandiers, reconnaissables à leurs larges pantalons de velours, à leurs petites vestes bleues garnies de boutons de métal en forme de grelots, descendaient des hauteurs avec toute leur famille, la femme enveloppée dans son grand voile écarlate, les

enfants complétement vêtus peut-être pour la première fois de leur vie; mais les pistolets avaient disparu de la ceinture rouge de ces dignes *commerçants*, et s'ils portaient encore leur formidable carabine rayée, ce n'était que pour en faire de temps en temps des décharges pacifiques en l'honneur des futurs époux. On s'appelait de montagne à montagne, on se reconnaissait à des signes particuliers; les Andorranes, femmes et jeunes filles, n'avaient plus à la ceinture de leur tablier cette éternelle quenouille qui est l'occupation de tous les instants. Du haut de leurs cacolets, elles jetaient de joyeux défis aux beaux danseurs qui cheminaient à côté d'elles; des éclats de rire, des sons de hautbois et de flûte, des détonations suivies de grands cris poussés à la fois par vingt robustes poitrines, étourdissaient l'écho des rochers et dominaient le sourd murmure de la Tristanza. Seulement quand venait à passer quelque gros personnage, vêtu à la mode de France et pourvu d'un chapeau rond différent du sombrero espagnol, on se taisait respectueusement, on se plaçait sur le bord du chemin ou du sentier pour faire place à cet important voyageur,

dont le costume pourtant ne pouvait guère rappeler que celui d'un marchand de bœufs français ; on saluait avec la politesse la plus scrupuleuse le *chapeau* (c'est ainsi que l'on nomme dans les montagnes le bourgeois campagnard) ; car ce personnage était le plus souvent un consul, un honorable beile, ou tout au moins un membre de l'illustrissime conseil souverain, qui venait honorer de sa présence les noces du petit-fils du vieux Duba.

Mais le coup d'œil le plus brillant et le plus animé était celui que présentaient l'habitation et le terrain avoisinant. Comme on avait prévu à l'avance l'impossibilité de recevoir tant de personnes dans la maison, malgré son étendue, on était occupé en ce moment à achever un vaste hangard couvert de chaume qui devait servir à la fois de salle de banquet et de salle de danse. Ce hangard, fait en poutres de sapin fraîchement coupées, s'élevait à cinquante pas en avant de la maison sur un emplacement autrefois couvert de gazon mais qu'on avait récemment aplani et battu vigoureusement de manière à en faire une sorte d'aire unie et solide. Des orchestres rustiques s'élevaient alentour, ainsi que des fourneaux

gigantesques où l'on devait faire rôtir des bœufs entiers. Déjà, au milieu des travailleurs, qui mettaient la dernière main à l'édifice improvisé, qui dressaient les longues tables du banquet, qui ornaient de guirlandes de chêne les arceaux de la salle, allait et venait une partie de cette foule joyeuse et bruyante. Des parties de quilles, ce jeu si cher aux montagnards, s'étaient engagées sur divers points; les mères jasaient assises sur des poutres encore sans emploi qui jonchaient le sol, les jeunes filles faisaient les coquettes avec des galants enrubanés, et les ménétriers donnaient des aubades en plaçant l'extrémité des hautbois et des galoubets presque sous le nez de celles à qui ils voulaient faire honneur.

La maison elle-même semblait être un caravansérai ouvert à tous. Les vastes étables dont on avait pourtant envoyé les habitants ordinaires chez les voisins ou dans les parcs des montagnes, regorgeaient de chevaux et de mulets étrangers, car les Duba, dans leur hospitalité féodale, hébergeaient à la fois bêtes et gens. Aussi c'était un piétinement, un brouhaha assourdissant dans la cour principale;

on entendait par moments les mugissements des taureaux et les cris plaintifs des moutons que l'on égorgeait pour le banquet du lendemain. Dans la salle commune, Bertren, en costume de cérémonie, recevait ses hôtes les plus importants; c'était là que les graves personnages, que nous avons déjà désignés sous le nom de *chapeaux,* s'étaient réunis sous la présidence du centenaire et parlaient politique en buvant du vin de Roussillon dans de véritables gobelets de verre, achetés tout exprès pour cette solennité. Quant aux hôtes d'une condition inférieure, après être venus saluer le maître du logis, ils se retiraient respectueusement comme indignes de figurer dans cette illustre société, et ils allaient se mêler aux groupes tumultueux qui s'agitaient devant la maison.

A travers ces groupes se promenait, appuyée sur sa mère, la jolie Maria, la reine de la fête. La pauvre enfant semblait folle d'orgueil et de joie, saluant tout le monde qui se pressait autour d'elle avec force compliments et souhaits de prospérité, remerciant d'un signe les ménétriers donneurs d'aubades, riant des détonations d'armes à feu que l'on

tirait, pour comble d'honneur, presque à ses oreilles. Elle ne semblait pas songer à autre chose en ce moment qu'au bonheur d'être la plus belle et la plus enviée, et cependant une sombre inquiétude était peinte sur le visage de sa mère. La vieille Belsamet répondait à peine par un mot distrait ou par un signe de tête aux félicitations de ses parents et de ses amis. Son regard triste se promenait sur cette foule bruyante comme pour y chercher quelqu'un qui aurait dû se trouver là et qui ne s'y trouvait pas... Depuis le matin Isidoro Duba était parti pour aller à la chasse au chamois.

Un peu à l'écart, sur un tertre qui était destiné à supporter le lendemain le but du tir à la cible, étaient assis isolément deux personnages qui examinaient avec intérêt chaque épisode de ce tableau mouvant et animé; c'étaient Gouthier et sa fille Cornélie. Tous les deux avaient repris le costume montagnard qu'ils portaient en arrivant dans l'Andorre, afin de ne pas attirer l'attention; et cependant, soit que le nom et les qualités de l'ex-conventionnel fussent déjà connus, soit que la beauté remarquable de la jeune française fit contraste

avec les traits un peu rudes et hâlés des Andorranes, on se montrait de temps en temps les étrangers et on chuchotait de loin en les regardant, sans oser toutefois troubler leur solitude.

Cornélie, quoique un peu pâle et évidemment d'une grande faiblesse, ne se ressentait plus de la fâcheuse maladie qui avait des caractères si alarmants trois jours auparavant. Cette maladie, provenant d'une fatigue excessive et qui se fut aggravée nécessairement par des fatigues nouvelles, avait cédé devant le repos et les soins les plus empressés; la force d'âme de la jeune fille et la bonté de sa constitution avaient contribué autant que toute autre chose à un rétablissement si subit. La potion de Belsamet, prise en temps convenable, avait arrêté la fièvre. Bref, depuis la veille Cornélie s'était sentie assez de force pour se lever, et le désir de voir les apprêts de la fête aussi bien que celui d'échapper à l'effroyable tumulte qui remplissait la maison l'avait engagée à venir, accompagnée de son père, occuper ce petit poste d'observation.

Depuis quelques moments ils examinaient ce tableau animé, et Cornélie gardait le si-

lence, bien que Gonthier lui adressât par intervalles les réflexions politiques ou morales que lui inspirait cette scène. Les paroles frappaient son oreille sans arriver jusqu'à son intelligence, et ce fût seulement quand il prononça le nom d'Isidoro que la jeune fille tressaillit et qu'elle demanda d'un air distrait :

— Isidoro! Que dites-vous, mon père, de ce jeune homme?

— Je dis, ma fille, qu'il est bien étrange de ne pas voir ici Isidoro dans un pareil moment, et que je ne suis sans doute pas le seul à le remarquer. J'eusse pourtant voulu dire adieu à ce brave garçon avant notre départ, et je crains qu'au milieu de cette cohue il ne nous soit pas possible de lui parler.

— Mon père, dit la jeune fille sans paraître avoir compris le sens de cette observation, il est donc sûr que nous partons demain?

— Demain matin au lever du jour, ma fille, il faudra que nous soyons en route pour Urgel en Espagne; le voyage ne sera que d'une journée, et j'espère qu'il ne te fatiguera pas trop. Le vieux Duba a déjà donné ses ordres en conséquence; Pédro, son factotum, nous accompagnera jusqu'à notre destination et sera

chargé par son maître de recommandations verbales. J'eusse voulu rester un jour ou deux de plus, soit pour attendre ce pauvre Bernard, qui ne tardera pas à revenir, soit pour te donner le temps de reprendre un peu de force; mais cette fois nous ne pouvons absolument obtenir aucun délai. Il paraît que le conseil de l'Andorre est très-sérieusement inquiet de ma présence sur son territoire, et de sévères reproches ont déjà été faits au vieux Duba pour sa condescendance à notre égard; leur pauvre petite république de coquille de noix est si fragile que je comprends réellement leurs alarmes pour le moindre motif. Enfin, mon enfant, puisque te voilà mieux, il n'y a plus d'objection sérieuse à notre départ. Tu as pris congé sans doute de cette jolie paysanne qui épouse le fils de notre hôte et de la vieille femme qui est, je crois, sa mère? Tu leur devais des remercîments pour les soins qu'elles t'ont prodigués dans ta maladie.

— D'après vos conseils, je leur ai offert le peu de bijoux que j'emportais avec moi, et la jeune fille m'a paru les accepter avec le plus grand plaisir, si j'en juge, du moins, par ses gestes et l'expression de ses traits, car nous

n'avons pu échanger une seule parole. Quant à la mère, elle n'a accepté mes dons qu'avec une sorte de défiance, et on eût dit qu'elle craignait pour elle et pour sa fille quelque maléfice.

— Cette femme, Cornélie, m'a semblé avoir pour toi plus de zèle que d'affection. Ou je me trompe fort, ou elle a quelque motif secret pour désirer notre départ prochain?

La jeune fille fit un geste d'indifférence.

— Quoi qu'il en soit, reprit Gonthier, demain nous ne gênerons plus personne ici; et, en vérité, si ta santé ne me donnait aucune inquiétude et si je ne craignais pas que Bernard n'eût beaucoup de chemin à faire pour nous rejoindre, je quitterais cette maison et peut-être l'Andorre sans regret. Ce vieux Duba est rempli de préjugés, et il m'a clairement fait sentir qu'il ne nous accordait l'hospitalité que par force. Ce n'est pas là l'accueil que j'avais espéré, en venant dans cette vallée! Ce mot de république m'avait séduit, et je ne m'attendais pas à être reçu presque en ennemi...

— Ne parlez pas ainsi, mon père, dit Cornélie avec chaleur; car vous oubliez quels

services immenses nous a rendus le fils de notre hôte? Souvenez-vous de ce voyage pénible, de toutes ces preuves de dévouement sans bornes que nous a données Isidoro!

— Tu as raison, ma fille, nous avons réellement des obligations infinies à ce jeune homme, car je crois que si nous sommes restés ici ces trois derniers jours, c'est à son influence seule que nous le devons. Mais as-tu remarqué comme moi que pendant ces trois jours, Isidoro a semblé nous fuir comme il fuit le reste du monde, et qu'il passe son temps à chasser dans les montagnes, sans paraître se douter qu'il se mariera demain et que tout le pays est convié à la fête?

— Souvenez-vous de l'aveu qui lui échappa, dit Cornélie en baissant la voix, pendant que nous errions avec lui dans les montagnes; il n'aime pas sa fiancée, qui m'a paru pourtant une douce et bonne créature, et c'est seulement pour obéir aux mœurs du pays et aux désirs de son grand-père, qu'il a consenti à épouser Maria.

— Qui se serait douté, reprit le père Gonthier d'un air pensif, que chez cette population de pâtres, et de laboureurs, qui semble

devoir s'éloigner si peu de la loi primitive, on retrouverait ces monstrueux abus de droits d'aînesse, ces préjugés de caste, cet égoïsme de famille qui devraient appartenir seulement aux civilisations décrépites? Voilà cet Isidoro, jeune homme de cœur et de sens, et qui pense à lui seul plus qu'une grande partie de la nation andorranne ensemble, obligé d'épouser une jeune fille qu'il n'aime pas, parce que, selon l'usage, les familles et les fortunes se conviennent, parce qu'un aïeul jaloux de voir perpétuer sa race exige ce sacrifice, tandis que ce pauvre garçon renonce peut-être à une autre femme qu'il aime...

— Il en aime une autre! demanda Cornélie en attachant son œil noir sur celui de Gonthier; vous croyez, mon père, qu'il aime une autre femme?

— Moi! ma fille, je l'ignore absolument, dit le vieillard avec étonnement.

Un silence embarrassé suivit ces paroles; comme il se prolongeait, Cornélie, peut-être pour échapper aux observations de son père dont elle connaissait toute la perspicacité, reprit d'un air tranquille, en désignant du doigt trois individus déguenillés qui faisaient tache

au milieu des costumes éclatants des Andorrans :

— Puisque notre départ est arrêté, mon père, avez-vous songé au parti qu'il fallait prendre à l'égard de ces malheureux bohémiens ?

C'étaient en effet Diégo et ses deux compagnons, qui avec leur sans-façon ordinaire, n'avaient pas hésité de se mêler à la foule des invités. Diégo, quoi qu'il fût loin d'être guéri de sa blessure, se promenait fièrement dans la foule, le bras soutenu par une écharpe rouge, ne paraissant plus songer à un mal qui, pour toute autre organisation que son organisation de granit, eut pû avoir les suites les plus graves. Il faisait le bon compagnon avec les Andorrans et les Andorranes, et, autant que pouvaient en juger Gonthier et sa fille, il était parvenu à se concilier l'affection des uns et des autres, en tirant de la simple inspection de leur main, des horoscopes qui faisaient rire à gorge déployée les joyeux assistants.

A son tour Gonthier resta quelques secondes sans répondre; puis sortant tout à coup de sa rêverie :

— Oui, oui, j'ai songé à ces bohémiens, reprit-il; ils nous accompagneront à Urgel. Bien qu'il y ait eu beaucoup à redire dans leur conduire, nous ne devons pas oublier qu'ils nous ont été de la plus grande utilité dans ces défilés remplis de neige, et peut-être sans leur secours tout le dévouement d'Isidoro nous eût été inutile. Aussi j'ai résolu de les récompenser de la manière qui leur sera le plus agréable... J'ai causé hier avec ce Diégo, notre ancien guide, et je suis parvenu, après force détours, à lui arracher la vérité au sujet des événements de notre voyage dans les Pyrénées; il est convenu que lui, Diégo, espérait que le passage serait impraticable pour nos montures, sinon pour nous, et dans le cas où nous aurions été disposés à traiter à bon compte du prix de nos chevaux pour continuer le voyage à pied, ses compagnons étaient tout portés à conclure le marché. Comme ces gitanos sont presque tous maquignons experts, je leur ai promis, quand nous serions à Urgel, de leur abandonner ces animaux qu'ils ont tant convoités et je les ai comblés de joie. Ils ont déjà formé à tous les trois une société commerciale pour la vente de ces

chevaux qui, disent-ils, doivent faire leur fortune... nous sommes sûrs maintenant de leur fidélité pour le peu de temps qui nous reste à passer ensemble, et plus j'étudie ces malheureux, plus je suis convaincu qu'en s'y prenant bien on pourrait les faire rentrer dans la condition commune, plus... Mais tu ne m'écoutes pas? A quoi penses-tu donc, ma chère Cornélie?

La jeune fille tressaillit.

— Mais à rien! à rien, mon père!... Je regardais cette pauvre Maria que vous voyez là-bas, appuyée sur sa mère... Elle paraît si fière, si heureuse, et cependant...

— Et cependant son fiancé ne l'aime pas! N'est-ce pas là ce que tu voulais dire, ma fille! Oui, c'est une triste réflexion; mais heureusement le jour où, après tant de traverses, tu seras unie à ce bon Bernard Alric, personne ne pourra en faire de pareilles! car il t'aime, lui, et toi, j'en suis certain, tu l'aimeras aussi...

— Peut-être... je l'espère, du moins, dit la jeune fille en se détournant un peu pour cacher son embarras.

— Mais, mon enfant, reprit Gonthier en pesant chacune de ses paroles et en étudiant

avec la plus minutieuse attention les traits de sa fille, si tu n'as pas encore pour lui toute l'affection que je désire, il est vrai sans doute que tu n'éprouves cette affection pour nul autre?...

— Mon père. dit Cornélie de plus en plus troublée, vous savez assez quelle est ma franchise; vous m'avez prémunie de bonne heure contre ces faiblesses et ces hésitations qui causent parfois de grands malheurs; ne redoutez donc de moi aucune dissimulation ni envers vous ni envers Bernard. Le jour où les sentiments que je crois pouvoir appeler reconnaissance, admiration, pitié, me sembleraient devenir des sentiments plus tendres, je vous le dirais à vous et à celui que vous m'avez choisi pour époux ; je vous prendrais l'un et l'autre pour juges et pour conseils...

— Explique-toi, mon enfant, dit le vieillard inquiet; est-ce que tu éprouverais pour quelqu'un des sentiments de nature à te faire craindre...

— Mon père, interrompit la jeune fille avec vivacité en désignant un homme qui s'avançait à quelque distance, le voici.

— Qui donc? demanda Gonthier en regar-

dant autour de lui; Bernard? mon Bernard?

— Non, mon père, dit Cornélie en baissant la voix en rougissant, lui, Isidoro!

Le vieillard se mordit les lèvres et regarda dans la direction indiquée. C'était en effet Isidoro qui venait de se montrer au détour d'un sentier qui descendait des montagnes. Il avait à peu près le costume qu'il portait le jour où les voyageurs l'avaient rencontré dans les Pyrénées; comme ce jour-là, il revenait aussi de la chasse, bien qu'aucun isard ni aucun coq de bruyère n'attestât son adresse ordinaire dans cet exercice. Son manteau à capuchon était rejeté négligemment en arrière et laissait voir le canon brillant de sa carabine, qui n'avait peut-être pas servi de la journée. Le jeune Andorran marchait avec lenteur, la tête penchée en avant, et il ne semblait rien voir et rien entendre de ce qui se passait autour de lui.

Cependant, arrivé à quelques pas de l'endroit où étaient réunis tant d'étrangers, il s'arrêta brusquement, et, relevant la tête, il sembla sortir d'un profond sommeil. Il regarda d'un air étonné cette foule pétulante, comme s'il eût cherché dans sa mémoire la cause de

ce rassemblement inaccoutumé devant sa demeure; puis, revenant enfin au souvenir de la vérité, il fit un mouvement comme pour s'enfuir vers les montagnes; mais avant qu'il eût fait un pas sa volonté avait changé d'objet; cédant sans doute à des considérations nouvelles, il ramena précipitamment sa cape, afin de cacher ses traits, et il s'avança vers la maison, espérant peut-être, à la faveur du crépuscule qui devenait de plus en plus sombre, être pris pour quelque invité de peu d'importance, et rentrer sans être aperçu.

Or, pour exécuter ce projet sans se heurter à chaque instant à quelques-uns des groupes qui encombraient les abords de la maison, le jeune chasseur dut se rapprocher du tertre sur lequel avaient pris place Gonthier et sa fille, et passer seulement à quelques pas d'eux. Arrivé tout proche, il les reconnut; mais, pensant sans doute que son incognito n'avait pas été trahi pour eux comme pour le gros de la foule, il allait atteindre la maison quand un événement inattendu vint déranger son projet.

VII

Un grand tumulte s'était élevé parmi les Andorrans ; des imprécations, des jurements et des menaces se firent entendre mêlés à des cris de détresse. Bientôt la foule s'entr'ouvrant laissa voir le bohémien Diégo qui se débattait avec effort entre les mains de quelques robustes montagnards à qui il avait sans doute fait quelque injure. C'était sur lui que les bras étaient levés, c'était à lui que s'adressaient les menaces, et déjà, malgré sa blessure qui eût dû inspirer un peu de pitié à ses persécuteurs, il avait reçu bon nombre de

horions qu'il cherchait pourtant à éviter de tout son pouvoir. A quelques pas, Maria tout en larmes se désolait, tandis que sa mère, le visage enflammé, parlait à la foule avec volubilité et semblait désigner le pauvre gitano à l'indignation et à la colère de tous.

Diégo enfin eut le bonheur de se dégager de l'effroyable mêlée dont il était le centre, et il en profita pour fuir de toute sa vitesse; mais les montagnards, excités par les paroles de Belsamet, se mirent à le poursuivre. Le malheureux bohémien regarda rapidement autour de lui pour chercher l'asile le plus sûr, et naturellement, en reconnaissant Gonthier et sa fille, ce fut à eux qu'il songea d'abord à demander protection. Il dirigea donc sa course de leur côté pendant que toute la meute des furieux continuait de le poursuivre en criant :

— Arrêtez l'infernal sorcier ! le païen maudit! Assommez-le, l'oiseau de mauvais augure, le prophète de malheur ! Au diable le gitano!

En voyant venir à lui cette bande furieuse, Gonthier et Cornélie, ignorant de quoi il s'agissait, s'étaient levés et allaient lui céder la place quand le bohémien, tout essoufflé et

haletant, leur cria dans son mauvais français :

— Par pitié, monsieur le maître, débarrassez-moi de ces enragés-là ! Saint Jacques et saint Michel ! je suis un bon chrétien, et si vous m'abandonnez, ils vont m'assommer sans confession !

Par un sentiment d'humanité, Gonthier s'avança pour protéger son ancien guide, mais il était douteux que ses instances et même celles de sa fille désarmassent la colère aveugle des Andorrans. Tout à coup une robuste poitrine se plaça entre Diégo et les forcenés qui allaient l'atteindre, et Isidoro, rejetant vivement son capuchon en arrière, dit d'un ton d'autorité :

— Laissez cet homme! que lui voulez-vous? que vous a-t-il fait?

Le ton, le geste et surtout la présence du jeune Duba en ce moment produisirent un effet magique sur les montagnards. Ils s'arrêtèrent étonnés, et sur tous les visages l'expression de la gaieté et de la cordialité remplaça celle de la colère et de la haine.

— Ah ! c'est vous, monsieur Isidoro ! bonjour, monsieur Isidoro ! dit un des plus animés en prenant un air respectueux ; il ne faut

pas vous fâcher, voyez-vous, si nous corrigeons un peu ce chenapan-là, car c'est vous et votre fiancée qu'il a offensés par ses prophéties de malheur, dont Dieu nous préserve!

Il fit de la main droite un signe de croix qui fut imité par ses compagnons, et en même temps il chercha de l'autre main à asséner quelque bon coup au gitano. Celui-ci se plaça entre Gonthier et Isidoro, et il s'écria en français afin de ne pas être contredit par ses ennemis dans sa défense :

— Par tous les saints du grand paradis, monsieur le Français, défendez-moi. Ne les laissez pas approcher, senor Isidoro... Ce n'est pas en mauvaise intention que j'ai dit la bonne aventure à la future mariée ; ce n'est pas ma profession de tirer des sorts. Je laisse cela aux vagabonds et à ceux qui n'adorent pas le Christ et la Vierge : je voulais seulement faire plaisir à la jeune senora.

Pendant qu'il parlait, les criailleries et les menaces continuaient autour du groupe principal, et bientôt Belsamet, accompagnée de sa fille, vint se mêler à la foule, en sommant son gendre futur de ne pas s'opposer à la vengeance légitime des montagnards, qui, disait-

elle, voulaient renvoyer ce damné dans l'enfer, d'où il était venu.

Isidoro écoutait toutes ces clameurs d'un air de fatigue et de dégoût. Évidemment il eût voulu pour beaucoup échapper à cette scène désagréable, et il songeait déjà à quelque moyen de fuir cette foule importune quand le père Gonthier se plaçant devant le bohémien, cria d'une voix forte, sans songer qu'il ne serait pas compris :

— Allons donc, braves gens ; laissez ce pauvre diable, vous voyez bien qu'il est blessé !...

Et de son côté Cornélie murmurait à l'oreille d'Isidoro :

— De grâce, monsieur, ayez pitié de ce malheureux ! il est déjà blessé et malade; ils pourraient le tuer !

Quoique cette voix fût bien connue du jeune Duba, il ne se retourna pas pour regarder la personne qui venait de parler ; mais il repoussa d'un air d'autorité ceux qui faisaient mine de s'emparer de Diégo, à qui il demanda brusquement en français :

— Eh bien qu'as-tu fait? parle vite.

— Presque rien, mon bon senor ; rien en

vérité que de dire à la jeune fille que vous devez épouser ce que j'ai vu dans les lignes de sa main... Ce n'est pas ma profession de dire la bonne aventure, au moins! Seulement, ma pauvre mère (que Dieu ait son âme !) passait dans sa tribu pour très-habile en chiromancie, et elle m'a donné quelques leçons afin que je puisse me servir de ce petit talent en cas de besoin. Aujourd'hui, désirant être agréable à votre fiancée, parce que vous êtes bien le plus brave jeune homme que le Christ doive jamais recevoir dans son saint paradis, j'ai voulu examiner sa main afin de lui annoncer un heureux mariage, de la richesse, une famille nombreuse... mais j'ai vu des choses qui m'ont fait peur dans sa destinée, et comme j'ai laissé échapper la vérité, tous ces braves chrétiens sont tombés sur moi comme sur un loup enragé...

— Eh bien, qu'as-tu vu? demanda Isidoro.

— Per Christo ! j'ai vu... mais je ne sais si je dois vous le dire, car vous pourriez bien aussi...

Le jeune Duba frappa du pied avec impatience.

— M'y voici, maître, puisque vous le vou-

lez, reprit le bohémien avec embarras ; j'ai donc examiné la main blanchette de la senora et j'ai trouvé que *la ligne de mariage* était coupée dès son origine par la ligne de deuil et de mort… ce qui signifie que son mariage sans doute donnera lieu à de grands malheurs.

Gonthier sourit d'un air d'incrédulité, mais Cornélie frissonna, car elle savait mieux que personne peut-être ce qui pouvait rendre possibles ces sinistres présages, tout absurdes qu'ils paraissaient. Quant à Isidoro, il resta un moment immobile et sombre, puis il reprit sur un ton bas et lourd qui devint peu à peu plus rapide et plus égaré :

— Oui, tu as raison ; c'est le malin esprit qui t'a révélé ce secret ! De grands malheurs nous menacent tous, et peut-être… oui, si ce mariage s'accomplit, le désespoir et la mort s'abattront sur le toit des époux ! L'oracle a dit vrai… Mais pourquoi ce mariage s'accomplirait-il? ne suis-je pas le maître? On a surpris ma parole; on m'a arraché des promesses que mon cœur ne ratifiait pas… Non, plus de mariage! plus de fête, plus de joie! Laissez-moi… tout ceci m'obsède, m'irrite,

me pèse ! Ce mariage ne s'accomplira jamais.

Il voulut écarter avec une sorte de frénésie les Andorrans qui attribuaient l'expression menaçante de son visage à l'indignation dont ils supposaient le jeune Duba animé contre Diégo; mais le bohémien effrayé se cramponna à son manteau ; en même temps une main légère toucha son épaule et une voix douce lui dit à l'oreille :

— Calmez-vous, Isidoro ! songez à votre père... à vos amis, à cette jeune fille qui sera déshonorée par une rétractation inattendue en présence de tout le pays !

— Isidoro, dit une autre voix non moins douce en langue catalane, qu'avez-vous donc aujourd'hui ? vous ne m'avez encore rien dit, vous n'avez pas vu que j'étais là ? Et maintenant vos regards me font presque peur !

C'était Maria Belsamet, qui avait abandonné sa mère, toujours exaspérée contre le bohémien, pour adresser ces touchants reproches à son fiancé.

Isidoro regarda lentement et en silence chacune des deux jeunes filles qui se tenaient à sa droite et à sa gauche comme le bon et le mauvais ange, l'une le sourire sur les lèvres,

l'autre les yeux en pleurs, puis il se frappa le front en répétant avec violence :

— Jamais, jamais !

En ce moment, la foule s'entr'ouvrit tout à coup et un nouveau personnage entra dans le cercle qu'elle formait. C'était le vieux Bertren Duba, qui, ignorant ce qui se passait, accourait d'un air affairé vers son fils pour le conduire en présence des notables réunis dans la maison.

— Isidoro, dit-il avec bonté en l'embrassant, dans toute autre circonstance je te reprocherais ton inconcevable conduite de la journée, mais je ne veux pas me montrer sévère envers toi au moment où tous mes vœux vont être comblés. J'ai excusé, comme je l'ai pu, ton absence jusqu'à ce moment, mais tu ne peux tarder davantage à venir saluer tous les personnages importants qui sont réunis chez nous, sans donner lieu à d'étranges suppositions. Allons, viens, mon enfant ; tu trouveras mon vieux confrère, l'illustre syndic Burgos, puis encore le consul Guillaume Mosquella, l'ami de ton pauvre père ; enfin tout ce qu'il y a de plus riche et de plus influent dans l'Andorre ! Viens, Isi-

doro. Mais... qu'y a-t-il donc? que se passe-t-il ici?

Le centenaire, tout préoccupé de la solennelle présentation qu'il avait préparée à son petit-fils, n'avait pas remarqué l'air sombre d'Isidoro, la contenance inquiète et embarrassée de la plupart des assistants et les chuchotements mystérieux de la foule. Comme le jeune Duba restait immobile et silencieux, sans paraître avoir entendu l'invitation de Bertren, la vieille Belsamet crut devoir se mêler à la conversation et dit d'un air sarcastique en langue catalane :

— Eh bien, Isidoro, depuis quand donc les jeunes gens font-ils ainsi attendre les vieillards? Est-ce en France que l'on apprend de telles choses, ainsi que les égards que l'on doit à sa fiancée et à la famille de sa fiancée la veille du mariage?

Cette voix aigre et insultante sembla vaincre toutes les incertitudes d'Isidoro.

— Cette femme a raison, répondit-il en français en jetant autour de lui des regards farouches; grand-père, dites-lui que je me reconnais indigne d'épouser sa fille et que j'y renonce à jamais...

— Toujours les mêmes hésitations! murmura le vieillard avec douleur. Mais tu ne parles ainsi que par colère, Isidoro, continua-t-il en se rapprochant de son petit-fils ; Belsamet t'irrite sans cesse par son humeur chagrine. Reviens à toi, mon Isidoro, et si tu as encore quelques craintes, nous en parlerons ce soir quand je t'aurai présenté aux vieillards... Viens, viens... plus tard je te prouverai que tu ne peux reculer maintenant sans être un ingrat, un parjure, un mauvais fils...

— Grand-père, dit Isidoro avec énergie mais en s'exprimant toujours en français, je ne paraîtrai devant vos amis que pour leur dire que je suis un indigne enfant de l'Andorre, que je voudrais pouvoir renier ma patrie... je leur dirai enfin que je suis un ingrat, un parjure, un méchant, et que je mérite leur mépris et votre haine !...

Et sans qu'on pût le retenir, il s'ouvrit brusquement passage à travers la foule et se dirigea vers la maison sans tourner la tête. Bertren Duba resta un moment comme étourdi du coup terrible qui venait de lui être porté; puis il fit signe à Pédro, qui l'avait suivi, et il

lui dit dans une mortelle angoisse en désignant Isidoro, qui venait de disparaître dans l'obscurité :

— Pédro, veille sur lui... empêche qu'il ne sorte de la maison, retiens-le de force, s'il le faut, il s'enfuirait et tout serait perdu.

Pédro partit avec la rapidité de la flèche.

Cependant Belsamet et Maria, aussi bien que les Andorrans, ne pouvaient deviner quelle était la cause de la fuite précipitée du jeune Duba, et une partie de la scène que nous venons de raconter avait été pour eux une énigme inexplicable. Ils se regardèrent les uns les autres sans oser interroger le vieillard, dont l'émotion leur annonçait quelque grand malheur ; mais Gonthier et Cornélie, qui avaient pu apprécier toute la portée de l'action d'Isidoro, tentèrent d'adresser quelques consolations au centenaire dans ce moment affreux. En les reconnaissant, car jusque-là Bertren s'était à peine aperçu de leur présence, il les repoussa en leur disant d'un air d'égarement :

— C'est vous, c'est vous seuls qui avez tout fait ! Vous lui avez appris le mensonge et le mépris du serment ! Oh ! maudit soit le jour

où vous êtes venus dans ma maison pour y apporter le désespoir et la honte!... Cette jeune fille est la cause de tous nos maux!

— Serait-il vrai! s'écria Gonthier.

— Si je suis la cause involontaire du malheur qui vous arrive, dit Cornélie d'une voix ferme, mon devoir est de faire tous mes efforts pour le réparer... Monsieur Duba, si mon père et vous, me le permettez, j'irai trouver votre petit-fils et j'essayerai...

— Toi, ma fille?

— Mon père, n'avez-vous pas compris que l'on me suppose quelque influence sur ce malheureux jeune homme? Il faut que je me serve de cette influencce pour l'empêcher de se jeter dans un abîme...

— Eh bien, eh bien, hâtez-vous! dit le vieux Duba, haletant et le front couvert de sueur; si vous décidez Isidoro à seconder nos projets, si vous le rendez à lui-même, à sa patrie, à son honneur, je vous adorerai à genoux comme la sainte madone... Oui, oui, parlez-lui! priez-le; moi, j'en mourrais, voyez-vous; mais une femme! il ne vous refusera pas!... Il n'eût pas refusé à sa pauvre mère! Oui, oui, vous nous sauverez, n'est-ce pas?...

Je viens d'apprendre que demain l'illustre viguier andorran lui-même viendra pour assister à la noce ! La famille des Duba serait perdue ! Courons rejoindre Isidoro. Il faudra le supplier à mains jointes, il faudra pleurer... Je sais qu'il ne pourra résister aux larmes... surtout aux vôtres. Oh ! mon Dieu ! ayez pitié de nous ! Allons, suivez-moi, je veux joindre mes efforts aux vôtres !

— Excusez-moi, monsieur, dit la jeune fille à voix basse, mais voici la seule personne qui doive être témoin de mon entrevue avec votre petit-fils.

En même temps elle désigna Maria Belsamet. Le centenaire approuva d'un signe cette résolution.

— Mais que diras-tu, ma fille, pour vaincre cette obstination insensée? demanda Gonthier.

— Ce que Dieu m'inspirera, mon père, afin d'épargner une grande faute à ce pauvre jeune homme !

En même temps elle prit Maria par la main et l'entraîna vers la maison. La jolie Andorrane, ne sachant pas de quoi il s'agissait, lui adressait une foule de questions que Cornélie

ne pouvait comprendre ; mais elle prononça le nom d'Isidoro, et ce mot suffit pour satisfaire la jeune fille. Elles s'avancèrent rapidement se tenant toujours la main comme deux sœurs.

Avant de les suivre, Bertren Duba prononça quelques paroles à l'oreille de Belsamet pour la rassurer, puis s'adressant aux curieux qui l'entouraient, il dit d'une voix gaie qui contrastait avec la pâleur de ses traits :

— Allons, mes amis, amusez-vous bien pendant que nous allons présenter aux notables de l'Andorre les futurs mariés... Je veux que tout le monde soit heureux et content ! Allons, prenez du plaisir; tout ce que je possède est à vous !

Et pendant que les acclamations et les sons d'instruments recommençaient de plus belle après cette invitation, le centenaire s'appuya sur Gonthier, qui se trouvait par circonstance son confident et son ami, et lui dit avec amertume :

— Vous le voyez, monsieur, dans nos montagnes comme dans vos villes civilisées, il faut souvent feindre de rire alors qu'on a le cœur déchiré.

VIII

La chambre où s'était retiré Isidoro, et qu'il occupait d'ordinaire, était située au rez-de-chaussée et n'était séparée de la salle commune que par une porte de communication. Cette chambre, qui avait une autre issue sur la grande cour afin qu'Isidoro pût sortir à toute heure de la nuit lorsqu'il allait à la chasse, était simple et nue comme celle de Bertren Duba lui-même. Un grand lit d'étoffe antique, une armoire de sapin, des siéges en bois sculpté formaient la partie nécessaire du mobilier; en fait d'ornements, il n'y avait là

qu'un aigle à tête blanche empaillé et formant trophée avec des cornes d'isard; la peau d'un ours brun qu'Isidoro avait tué, ainsi que l'aigle, dans les montagnes, servait de tapis de pied; le long de la muraille étaient suspendus des poires à poudre de différentes formes, des fusils et des carabines de tous calibres, des cornets à bouquin enjolivés de toutes les incrustations imaginables avec des embouchures d'argent. Mais ce qui témoignait, dans la physiologie de cet appartement, la supériorité intellectuelle d'Isidoro sur la plupart des habitants de l'Andorre c'étaient quelques livres choisis, français et espagnols, disposés avec ordre sur un rayon de sapin, et une écritoire, ainsi que des plumes et du papier placés sur une table comme pour un usage journalier. Nous savons, en effet, que le jeune Duba était le scribe de la maison, et peut-être n'y avait-il pas vingt personnes dans toute la république, en comprenant le centenaire, qui fussent capables de lutter d'instruction avec lui.

Au moment où Isidoro quitta son aïeul, il n'avait aucun projet, aucun plan arrêté; il avait obéi à une impulsion irrésistible et spontanée lorsqu'il avait exprimé avec tant de vio-

lence le refus inattendu qui avait consterné Bertren Duba et il s'était dirigé vers sa chambre plutôt par l'effet de l'habitude que par un motif raisonné.

Ce fut seulement lorsqu'il se retrouva seul et lorsqu'il entendit dans la pièce voisine de sa chambre le murmure produit par la conversation de l'aristocratie andorrane, qu'il revint un peu à lui-même et qu'il pût réfléchir sur le parti qui lui restait à prendre. Au premier coup d'œil il s'effraya de la série incalculable de maux qu'allait occasionner la rupture de son mariage; il y avait en lui-même tant d'hésitations et d'incertitudes que son caractère énergique d'autres fois ne put plus, au milieu de ce chaos, se révéler que par une résolution désespérée, celle de fuir sur-le-champ. Le combat allait se présenter et Isidoro ne se sentait plus assez fort pour oser l'accepter.

Il se promena un moment dans la chambre, puis, se déterminant tout à coup, il réunit à la hâte les objets qu'il voulait emporter, sans savoir encore où il irait chercher un asile. Il choisit sa meilleure carabine, sa corne à poudre des grandes chasses, il passa à son cou un

chapelet d'ébène qui avait appartenu à sa mère ; puis, lorsque tout fut prêt, il s'arrêta et contempla d'un air pensif les divers objets disposés devant lui. Ce fut en ce moment que l'on frappa doucement à la porte du côté de la cour ; mais le tumulte qui s'élevait de la pièce voisine empêcha peut-être de distinguer ce faible bruit, ou peut-être le jeune Andorran était-il trop profondément absorbé dans ses réflexions pour répondre à cet appel. Après une minute d'attente, on ouvrit la porte lentement, et les deux jeunes filles, se tenant toujours par la main, entrèrent avec timidité.

Nous savons déjà que la nuit approchait, et le demi-jour qui pénétrait encore dans la chambre à travers les vitres de corne, ne permit pas d'abord à Cornélie et à Maria d'apercevoir Isidoro debout, le front appuyé contre la muraille, à l'autre extrémité de la pièce. Après un examen rapide, elles se regardèrent l'une l'autre comme pour se dire : Il n'y est pas, mais au même instant un gémissement faible leur apprit qu'elles se trompaient.

Toutes les deux éprouvèrent involontairement un vague sentiment de terreur. Elles n'osaient avancer et elles se pressaient mu-

tuellement la main comme pour s'exciter au courage. Peut-être en ce moment Cornélie comprenait-elle mieux que jamais la difficulté de la tâche qu'elle voulait accomplir, peut-être se repentait-elle déjà de n'avoir pas assez réfléchi aux moyens qu'elle emploierait pour vaincre l'obstination du jeune Andorran ; peut-être aussi eût-elle désiré se recueillir quelques instants avant de commencer cette lutte dont le résultat intéressait tant de personnes ; mais si elle eut la pensée de se retirer, cette pensée ne put bientôt plus se réaliser. Un bruit de pas rapides et saccadés se fit entendre tout à coup, et Isidoro parut dans la partie éclairée de la chambre en disant d'une voix altérée en langue catalane :

— Eh bien, qu'y a-t-il? que me veut-on?

— C'est nous, Isidoro, répondit Maria timidement.

Mais Isidoro ne lui adressa pas le moindre signe d'attention. Ses yeux restèrent fixés sur Cornélie, qui semblait elle-même fort embarrassée de sa contenance et qui n'osait avancer sous ce regard immobile et lourd comme du plomb.

— Vous? vous, mademoiselle? dit enfin le

jeune Duba en français avec une expression farouche; avez-vous donc encore quelque service à me demander, quelque douloureux sacrifice à m'imposer pour vous ou pour vos amis? Oh! demandez-moi ma vie maintenant et je vous la donnerai sans regret.

—Monsieur Isidoro, répondit Cornélie toute tremblante, ce n'est pas de moi que je viens vous parler; je n'ai déjà eu que trop souvent recours à votre dévouement! C'est pour votre fiancée, Isidoro, que je viens réclamer justice! Vous ne trouverez pas mauvais, je l'espère, qu'une étrangère ose ainsi se mêler de vos plus chers intérêts... Maria est maintenant ma compagne, mon amie, et vous permettrez bien à une jeune fille de défendre une autre jeune fille, comme elle...

— Mais, s'écria impétueusement Isidoro, en m'ordonnant de conclure une union qui m'est odieuse, vous ne savez donc pas que c'est vous...

Il s'arrêta la bouche entr'ouverte, comme si le souffle eût manqué tout à coup à sa poitrine. Cornélie baissa les yeux en rougissant. Cependant, avec ce franc et simple montagnard peu habitué aux demi-mots et aux à peu près

de la société civilisée, il fallait aller droit au but. Cornélie n'hésita pas :

— Isidoro, dit-elle bien bas, j'ai deviné peut-être ce que vous ne m'avez pas dit, ce que vous ne deviez pas me dire...

— Quoi! vous sauriez...

— Je sais qu'une imagination fougueuse peut s'aveugler sur des impossibilités et des obstacles insurmontables... Mon père et moi, nous avons contracté trop d'obligations envers vous et votre famille pour que la réserve imposée d'ordinaire à une jeune fille m'arrête dans un moment où cette réserve même doit causer de grands malheurs... Isidoro Duba, l'affection que vous avez pu concevoir pour toute autre femme que votre fiancée est insensée, funeste et va devenir coupable !

En parlant ainsi, Cornélie s'avança avec une certaine assurance vers un siége placé près de la fenêtre, et elle s'assit à côté de Maria. Isidoro croyait être en proie à quelque rêve étrange en voyant ainsi découvert le secret qu'il avait enfoui dans les replis de son cœur.

— Eh bien! c'est vrai, reprit-il avec rudesse, pourquoi le nierais-je, puisque vous l'avez deviné? Le pauvre montagnard s'est

oublié jusqu'à lever les yeux... Mais que vous importe? Il ne vous a rien demandé, pas même de la pitié! votre fiancé lui-même ne pourrait lui reprocher un mot ou un regard; il sait souffrir et se taire. Que lui voulez-vous donc? pourquoi pénétrez-vous, malgré lui, jusqu'à ce secret qui lui appartient à lui seul? Mademoiselle, je suis un homme sauvage, peu habitué au langage élégant et aux belles manières de vos grandes villes de France, mais je dois vous dire que la résolution que j'ai exprimée tout à l'heure devant mon aïeul et devant vous est irrévocable; ce mariage ne peut s'accomplir et je pars... Quant aux motifs de cette rupture, ils sont mon secret, à moi seul... et je n'en dois compte qu'à Dieu.

— Vous vous trompez, monsieur Isidoro, dit Cornélie avec véhémence, vous en devez compte encore à cette jeune fille que vous avez choisie solennellement pour femme, à votre aïeul dont vous êtes la joie et l'espérance, à tous ceux qui ont été les témoins de vos promesses, à tout le pays que vous avez convié à la fête de demain.

— Cette jeune fille, dit Isidoro en désignant Maria, je ne l'aime pas et je serais prêt à la

haïr si ce mariage venait à s'accomplir ; les promesses que j'ai faites m'ont été surprises par les obsessions de mon père, arrachées par une nécessité que vous surtout, mademoiselle, n'avez pas le droit de me reprocher... Quant à ces étrangers, qui se pressent autour de notre maison, est-ce moi qui les ai appelés ? Ce soir j'ignorais encore de quoi il s'agissait en les voyant réunis ; depuis quelques jours on parle, on agit, on se meut autour de moi sans que j'entende et que je comprenne... Quant à mon grand-père, si son âge et sa qualité lui donnent le droit de censurer mes volontés, ils ne lui donnent pas celui de m'imposer les siennes... Je suis l'enfant des montagnes, moi, je suis né libre et je mourrai libre... que m'importe le monde? je le quitte, je vais partir, je pars...

En prononçant ces paroles avec une sorte d'enthousiasme fiévreux, il se retourna comme pour continuer ses préparatifs de fuite. Cornélie le regarda un moment, puis se levant brusquement, elle dit d'une voix pénétrante où entrait plus de douleur encore que de colère :

— Pardonnez-moi, monsieur Duba, de

m'être si cruellement trompée à votre égard; j'avais cru que l'intrépide et généreux jeune homme qui m'a sauvée d'une mort certaine moi et tous ceux qui m'accompagnaient, qui a lutté avec tant d'énergie pour défendre contre le gouvernement de son pays et contre son respectable aïeul lui-même les droits de l'hospitalité, ne pourrait pas ainsi, sans regrets et sans remords, briser les liens les plus sacrés, fouler aux pieds les plus impérieux devoirs! Je viens d'apprendre combien la reconnaissance peut quelquefois égarer le jugement. De tous les chagrins que j'ai eus à supporter depuis quelques mois, aucun n'a été plus poignant pour moi que cette fatale certitude.

Les sanglots lui coupèrent la parole, et certes en ce moment Cornélie était loin de songer à ce que lui avait dit le vieillard de l'effet que ses larmes devaient produire. Cependant cette profonde douleur opéra un changement merveilleux sur le sombre et farouche montagnard; il rejeta loin de lui les différents objets dont il s'était chargé, et revenant rapidement vers Cornélie, il s'écria d'un ton d'orgueil et de joie :

— Ces larmes ! c'est pour moi que vous les versez, n'est-ce pas ? pour moi seul?... Il est donc vrai que vous avez vu en moi autre chose qu'un homme rustre et grossier dont on accepte les services quand ils sont nécessaires et que l'on méprise, que l'on repousse plus tard comme indigne d'attention et de souvenir? vous pleurez ! et moi qui ne remarquais pas tout à l'heure que vous parliez sans colère du secret que vous avez surpris !

— Isidoro, interrompit la jeune fille en baissant les yeux, il n'est pas généreux de rappeler cet aveu que la nécessité m'avait arraché. Oui, j'ai appris sans colère ce fatal secret, mais avec une profonde tristesse !...

— Et pourquoi, mademoiselle? demanda le jeune montagnard avec chaleur ; si vous étiez libre... vous pourriez devenir libre comme moi, je vous aurais dit : « Je ne suis rien par moi-même, mais je vous aime. Si vous désirez dans celui qui doit être votre époux, la noblesse de la naissance, ma race remonte à Charlemagne, dont un de mes aïeux était l'ami ; si vous désirez la fortune, je suis le plus riche parti de l'Andorre ; si vous désirez la liberté de la montagne, vous serez la reine

de ce pauvre pays ; si vous préférez le luxe et les usages des villes, je saurai m'y ployer pour vous plaire ; enfin tout ce qu'un homme dévoué, courageux, fort, pourra faire pour mériter votre affection, pour vous défendre et vous rendre heureuse, je le tenterai pour vous? » Dites, mademoiselle, si Isidoro Duba vous avait parlé ainsi, l'eussiez-vous repoussé avec mépris?

—Mais je ne suis pas libre, Isidoro... mon père a engagé sa parole, et la parole de mon père m'est aussi sacrée que la mienne. Si, dans les circonstances où nous nous trouvons, vous m'aviez adressé les paroles que vous venez de prononcer, voici ce que je vous eusse répondu : « Des liens indissolubles nous retiennent l'un et l'autre, et ni l'un ni l'autre ne peut sans égoïsme et sans lâcheté chercher à rompre ces liens ; il ne peut y avoir affection entre deux personnes forcées de se mépriser ; il vaut mieux qu'elles méritent, par l'accomplissement de leurs devoirs mutuels, l'estime et le respect l'une de l'autre. »

Isidoro garda un morne silence. Évidemment, les paroles de Cornélie avaient trouvé de l'écho dans son cœur et ranimé les senti-

ments généreux qui n'y étaient qu'assoupis. La jeune fille s'aperçut de l'impression qu'elle produisait, et elle continua avec plus de force :

— N'avez-vous pas entendu dire, Isidoro, qu'il y avait certaines époques de la vie où de grands et pénibles sacrifices devaient être accomplis, si l'on voulait jouir plus tard du calme et de la paix que donne une bonne conscience ? Nous autres pauvres femmes, à qui la résignation est échue en partage, nous avons surtout bien souvent à lutter contre nos désirs et nos instincts secrets : mais croyez-vous que notre victoire, quand nous la remportons, ne soit pas digne aussi de l'homme énergique et intelligent ? Croyez-vous qu'il n'y ait pas plus de mérite et de courage à dompter soi-même une pensée coupable qu'à dompter l'ours redoutable des Pyrénées ? Isidoro, c'est un de ces sacrifices que j'ose vous demander : vous êtes assez généreux pour le comprendre, et pour l'accomplir... Il faut que vous renonciez aux funestes projets que vous avez conçus ce soir... Il faut que ce mariage ait lieu.

— Jamais, dit le jeune Andorran d'une

voix altérée; j'ai le pressentiment de quelque grand malheur, si je cède à vos instances! Le bohémien a raison, les présages sont sinistres...

— Et sur les folles paroles de ce gitano, pour qui vous montrez d'ordinaire tant de mépris, vous allez jouer toute votre existence! s'écria Cornélie avec un accent de reproche. Isidoro, je vous avais cru supérieur aux grossiers préjugés de vos compatriotes, et il me semblait que l'instruction solide que vous possédez, vous avait mis à l'abri de ces croyances vulgaires. Mais vous ne songez donc pas que dans quelques instants peut-être vous allez changer en morne tristesse les cris de joie qui retentissent autour de votre demeure? Votre vieux père ne sera arrivé aux bornes de la vie humaine que pour regretter d'avoir si longtemps vécu; cette pauvre jeune fille qui est là devant vous, ignorant encore quel grand malheur la menace, sera mise au ban de ses compagnes par suite de votre refus non motivé, et condamnée à une existence misérable! Vous-même, Isidoro, vous, jusqu'ici le héros, le chef, le modèle des jeunes gens de l'Andorre, vous allez être accablé de

huées et de mépris, repoussé comme un traître, maudit par votre aïeul, qui a cent ans passés ! Et vous voulez braver tous ces maux réels parce qu'un homme ignorant vous a menacé de présages funestes et de malheurs imaginaires ?

Isidoro se couvrit le visage avec ses deux mains pour cacher son trouble. Cornélie n'hésita pas à frapper le dernier coup.

— Enfin, Isidoro, reprit-elle d'un ton suppliant, s'il m'est permis de parler de moi après tant de personnes chères, de grâce, ne me laissez pas quitter votre maison avec la pensée que j'ai contribué à votre perte, vous dont j'eusse désiré assurer le bonheur au prix de mon existence même ! Ne me donnez pas pour toute ma vie le remords de penser que j'ai récompensé par la ruine de votre famille, par votre déshonneur, les services immenses que vous nous avez rendus, et que l'époque de mon séjour dans votre maison a été une époque funeste pour tous ceux qui m'y ont accueillie ! Isidoro, encore une fois, je n'ai reçu de vous que des bienfaits, et je n'ai pas le droit de vous demander en mon nom ce sacrifice, mais accomplissez-le pour cette pau-

vre enfant si pure, si naïve, qui ne doit pas apprendre encore ce que c'est que souffrir! Soyez bon, noble, généreux comme vous l'avez toujours été... et moi, Isidoro, quoique éloignée de vous, je vous conserverai toute ma vie un profond souvenir d'estime, de gratitude et d'affection.

Cornélie s'arrêta; l'inflexible opiniâtreté d'Isidoro venait enfin de céder... Il pleurait.

— Mademoiselle, dit-il enfin, vous l'emportez; je serai digne de cette estime et de cette affection dont vous me parlez, et ce grand sacrifice s'accomplira parce que vous me le demandez! Vous seule avez pu changer cette résolution du désespoir; je me sentais la force de lutter contre mon grand-père, contre le monde entier; mais ma force s'est brisée devant vos douces paroles. Vous seule pouvez d'un signe me donner et m'ôter le courage... A mon tour je vais vous demander une grâce... Si vous vous éloignez avant que cette union soit devenue indissoluble, peut-être un autre sentiment l'emportera-t-il sur le sentiment du devoir, et vous me mépriserez... Je vous supplie de rester un jour encore, un seul jour!

Cornélie balança un moment.

— Oui, répondit-elle d'une voix faible.

Isidoro prit respectueusement sa main qu'il porta à ses lèvres ; mais Cornélie se dégageant doucement, lui présenta Maria en lui disant :

—Embrassez votre femme, Isidoro, je viens d'acquitter envers elle la dette de la reconnaissance.

Au moment où Isidoro déposait un baiser froid sur le front de la naïve enfant, qui n'avait eu pourtant qu'un soupçon vague de ce qui venait de se passer, Bertren Duba et Gonthier entrèrent si à propos dans la chambre, qu'on eût pu croire que les deux vieillards avaient attendu à la porte la solution de cette scène. L'attitude d'Isidoro et de Maria en dirent assez au centenaire ; aussi, ce fut d'abord vers Cornélie qu'il s'avança avec une vivacité singulière pour son âge, et lui dit à voix basse :

— Vous avez réussi ! Oh ! merci, mademoiselle ! je vous avais mal jugée... Que Dieu et les saints vous récompensent de ce que vous venez de faire pour nous !

Puis se tournant vers Isidoro, il l'embrassa

à son tour en lui disant presque les larmes aux yeux :

— Isidoro, mon cher Isidoro, tu nous es donc rendu ?

Le premier moment d'attendrissement passé, il reprit avec sa gravité ordinaire :

— Mon fils, tu as accordé aux instances de cette belle étrangère ce que tu as refusé aux prières et aux larmes de ton aïeul... mais je te le pardonne. Maintenant, je dois te rappeler que les notables sont là, dans la pièce voisine, et que mon absence aussi bien que la tienne doit leur paraître inexplicable... Allons, donne la main à ta jolie fiancée, et hâtons-nous.

En même temps il fit quelques pas vers la porte de la grande salle, mais Isidoro le retint par un signe.

— Grand-père, dit-il d'une voix grave, puisqu'*il faut* que ce mariage s'accomplisse demain, vous n'avez rien à me refuser dans un pareil moment... Je vous prie donc de consentir à ce que nos hôtes demeurent dans la maison jusqu'après les noces...

— Isidoro, dit le vieillard avec sévérité, tu as oublié qu'une ruse seule a pu m'obli-

ger contrairement aux ordres du conseil....

— Grand-père, reprit Isidoro en secouant la tête, ne me demandez pas la raison de ce désir, mais il faut aussi qu'il s'accomplisse...

— Eh bien, nous allons en parler au syndic en attendant l'arrivée de l'illustre viguier andorran; nous ferons valoir auprès d'eux la solennité de la fête... mais viens, viens vite.

Isidoro restait immobile, comme s'il hésitait encore, au moment de faire cette démarche solennelle. Le vieillard s'était avancé vers la porte et l'avait entr'ouverte. Alors Cornélie prit la main de Maria, la mit dans celle d'Isidoro, et les entraînant lentement du côté de la salle elle murmura à l'oreille du jeune Duba :

— Courage ! courage !

Isidoro se laissa conduire ; arrivé près de la porte, il retourna la tête comme pour adresser une dernière parole à Cornélie. Mais la porte s'ouvrit tout à coup et laissa voir la salle brillamment éclairée par un nombre immense de bougies de résine. Une foule de vieillards, de dignitaires et de chefs de fa-

mille, remplissaient cette vaste pièce et formaient des groupes animés. Au même instant la main de Bertren remplaça celle de Cornélie, entraînant Isidoro et sa fiancée au milieu de l'assemblée. Des vivat, des acclamations, un tumulte général, accueillirent les arrivants.

La porte s'était refermée derrière eux, et Cornélie resta seule avec son père dans l'obscurité. Elle écoûta un moment le bruit sourd et confus que produisait la présentation des futurs époux; puis se rapprochant toute pâle et tremblante de son père, elle appuya sa tête sur l'épaule de Gonthier en lui disant avec un trouble inexprimable :

— Mon père, emmenez-moi de grâce! donnez des ordres pour que nous partions ce soir ou demain avant le lever du jour!

— Pourquoi cela, ma fille? dit Gonthier avec étonnement; n'as-tu pas entendu Isidoro demander à son aïeul un nouveau délai? Tu es encore si faible.

— Mon père, je ne pourrai jamais être témoin de cette union... Il faut que je parte!

— Mais enfin, ma chère Cornélie, explique-moi...

— C'est que... *je l'aime*, mon père! murmura la jeune fille en fondant en larmes; j'en suis sûre maintenant.

IX

La plus grande partie de ceux qui étaient arrivés la veille pour assister aux noces d'Isidoro Duba n'avaient pu trouver place dans la maison et avaient été forcés de bivouaquer pendant la nuit sous le hangar qui devait servir de salle de banquet. Mais, à en juger par les chants et les cris de joie qui s'étaient fait entendre toute la nuit, le temps s'était passé gaiement pour les invités, et aucun d'eux ne semblait avoir regretté sa couche de peau dans sa maison de marbre. Au lever du jour, tous les ménétriers s'étaient réunis pour aller donner les sérénades aux futurs époux, et on

avait remarqué qu'au moment où Isidoro s'était montré à la fenêtre pour les remercier, il était d'une pâleur mortelle.

Ce fut surtout vers les neuf heures du matin, heure désignée pour la célébration de la cérémonie religieuse, que l'affluence devint prodigieuse. Tous ceux dont l'habitation était à proximité du village, accouraient sans trop s'inquiéter s'ils avaient reçu une invitation spéciale, car le vieux Bertren avait fait publier que tous ceux qui voudraient prendre part à la fête seraient les bienvenus. Aussi il n'était pas un habitant libre du pays à trois lieues qui eût voulu pour beaucoup ne pas assister au mariage d'Isidoro Duba, l'héritier du droit carlovingien, le petit-fils du doyen de l'Andorre, et de la belle Maria Belsamet, le dernier rejeton d'une famille aussi ancienne peut-être que celle des Duba. Cet événement devait faire pendant un an le sujet de toutes les conversations dans les chaumières du voisinage. On voulait voir la contenance noble et fière du marié, la rougeur et les ajustements précieux de la future ; on voulait sabler leur vin et manger leur repas pour prix des acclamations qu'on allait pousser et des bénédic-

tions qu'on allait répandre. Tous les costumes, toutes les races méridionales se rencontraient dans cette foule variée : les résilles andalouses, les sombreros aragonais, les berrettes rouges des Andorrans, les bonnets pointus des montagnards étaient lancés en l'air en signe de joie.

Au milieu des groupes se promenait fièrement une bande de dix à douze gaillards robustes vêtus à la catalane et armés jusqu'aux dents qui semblait inspirer plus de crainte que de sympathie aux autres assistants ; à la tête de cette bande était un homme de haute taille, la carabine sur l'épaule, et portant un bras en écharpe. A ce signe on a reconnu sans doute notre ancienne connaissance Michaël Moro le contrebandier, qui était venu avec ses compagnons toucher le tribut promis par le vieux Bertren Duba. Du reste, dans ce concours immense il n'y avait pas de femmes ; toutes se réunissaient au village dans la maison de Belsamet pour former le cortége qui devait accompagner la future à l'église, pendant que les hommes de leur côté feraient cortége à Isidoro.

Le ciel même semblait avoir voulu favoriser

cette fête villageoise; le soleil brillait avec cet éclat doux et pur qu'il a quelquefois même pendant l'arrière-saison dans les contrées méridionales; aussi les apprêts du festin se continuaient-ils en plein air. Les tables du hangar étaient déjà chargées d'une longue file d'assiettes de bois et de cruches de vin; sur une table à part, destinée à l'aristocratie andorrane et aux futurs époux, le couvert était d'une belle porcelaine française et les ustensiles d'argent, ce qui était un luxe sardanapalique pour le pays. Tout à l'entour de ce hangar, on était à demi asphyxié par la fumée des feux qui servaient à cuire les viandes de toute espèce. Un sanglier presque entier rôtissait devant un immense brasier de sapin; les moutons, les poules et les oisons bouillonnaient dans de grandes chaudières desquelles il eût été facile d'extraire en abondance cette *écume* si chère à Sancho Pança. Il y avait des outres de vin à monceaux, des piles de pains de maïs aussi hautes que la toiture de la salle où ils étaient contenus. Mais nous nous arrêtons au milieu de cette description homérique, de peur de nous faire accuser d'avoir pillé Miguel Cervantès Saavedra.

Pour contraste avec la joie rustique et bruyante du dehors, toute la vaste maison de Bertren Duba, quoique remplie de monde, offrait un aspect de recueillement et de respect qu'il fallait attribuer à la présence de personnages encore plus éminents que les membres de l'illustrissime conseil. Ce n'était rien moins que le viguier andorran lui-même qui était arrivé le matin avec plusieurs autres grands fonctionnaires de la république. Tous ces hôtes puissants étaient réunis en ce moment dans la salle commune, qui, en une nuit, avait subi de merveilleux changements et avait été enjolivée de tentures et de guirlandes de feuillage. Le viguier, revêtu d'un costume militaire qui était couvert de broderies, avait l'épée au côté, et seul, sur tout le territoire de l'Andorre, il avait le droit, avec son collègue, le viguier de France, alors absent, de porter une pareille arme. Après lui venaient les *honorables* bailes, ou juges civils, les syndics, les consuls des communes andorranes, les capitaines de milice avec leurs *dannés,* ou lieutenants, et jamais peut-être tous les pouvoirs de l'Andorre ne s'étaient réunis ainsi pour faire honneur à une seule famille.

Aussi le vieux Bertren semblait à demi fou d'orgueil et de joie ; ses yeux petillaient, ses narines étaient gonflées, sa taille, un peu voûtée d'ordinaire, était devenue droite comme au temps de sa jeunesse. Il revivait dans son petit-fils, et les marques de sympathie que l'on donnait à sa famille l'enivraient comme le bal enivre une jeune fille. Revêtu d'un habit noir à la française qu'il avait porté du temps qu'il était en fonction, il se promenait fièrement dans l'assemblée, recevant les compliments et les serrements de main. Isidoro l'accompagnait, morne et pensif, ne répondant que par un sourire mélancolique aux félicitations qu'on lui adressait ; il se passait en lui quelque pénible combat, et ses traits, malgré tous ses efforts, trahissaient cette émotion intérieure. Mais les hôtes de son aïeul et Bertren lui-même n'attribuaient cette taciturnité qu'au respect et à la timidité naturels à un jeune homme au milieu de tant de vieillards et de hauts personnages.

Isidoro était déjà revêtu du costume qu'il devait porter à la cérémonie du mariage, et n'eût été la finesse des étoffes, l'éclat des couleurs et quelques ornements accessoires de

toilette, ce costume ressemblait en tout à celui qu'il portait le jour où les voyageurs l'avaient rencontré dans les montagnes. Par un raffinement de politique et peut-être par suite d'un véritable attachement aux vieilles mœurs et aux vieux usages de l'Andorre, le centenaire avait voulu que son petit-fils se montrât le jour de ses noces avec l'uniforme national; dans ses idées, c'était un moyen d'accroître encore la popularité de sa famille. Aussi, comme nous l'avons dit, rien n'eût distingué en ce jour solennel le riche Isidoro Duba du dernier de ses pâtres, n'eussent été les bas de soie et les souliers à boucles d'argent qui remplaçaient les spartilles et les guêtres de cuir, n'eussent été les rubans qui ornaient son costume, n'eût été surtout l'épingle en diamant qui brillait à sa poitrine et qui était un présent du viguier lui-même.

Après quelques tours dans la salle pour remercier ses hôtes de leur empressement, Bertren Duba entraîna son fils dans un coin écarté pendant que les assistants causaient des affaires publiques de l'Andorre, et là, ne pouvant plus se contenir, il dit avec effusion à son petit-fils, toujours silencieux et préoccupé :

— Eh bien! mon Isidoro, avais-tu pensé qu'on nous comblerait de tant d'honneurs? Tout ce qu'il y a de riche et puissant dans l'Andorre est venu; pas un n'y a manqué. Notre famille a-t-elle jamais reçu tant de preuves de considération? A-t-elle jamais été dans une position plus brillante et plus prospère, depuis le temps du grand Carl, maintenant que, par suite de ton mariage, elle n'est plus menacée de s'éteindre! Dieu nous protége, Isidoro; c'est Dieu qui a voulu que je visse ce beau jour avant que je meure pour me donner un avant-goût des joies du paradis!

En parlant ainsi, le vieillard avait peine à retenir des larmes d'attendrissement, et il serrait convulsivement dans ses mains la main de son petit-fils.

— Puisse ce bonheur être de longue durée, grand-père! dit Isidoro d'une voix triste. Mais, ajouta-t-il plus bas en jetant autour de lui un regard inquiet, je n'ai pas vu encore cet étranger qu'on appelle Gonthier et qui doit assister...

— Ne t'en inquiète pas, mon fils, dit le centenaire avec précipitation; cet étranger ne pouvait se trouver ici avec les membres du

conseil qui... tu le verras au sortir de l'église. D'ailleurs, continua-t-il d'un air animé, peux-tu donc songer à ce voyageur, quand tu as sous les yeux tant de personnages illustres venus ici à cause de toi? Sais-tu, mon fils, qu'après une telle démonstration en notre faveur, il n'est pas d'honneur auquel tu ne puisses prétendre? Ton mariage va te rendre apte aux charges publiques; tu vas devenir membre de l'illustrissime conseil, consul, et plus tard, bien plus tard, quand je reposerai depuis longtemps dans ma tombe, viguier de l'Andorre, peut-être...

Le vieillard promena autour de lui un regard triomphant, comme s'il eût défié l'avenir; Isidoro répondit avec un malaise inexprimable :

— Grand-père, excusez-moi... Mais vous ne pouvez comprendre combien il est important que cet étranger et sa fille ne soient pas éloignés de moi en ce moment!

— Eh! qu'importe cet étranger, qu'importe sa fille! dit impétueusement le vieillard, quand nous avons tant d'autres hôtes qui réclament nos égards et notre respect! Isidoro, je vivrais encore aussi longtemps que j'ai déjà

vécu, que le souvenir de la belle journée qui commence ne sortirait plus de ma mémoire! Isidoro, Isidoro, pourquoi faut-il que je paraisse comprendre ce bonheur mieux que toi!

Le jeune Duba allait répondre, quand deux ou trois dignitaires andorrans se rapprochèrent de son aïeul et lui adressèrent la parole; Isidoro profita de cette circonstance pour échapper un moment à l'horrible gêne qu'il éprouvait depuis le matin, et il sortit précipitamment de la salle sans être aperçu.

Cependant l'heure fixée pour la bénédiction nuptiale arriva, et un bedeau, portant la verge à pomme d'argent, fut envoyé de l'église pour annoncer que le prêtre attendait, et que le cortége des femmes s'était déjà mis en marche avec la fiancée.

A cette nouvelle, tous les assistants se levèrent et chacun prit rang dans le cortége suivant l'ordre de préséance. Le viguier et les syndics devaient marcher les premiers comme chefs du gouvernement de l'Andorre; la seconde place était réservée au vieux Bertren et au marié, à qui, par une faveur insigne, on donnait ainsi le pas sur les membres de l'il-

lustrissime conseil, les consuls et les bailes. Puis devaient venir les officiers publics subalternes, puis enfin les simples citoyens qui attendaient à la porte la sortie du cortége pour se mettre à sa suite jusqu'à l'église.

Or, pendant que chacun prenait ainsi sa place suivant la hiérarchie andorrane, Bertren Duba promena son regard dans la salle et il pâlit en remarquant qu'Isidoro n'y était pas.

— Le malheureux va faire attendre tout le monde! murmura-t-il avec effroi; que va-t-on penser de lui?

Il courut à la porte de la cour et il aperçut trois ou quatre de ses pâtres.

— Cherchez Isidoro! leur dit-il d'une voix brève, allez vite, vite... dans sa chambre... partout... on l'attend.

A peine avait-il achevé de parler que les braves gens étaient déjà partis. Quand Bertren rentra, tout était prêt pour se mettre en marche; on ne semblait plus attendre que lui et Isidoro.

— Que l'illustre viguier et tous mes honorables amis excusent mon petit-fils s'il est un peu en retard, dit le centenaire, le front couvert d'une sueur froide; l'enfant a perdu

la tête, et cela se comprend le jour de son mariage !

Quelques plaisanteries amicales et des paroles d'indulgence accueillirent ces excuses, bien que quelques vieillards austères eussent froncé le sourcil en entendant annoncer qu'un jeune homme était cause du retard qu'on éprouvait. Au bout de quelques minutes, l'impatience commença à gagner les plus tolérants. Bertren allait et venait d'un air d'angoisse ; enfin, un de ceux qu'il avait envoyés à la recherche d'Isidoro, parut à la porte et lui dit à voix basse :

— Nous ne l'avons pas trouvé !

— Cherchez, cherchez encore...

Il revint vers le groupe où se trouvaient le viguier et les bailes, et il dit avec un sourire forcé :

— Sans doute, messieurs, mon petit-fils se croyant indigne de l'honneur de marcher au milieu d'une si illustre compagnie, se sera rendu d'un autre côté à l'église avec sa fiancée... Sa modestie seule est la cause de tout le mal...

En même temps il invita par un signe poli le viguier à ouvrir la marche ; lui-même alla

s'appuyer sur le bras d'un vieillard presque aussi âgé que lui, et l'on partit.

Le cortége trouva dans la cour la troupe de musiciens qui devait le précéder, et on déboucha sur la pelouse où était préparée la fête. Là, toute la foule des montagnards formait la haie de chaque côté de la route, et, au moment où le viguier parut, il fut salué par une décharge générale de carabines ; des vivat furent poussés tant en l'honneur des dignitaires de l'Andorre qu'en l'honneur des Duba. En même temps la cloche du village, sonnée à grande volée, annonça que tout était prêt pour la cérémonie religieuse.

Le centenaire chercha avidement du regard dans cette foule compacte, mais Isidoro ne se montrait pas. De leur côté, les montagnards semblaient plus curieux encore de voir Isidoro Duba que le viguier et tous les dignitaires de la république; et en remarquant qu'il n'y avait là que le vieux Bertren et les garçons d'honneur chamarrés de rubans, un grand étonnement se peignit sur tous les visages :

— Où donc est Isidoro ? je ne vois pas Isidoro ! disait-on de toutes parts.

Et quand ce nom fréquemment répété arrivait jusqu'aux oreilles de Bertren, le centenaire répondait en s'efforçant de paraître calme :

— Isidoro, mes amis ! il est en avant... il nous attend à l'église !

Cette explication volait de bouche en bouche, et les acclamations continuaient plus joyeuses que jamais, pendant que la foule se mettait à la suite du cortége.

Comme nous l'avons déjà dit, l'habitation de Duba était à une courte distance du village, et cependant le centenaire eut le temps de souffrir mille morts pendant que l'on faisait lentement ce trajet. Son regard errait çà et là, sans se fixer sur personne ; il était d'une pâleur livide, quoiqu'il cherchât à cacher son trouble à ceux qui l'entouraient. A la vue de l'église surmontée d'un clocher d'ardoises, dont l'unique cloche sonnait toujours à grande volée, il frissonna, et si son vieux compagnon ne l'eût soutenu, il lui eût été impossible de faire un pas.

Cette église, de la construction la plus simple et la plus grossière, était précédée d'une espèce de porche, situé au-dessous du clocher,

et dont la porte ouverte à deux battants laissait voir l'intérieur du temple jusqu'à l'autel du fond. La nef, suivant l'usage du pays, était partagée en deux parties égales par une balustrade en bois de sapin, qui, partant du linteau intermédiaire de la porte, ne s'arrêtait qu'au sanctuaire. Le côté gauche est réservé aux femmes et le côté droit aux hommes, car les deux sexes sont toujours séparés dans les églises pyrénéennes.

En arrivant sur la petite place qui précède l'église, les Andorrans firent une nouvelle décharge de leurs armes pour annoncer leur arrivée; mais aucun homme ne se montrait sous le porche, excepté le sonneur, qui s'escrimait de son mieux pour l'honneur de la paroisse. Quelques Andorranes formaient un petit groupe à la porte de l'église comme pour avertir que le cortége des femmes avait précédé celui des hommes. En effet, au milieu des costumes rouges et verts dont les couleurs se confondaient dans le demi-jour de l'intérieur de l'église, on pouvait distinguer déjà les voiles blancs des matrones et ces serviettes blanches pliées en quatre, que les Andorranes jeunes et vieilles se croient obligées

de porter en équilibre sur la tête dans toutes les solennités.

Le cortége, au milieu des fanfares et des acclamations, entra dans la partie de l'église réservée aux hommes, et les assistants de classe inférieure se rangèrent modestement le long du bas côté, pendant que les personnages les plus éminents allaient occuper dans le chœur les bancs d'honneur qui leur avaient été réservés. En ce moment, le vieux Bertren semblait avoir retrouvé ses forces et marchait si vite qu'il fut sur le point de manquer à l'étiquette en dépassant le viguier lui-même. Quand il arriva au sanctuaire, où se terminait la balustrade, il jeta avidement les yeux dans la partie de la nef réservée aux femmes, qui étaient toutes dévotement agenouillées, puis dans le sanctuaire même où des places étaient préparées pour les futurs époux. Maria, toute vêtue de velours et chargée de bijoux, était là à côté de sa mère, et quand le cortége arriva, toutes les deux se retournèrent avec vivacité pour voir le fiancé... Le fiancé n'y était pas.

Pendant que les dignitaires andorrans prenaient place, toujours suivant l'ordre de

prééminence, un murmure sourd s'éleva à la fois de toutes les parties de l'église. L'absence d'Isidoro en ce moment devenait réellement inconcevable. Tous les yeux étaient tournés vers Bertren, dont la contenance du reste ne semblait au vulgaire trahir aucun embarras. Cependant, sentant bien qu'il était l'objet de l'attention universelle, il se détournait comme pour échapper aux regards inquisiteurs et aux questions.

Personne, pas même le viguier, n'osait interroger le centenaire, dont on commençait à soupçonner les angoisses secrètes, lorsqu'une femme se crut le droit de montrer moins de réserve; c'était Antonia Belsamet, la mère de la future. Elle traversa l'imposante assemblée réunie dans le chœur, et allant directement à Bertren, elle lui dit tout bas :

— Que signifie ceci, illustre Duba? Où donc est votre petit-fils? Pourquoi n'est-il pas ici?

— Avant que le prêtre soit monté à l'autel, répondit le centenaire à voix haute, mon petit-fils sera ici.

La matrone regagna sa place sans prononcer une parole. Quelques moments s'écoulèrent encore. Un profond silence régnait dans

l'assemblée, et, tant du côté des femmes que de celui des hommes, les yeux des assistants ne s'étaient pas détournés une seconde de Bertren. Celui-ci, cependant, toujours calme et impassible, se contentait d'examiner à la dérobée une petite porte latérale plus rapprochée du chœur que celle de la nef. C'était une de ces portes qui, dans les églises des Pyrénées, conservent encore aujourd'hui le nom de *porte des Cagoths,* et qui servaient de passage, au moyen âge, aux lépreux et aux goîtreux. De nos jours encore, les montagnards éprouvent une grande répugnance à pénétrer dans une église par ces entrées, réputées infâmes, et cependant qui sait ce qu'eût donné Bertren pour voir en ce moment son petit-fils paraître à cette porte des parias?

Enfin l'attente devint si vive que quelque démonstration inattendue allait peut-être se manifester parmi les assistants de toutes les classes, lorsqu'un homme tout essoufflé et qu'au premier aspect Bertren reconnut pour un de ceux qu'il avait envoyés à la recherche d'Isidoro, parut tout à coup à la petite porte, et, sans s'inquiéter s'il blessait ou non les convenances, il se dirigea vers son

maître avec rapidité et lui dit à voix basse :

— Illustre Duba, il est parti...

— Qui donc ?

— En apprenant que les étrangers avaient quitté la maison ce matin avant le jour, il est entré dans une colère terrible... il a pris sa cape et il est parti depuis une heure en menaçant Piétro de le tuer s'il avertissait de sa fuite.

Bertren, au lieu de répondre, alla s'agenouiller au pied de l'autel au moment où le prêtre, en habits sacerdotaux, sortait de la sacristie pour commencer l'office divin. Il resta prosterné quelques secondes, puis se redressant par un mouvement lent et solennel, il se tourna vers la foule qui remplissait l'église et dit d'une voix forte et sonore :

— Habitants de l'Andorre, soyez tous témoins du châtiment que doit infliger à son fils un père cruellement offensé ! Isidoro Duba mérite notre haine et notre colère à tous ! Il a abandonné sa fiancée pour suivre une femme étrangère ! Il n'a pas respecté les cheveux blancs de son aïeul; il a menti à ses promesses, trahi ses serments, déshonoré mon nom !... En présence de vous tous, habitants de l'Andorre, et en présence du Dieu tout-

puissant qui nous écoute, je le maudis et je voue son nom au mépris de vous et de vos enfants !

En prononçant ces paroles, le vieillard tomba lourdement, et son front heurta l'angle de l'autel ; une large blessure s'était ouverte, et cependant le sang ne jaillit pas. Bertren Duba était mort.

Une agitation affreuse suivit cette catastrophe. Tous ceux qui étaient dans le chœur s'élancèrent pour relever Bertren et lui donner des secours. Quelques-uns même de ceux qui avaient été relégués dans les bas côtés franchirent la balustrade, obéissant à une impulsion plus forte que le respect pour le lieu saint et pour les dignitaires andorrans. En quelques secondes, le corps du malheureux Bertren fut entouré d'une foule empressée où les personnages les plus éminents se coudoyaient avec les plus pauvres pâtres au service de la famille Duba. Un médecin qui faisait partie de l'assemblée examina longtemps le vieillard et finit par s'éloigner en hochant tristement la tête. A son tour, le prêtre, qui s'était préparé pour une toute autre cérémonie, s'approcha pour administrer, s'il en était

temps encore, les derniers sacrements... Le prêtre n'eut à prier que sur un cadavre.

Quand il fut reconnu qu'il ne restait plus aucun signe de vie chez le vénérable doyen de l'Andorre, tous les vieillards ses amis et ses égaux se livrèrent à une profonde douleur. Le viguier, les larmes aux yeux, annonça à la foule la perte irréparable que venait de faire la république, et en quelques paroles pleines de convenance et de douleur que l'émotion interrompit plus d'une fois, il fit l'éloge du généreux citoyen qui, après une si longue carrière, venait de succomber d'une manière si subite et si fatale. Des sanglots, des larmes, des prières ferventes accueillirent de toutes les parties de l'église cette touchante oraison funèbre d'un homme qui, quelques instants auparavant, était plein de vie et semblait parvenu au comble de la félicité humaine. C'était un père, un ami, un conseiller, un protecteur que perdait en lui chacun des assistants; et depuis plus d'un siècle peut-être jamais désastre public n'avait tant affligé la population de l'Andorre. Le prêtre prononça sur le corps du vieillard un *De Profundis*, auquel tous ceux qui étaient dans l'église se joignirent

avec la plus grande piété, puis la foule commença à s'écouler lentement par les deux portes de la nef.

Au moment où Bertren tomba, après avoir proféré son terrible anathème contre son petit-fils, Maria, qui était à deux pas de lui, poussa un cri de terreur et s'évanouit dans les bras de sa mère éperdue. Belsamet et les filles d'honneur la transportèrent hors de l'église sur un banc de pierre, et lorsque la foule morne et désolée déboucha sur la place, la pauvre jeune fille n'avait pas encore repris ses sens. Les femmes se serraient autour d'elle de manière à empêcher les Andorrans d'approcher. Mais quand la place fut couverte de groupes nombreux où l'on s'entretenait avec douleur et colère de l'affreux événement qui venait de se passer, la vieille Belsamet, saisie tout à coup comme d'un accès de délire, écarta avec autorité ses compagnes et forma ainsi un demi-cercle dont le banc de pierre était le centre. Puis, désignant aux Andorrans la jeune fille pâle et immobile, dont les cheveux blonds tombaient jusqu'à terre, elle s'écria d'une voix déchirante :

— Habitants de l'Andorre! et vous tous mes

parents, mes amis, mes voisins, n'y a-t-il pas un seul de vous qui vengera l'injure faite à la fille de la veuve? N'y a-t-il personne qui aura pitié de la pauvre Maria Belsamet que son fiancé voue à l'infamie en l'abandonnant avec tant de lâcheté?

Un profond silence régna dans toute l'assemblée à ce violent appel; on regarda tristement la mère désolée, mais on baissa la tête et on ne répondit rien. Isidoro, malgré la faute qui avait amené ces terribles événements, était encore cher aux Andorrans; on se rappelait qu'Isidoro était le plus généreux, le plus hardi, le plus adroit de tous les habitants des montagnes, et ces qualités le rendaient inviolable pour ceux même qui blâmaient sa fuite avec le moins de réserve. Cependant une circonstance inattendue sembla devoir porter à l'extrême l'indignation que Belsamet s'efforçait d'exciter chez ses auditeurs. A peine achevait-elle de parler, que six montagnards sortirent de l'église portant sur leurs bras entrelacés un corps humain enveloppé tout entier dans un manteau catalan. C'étaient les pâtres de Duba qui transportaient leur maître à sa maison, en attendant qu'il pût être inhumé

avec la pompe convenable. Belsamet les arrêta, et, désignant d'une main sa fille évanouie, pendant qu'elle étendait l'autre main sur le cadavre, elle reprit avec un accent entraînant :

— Habitants de l'Andorre, si les larmes d'une veuve et l'outrage fait à une jeune fille innocente ne peuvent vous toucher, n'y aura-t-il donc personne parmi vous pour venger la mort de l'illustre Bertren Duba, votre bienfaiteur à tous, l'homme le plus prudent, le plus sage, le plus vertueux qu'il y ait jamais eu dans nos souverainetés? Voudriez-vous donc qu'on dise qu'il n'y a plus ni courage, ni énergie, ni haine pour les méchants et les assassins, parmi les habitants de l'Andorre?

Un sourd murmure roula un instant dans la foule et s'éteignit peu à peu. Les porteurs se remirent en marche avec leur précieux fardeau. Belsamet s'exhala en reproches et en blasphèmes contre la population de l'Andorre tout entière, et se rapprochant de sa fille, elle dit avec un profond désespoir :

— Et personne! personne pour nous venger de ce misérable!

— Veuve Belsamet, dit avec sévérité le

viguier, qui sortait de l'église, bien que je comprenne votre douleur, je vous défends de parler de vengeance contre ce malheureux jeune homme. Dieu seul et les remords suffiront pour le punir ! Et, si je ne me trompe, cette punition sera terrible !

La mère s'inclina d'un air sombre, et le viguier s'éloigna pour donner les ordres que nécessitaient les circonstances. Belsamet ne semblait plus s'occuper que de sa fille, quand, à travers la foule qui se pressait de nouveau autour d'elle, se glissa un homme qui lui dit à voix basse :

— Nous nous vengerons, Belsamet ! Mais que me donnerez-vous ?

La veuve tressaillit et se retourna vivement : c'était Michaël Moro qui était devant elle. Le contrebandier ajouta avec un affreux sourire, en présentant sa main blessée :

— Le père est mort sans achever de régler ce compte ; maintenant il faut que je le règle avec le fils. Je puis faire vos affaires tout en faisant les miennes... Mais que me donnerez-vous?

— Le double de ce que t'avait promis le vieux Duba, murmura la veuve.

— C'est bien... Maintenant où pourrons-nous trouver le jeune diable ?

— Je l'ignore encore, mais nous le saurons bientôt... Suis-moi !...

———

X

Pendant que ces choses se passaient dans le hameau pyrénéen, Gonthier et Cornélie s'avançaient vers la ville d'Andorre, capitale de la république, d'où ils devaient gagner le soir même la Seu d'Urgel. Là, par les recommandations verbales qu'apportait Pédro de la part de Bertren, ils devaient trouver un asile sûr jusqu'à ce que les événements politiques de la France leur permissent de retourner dans leur patrie.

Il était midi environ, et les voyageurs étaient partis furtivement au lever du jour, afin de n'être pas l'objet des suppositions de la

foule qui remplissait et environnait la maison des Duba. Aussi, ils avaient fait une grande partie du chemin et déjà ils commençaient à apercevoir dans le lointain la jolie ville d'Andorre avec ses maisons couvertes d'ardoises, son petit palais des viguiers et le clocher de son église métropolitaine. La route ou plutôt le sentier qu'ils suivaient longeait la Tristanza, et, quoiqu'il fût très-fréquenté par les habitants de la vallée, il ne présentait pas néanmoins aux voyageurs toute la sécurité désirable. Quelquefois il attaquait hardiment le flanc d'une haute montagne qui se dressait devant lui, et il l'escaladait après mille détours; d'autres fois il se glissait timidement entre deux précipices, où il s'enfonçait brusquement dans les sombres ravins creusés par le torrent auquel il disputait une partie de son lit de rocher; et, bien qu'un pareil voyage ne présentât pas des dangers aussi terribles que ceux affrontés par les voyageurs quelques jours auparavant, il fallait de l'attention à chaque pas pour avancer sans risque, et une distraction pouvait encore coûter la vie.

Cependant, soit que les cavaliers et les montures se fussent également familiarisés

avec ces périlleuses excursions, soit que les principaux personnages de la petite caravane eussent, chacun à part soi, des sujets de réflexion sérieuse, on continua d'avancer sans songer au gave qui mugissait au-dessous du chemin et aux gouffres qu'on trouvait à chaque pas. Pédro, le confident de Bertren, ouvrait la marche avec un autre Andorran chargé de l'assister dans les soins qu'ils devaient donner à Gonthier et à sa fille. Tous les deux enveloppés dans leur cape de laine, un bâton à la main, s'entretenaient à voix basse des brillantes fêtes auxquelles ils ne devaient pas assister, et leur mauvaise humeur était cause qu'ils semblaient s'occuper fort peu de leur mission; d'ailleurs, ne sachant le français ni l'un ni l'autre, ils ne pouvaient se faire entendre des voyageurs que par signes chaque fois qu'il se présentait un obstacle à éviter ou une précaution à prendre.

Après eux venait Gonthier à cheval, côte à côte avec sa fille, qui voyageait dans son cacolet, suivant sa coutume. Tous les deux gardaient le silence; le vieillard, grave et pensif, jetait de temps en temps un regard plein d'une affectueuse pitié sur la jeune fille qui,

pâle et les yeux rouges, semblait encore en proie à cette morne atonie dont le froid était la cause dans le voyage précédent. Puis venait Diégo, monté sur le cheval de Bernard, car sa blessure, bien qu'elle fût en bon train de guérison, ne lui eût pas permis de faire à pied cette longue traite. Les autres bohémiens fermaient la marche, et de toute la caravane, les trois gitanos étaient certainement ceux qui en ce moment croyaient avoir le moins à se plaindre de la destinée. Ils suivaient du regard les pas des trois chevaux qui leur étaient promis et qu'ils considéraient déjà comme leur appartenant. Diégo ménageait celui qu'il montait avec une attention toute particulière, et il restait en arrière de Gonthier et de Cornélie afin de causer avec ses co-associés du fonds social dont ils allaient bientôt pouvoir disposer. Dieu sait les spéculations qui furent proposées et discutées pendant cette mémorable matinée par les trois négociants !

Au moment où la vue subite de la ville d'Andorre attira l'attention des voyageurs, Gonthier, que le silence obstiné de sa fille attristait, lui dit avec douceur :

— Nous approchons de la ville, mon enfant; quoiqu'on nous ait priés de ne pas nous y arrêter, je n'hésiterais pas à le faire si tu te sentais fatiguée et si tu avais besoin d'un moment de repos...

— Merci, merci, mon excellent père, répondit Cornélie avec un sourire mélancolique, je me sens assez bien pour continuer notre voyage jusqu'à la fin! Il me semble, au contraire, que plus nous nous éloignons de cette maison... où nous avons reçu l'hospitalité, plus je me sens de force et de courage! Mon père, ajouta-t-elle en rougissant et en couvrant ses yeux avec une de ses mains, qu'avez-vous pensé de moi après l'aveu qui m'est échappé devant vous!

— J'ai pensé, mon enfant, dit le vieillard avec chaleur, que je devais remercier Dieu de t'avoir donné tant de raison, de sagesse et d'énergie; j'ai pensé que dans mon infortune je devais être le plus heureux et le plus fier de tous les pères, en voyant combien tu es au-dessus des faiblesses de ton sexe tout entier! oui, ma Cornélie, le sacrifice que tu as accompli était digne d'un généreux et noble caractère tel que le tien; tu voyais

qu'une pareille affection, bien qu'elle fût mutuelle, ne pouvait avoir de résultats; elle froissait brusquement les projets de deux familles, et dans l'ordre moral elle était impossible! Tu n'as pas hésité un instant à couper le mal dans sa racine, et c'est là un acte de fermeté dont il faut que je te félicite! Tu as rendu ce jeune homme fougueux à ses devoirs, à sa famille, à sa patrie, et sois sûre à ton tour que tu seras récompensée par la paix de l'âme de cette bonne action. Et moi, ma pauvre Cornélie, qui t'avais laissée lutter seule contre ce penchant secret! moi, qui n'avais rien vu, rien deviné! j'avais attribué à la simple reconnaissance l'intérêt que tu semblais prendre au sort de ce jeune homme.

— Hier encore je l'attribuais moi-même à la même cause, mon père, dit Cornélie avec un peu de confusion; ce ne fut qu'au moment où je le vis céder enfin à mes instances que je sentis tout à coup dans mon cœur une affreuse douleur qui me révéla la vérité... Je venais d'éprouver mon pouvoir absolu sur Isidoro et je songeais que nous lui devions tous la vie...

— Il n'y a que trop d'excuses à cet attache-

ment passager, dit Gonthier, qui cherchait d'abord à flatter adroitement les sentiments de sa fille afin de les maîtriser sûrement plus tard; ce jeune homme avait réellement d'éminentes qualités, quoique ces qualités soient plus en relief dans ce pays sauvage qu'elles ne pourraient l'être dans nos villes civilisées; oui, je m'explique facilement cet enthousiasme de jeune fille pour un enfant de la nature, brave et généreux tel que cet Isidoro... mais sois assurée que tu ne te repentiras pas du passé! Ce n'est jamais impunément qu'on lutte contre certaines impossibilités, et le sentiment d'avoir agi avec raison et justice efface promptement des impressions quelque profondes qu'elles puissent paraître. Je suis fâché que ce bon Bernard Alric nous ait quittés...

Gonthier s'arrêta, attendant sans doute quelque observation de sa fille pour commencer naturellement l'éloge de son ami.

— Je vous comprends, mon père, dit Cornélie d'un air abattu; vous voulez me faire entendre que pour M. Bernard les impossibilités dont vous parlez n'existent pas. Et cependant, mon père, vous l'avouerai-je? depuis

hier j'ai fait de cruelles découvertes dans mon cœur. J'ignorais et j'avais voulu me cacher à moi-même de secrètes répugnances qui maintenant sont plus fortes que jamais. M. Bernard est un homme de cœur et de sens pour lequel j'ai une profonde estime et une sincère amitié; mais, malgré tous les services qu'il nous a rendus, margré les qualités solides qui le distinguent, je ne puis éprouver pour lui cette affection vive et enthousiaste que je suis susceptible de ressentir. J'ai refusé longtemps d'en convenir avec moi-même, mais le préjugé de caste qui pèse sur lui me repousse malgré moi. Quand il venait nous voir dans notre maison de Nîmes, j'ignorais encore la véritable portée de cette dénomination de cagoth qu'on lui donne dans son pays natal; je n'avais pas encore eu sous les yeux des exemples de l'odieuse réprobation dont on a frappé sa race, mais depuis que nous sommes arrivés dans le pays qu'il habite, involontairement j'ai remarqué tous les légers signes qui indiquent entre lui et ses compatriotes une ligne de démarcation. Les gestes de mépris, les haussements d'épaule quand on reconnaissait sa race au signe fatal de ses

yeux, ne m'ont pas échappé; j'entends toujours bruire à mes oreilles le cri que poussa un jour un enfant pendant que nous traversions avec Bernard un village pyrénéen : « Aux yeux bleus des cagoths ! » ce cri qui, m'a-t-on dit, retentissait au moyen âge sur le passage des parias dont Bernard est descendu... Que vous dirai-je, mon père? il m'est venu quelquefois dans la pensée (car mes aveux seront complets) que ce mariage projeté n'était pour vous qu'un défi jeté à une injustice. Oh! ne m'adressez aucun reproche, mon père, car je me blâme moi-même de toute la force de ma raison! Je sais que vous n'avez désiré que mon bonheur et que ce n'est pas votre faute si, en faisant choix de l'homme capable de l'assurer, vous avez trouvé l'occasion de fronder un préjugé! Je suis folle peut-être; mais je dois vous montrer dans tout son jour l'état de mon âme. J'éprouve pour le généreux Bernard les sentiments que je pourrais éprouver pour un frère; mais je ne l'aime pas d'amour... et je crains de ne pouvoir l'aimer jamais.

En ce moment un mouvement brusque que l'on fit près des deux voyageurs leur fit tour-

ner la tête. Un montagnard enveloppé tout entier dans sa cape et dont le visage était entièrement caché par un vaste sombrero, marchait presque côte à côte avec eux sans qu'ils sussent comment il se trouvait là. Le bruit des pas des chevaux avait couvert le bruit de ses pas, et le mouvement qu'il venait de faire avait seul trahi sa présence.

— Quel est cet homme, mon père? dit Cornélie effrayée à voix basse.

— C'est le guide Pédro qui vient sans doute de mettre son manteau, répondit Gonthier avec distraction; est-ce que tu ne le reconnais pas?

— Mais, mon père, cet homme a pu nous entendre, et...

— Il ne comprend pas un mot de français, mon enfant; et d'ailleurs sa mauvaise humeur ne lui permettait pas de faire attention à nos paroles... Mais je vois que tu veux m'échapper sur un frivole prétexte, continua-t-il en regardant sa fille en souriant; tu crains que je ne te démontre l'injustice de tes préventions à l'égard de ce pauvre Bernard...

— Ne discutons pas des sentiments que ni vous ni moi ne sommes maîtres de changer,

mon père, dit la jeune fille avec mélancolie; je vous ai montré avec franchise l'état de mon âme... Peut-être un peu plus tard de fâcheuses et involontaires impressions s'effaceront-elles, et alors les projets que vous avez conçus pourront s'accomplir. Mais, je vous le répète, mon père, je crains bien de ne jamais éprouver pour M. Alric cette affection que j'ai ressentie pour... un autre!

— Et cet autre, en ce moment, reçoit les serments d'une femme dont il est aimé et qu'il aimera de même, dit Gonthier avec fermeté. Dans un mois peut-être il t'aura oubliée pour la femme que les convenances, le devoir, la volonté de sa famille lui auront donnée.

— Vous vous trompez, monsieur! dit une voix tremblante d'émotion à quelques pas.

Deux cris d'étonnement et de frayeur partirent à la fois. En même temps, Isidoro (car c'était lui) entr'ouvrit son manteau et se montra dans son brillant costume de noce, qu'il n'avait pas songé à quitter. Gonthier et Cornélie s'arrêtèrent et descendirent de cheval.

— Vous ici! s'écria Gonthier aussi surpris que par l'apparition d'un spectre, vous, Isidoro Duba?

— Et... vous nous écoutiez! murmura Cornélie avec terreur; de quel côté êtes-vous venu?

Isidoro désigna un de ces petits sentiers fréquentés par les piétons et qui accourcissent les distances dans les montagnes.

— J'ai tout entendu! dit-il avec chaleur; je sais maintenant, mademoiselle, pourquoi vous avez voulu partir.

— Que signifie tout ceci, monsieur? demanda Gonthier avec sévérité; pourquoi avez-vous quitté votre fiancée, votre aïeul, vos amis? Que faites-vous ici? Que s'est-il passé? Que voulez-vous?

Isidoro ne sembla pas avoir entendu toutes ces questions pressantes; ses yeux étincelants étaient attachés sur Cornélie; c'était d'elle seule qu'il était occupé.

— Il est donc vrai? dit-il d'une voix pénétrante; ce que je n'avais osé espérer dans mes rêves les plus hardis s'est donc réalisé? Mademoiselle, à mon tour j'ai pu surprendre votre secret... Oh! béni soit le moment où une inspiration du ciel m'a fait fuir cette foule importune et rompre ce mariage qui m'est odieux, puisque j'ai pu entendre un aveu qui

me donnera du bonheur pour toute ma vie!

— Quoi! monsieur Isidoro, s'écria la jeune fille hors d'elle-même, ce mariage n'est donc pas accompli malgré vos promesses?...

— Vous n'avez pas tenu les vôtres, s'écria le jeune Duba avec véhémence, mais je ne dois plus m'en plaindre... Lorsque je me suis aperçu que vous étiez partis en secret, sans me laisser une consolation, une marque de souvenir, ma raison s'est perdue, mon courage s'est brisé; j'ai ressenti un impérieux besoin de vous voir encore un instant, de vous protéger, de vous défendre, ou du moins de vous dire adieu... J'ai abandonné mon aïeul, ma fiancée, tous ces hôtes illustres qui étaient venus pour me faire honneur, cette foule bruyante qui assistait à la fête... Mais je ne regrette pas ce que j'ai perdu, car Dieu me réservait le plus grand, le plus inespéré de tous les bonheurs. Je suis libre, Cornélie, je suis libre et je sais que vous m'aimez!

Il y avait dans l'accent, dans l'attitude d'Isidoro quelque chose qui électrisa la jeune fille. Elle se jeta en pleurant dans les bras de Gonthier.

— Vous l'entendez, mon père? murmura-

t-elle, ce malheureux jeune homme a tout sacrifié pour moi!

Isidoro comprit que de la réponse de Gonthier allait dépendre son sort; aussi, il se tourna vers le vieillard et lui dit d'un ton suppliant, quoique avec dignité :

— Je sais, monsieur, que vous êtes supérieur aux préjugés de vos compatriotes, et que ma qualité de pâtre et de fils de pâtre ne sera pas une raison de me repousser si à d'autres égards vous me jugez digne de votre fille. Je ne suis pas d'une race de parias, comme M. Bernard, et je vous ai donné assez de preuves de dévouement et de courage pour que mon caractère vous soit connu. Je ne parle pas de ma fortune, car je ne sais encore ce qui adviendra d'elle, bien qu'aucune loi dans l'Andorre ne puisse m'en déposséder... je ne veux faire valoir auprès de vous que l'affection que j'ai vouée pour toujours à votre fille et le désir ardent et sincère que j'éprouve de la rendre heureuse.

—Cornélie, que dois-je répondre? demanda Gonthier d'une voix calme.

— Prononcez, mon père, dit la jeune fille sans lever les yeux.

— Eh bien, mon enfant, puisque tu as assez de confiance en ton père pour t'en remettre à lui du soin de ton bonheur, je répondrai donc pour toi et je te sauverai de tes propres incertitudes; bientôt peut-être tu me remercieras de mon inflexibilité. Monsieur Isidoro, continua-t-il en se tournant vers le jeune Andorran, par l'acte de lâcheté que vous venez de commettre en violant vos promesses, en jetant dans le désespoir votre vénérable aïeul, qui attendait de vous ses derniers jours de bonheur, en outrageant une jeune fille qui méritait pourtant votre estime et votre respect, en reniant votre patrie et en bravant ceux qui la gouvernent, vous vous êtes rendu indigne de ma fille. Si vous vous étiez résigné noblement à votre sort, j'aurais pu du moins conserver de la pitié pour vos chagrins, de l'estime pour votre caractère, de l'admiration pour votre résignation; vous ne l'avez pas voulu. Vous parlez de votre courage, et vous êtes plus faible qu'un enfant. Les services que vous nous avez rendus ne peuvent s'effacer de notre mémoire, mais il n'est pas généreux d'en abuser en demandant une récompense qui ne vous est pas due. Quant au

secret que, par une coupable indiscrétion, vous venez de surprendre, voici ce que j'ai à vous dire : Vous deviez imiter la générosité de ma fille, qui, malgré ses sentiments secrets, n'a pas voulu vous détourner de la voie tracée devant vous par l'honneur et le devoir. Maintenant vous n'avez plus à être fier de cette preuve d'affection, car ma fille est forcée de ne plus vous estimer...

— Mon père, mon père, dit Cornélie en sanglotant, de grâce, ne l'accablez pas !

Isidoro avait écouté d'un air sombre et contraint cette terrible réprimande, mais au moment où Cornélie sembla intercéder en sa faveur, il releva la tête :

— Qu'importent les reproches d'un vieillard timide et glacé par l'âge, qui ne sait plus comprendre les passions de la jeunesse ! dit-il en faisant un geste d'impatience; c'est à vous que je m'adresse, mademoiselle, continua-t-il sur un ton différent en se rapprochant de Cornélie, c'est de vous seule que je veux apprendre mon sort... et, si vous y consentiez, je saurais bien vous arracher...

La jeune fille, qui avait jusque-là tenu son visage caché dans le sein de Gonthier, se re-

dressa vivement, et regardant Isidoro avec des yeux irrités, elle lui dit d'un air fier et plein de dignité :

— Qui vous a donné le droit, monsieur, de supposer que les volontés de mon père ne sont pas des ordres pour moi, et que je pourrais préférer à mon père une autre personne au monde, quelle qu'elle soit?

Isidoro chancela en poussant un gémissement.

— Merci, ma digne fille ! s'écria Gonthier en pressant Cornélie contre sa poitrine; je t'avais bien jugée. Et maintenant, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Isidoro, tout est fini entre nous; recevez nos remerciements pour vos services passés et nos adieux. Il est temps peut-être encore de réparer les fautes que je viens de vous reprocher avec dureté, je l'avoue. Allez les réparer, monsieur, et peut-être, plus tard, aurez-vous le droit de réclamer notre estime et notre amitié.

— Je ne vous quitte plus, dit Isidoro d'une voix sourde.

— Au nom du ciel, monsieur Duba, reprit Cornélie qui se repentait déjà de la sévérité qu'elle venait de montrer, souvenez-vous des

sages résolutions que vous aviez prises hier au soir ! Mon père a raison; peut-être est-il possible encore de renouer votre mariage... Tout le monde vous attend sans doute encore... Partez, hâtez-vous !

— Et nous, nous n'avancerons pas d'un seul pas tant que vous serez ici, dit Gonthier en frappant la terre du pied avec résolution, dussions-nous passer la nuit sur ce rocher...

— Permettez-moi du moins de vous conduire jusqu'à Urgel, reprit le montagnard d'un air de soumission; les passages de certains défilés ne sont pas sûrs, et vous n'avez pas de défenseur.

— Un défenseur ! s'écria Gonthier avec transport; en voici un qui nous arrive. C'est Dieu qui nous l'envoie en ce moment !

En même temps il désigna du doigt un voyageur à cheval qui venait à eux, accompagné de Pédro et de deux autres montagnards. Le cavalier et la monture étaient épuisés de fatigue et paraissaient avoir fait une longue course. Il suffit d'un coup d'œil à Isidoro et à Cornélie pour reconnaître Bernard Alric dans ce voyageur. Il avait rencontré Pédro et le guide, qui marchaient en

avant, et il leur avait fait rebrousser chemin.

A la vue de Gonthier et de sa fille, le cagoth poussa un cri de joie et piqua son cheval, malgré les difficultés du chemin. Mais le pauvre animal épuisé ne put accélérer son allure, et Bernard, pour arriver plus vite, sauta à bas de sa monture et courut vers son vieil ami. Gonthier fit quelques pas au-devant de lui et lui ouvrit les bras; ils se tinrent un moment embrassés :

— Bonne nouvelle, monsieur Gonthier! s'écria le maître de forges; reprenez courage, mademoiselle Cornélie; mon voyage a réussi au delà de tous mes souhaits!

— Mon cher Bernard, que venez-vous nous annoncer?

Cornélie lui tendit la main et lui dit avec tristesse :

— Que pouvez-vous nous apprendre, Bernard, qui puisse nous rendre heureux en ce moment?

— Mademoiselle, dit Alric avec vivacité, sans remarquer l'émotion de la jeune fille, je sais que je vais vous combler de joie en vous apprenant que votre respectable père peut rentrer en France lorsqu'il le voudra.

— Serait-il vrai?

— J'ai acquis la certitude que votre nom n'était pas porté sur la liste de proscription publiée par le gouvernement, et, en n'attirant pas l'attention sur vous, vous pourrez vivre en sûreté dans votre patrie. Si, au contraire, vous désirez séjourner dans l'Andorre, voici une autorisation qui lève toutes les difficultés : elle est signée du viguier français, que j'ai vu à Pamiers : c'est un homme honorable qui vous protégera tant que vous résiderez dans ce pays.

En même temps il étalait avec orgueil un papier qui portait pour cachet les armes de l'Andorre. Gonthier lui adressa les remerciements les plus empressés.

— Mais vous, mon pauvre Bernard, vous ne nous parlez pas de vous... Vous semblez avoir bien souffert de la fatigue dans ce voyage! Comme vous êtes pâle! vos habits sont encore mouillés par la neige des montagnes.

Ces observations s'adressaient à Cornélie, qui jeta en effet un coup d'œil sur son fiancé. Le pauvre jeune homme semblait n'avoir plus que le souffle. Malgre la joie naïve qu'ils

exprimaient, ses traits portaient la trace d'une faiblesse alarmante. Il n'avait pas goûté un moment de sommeil depuis le jour de son départ.

— Oui, le col de Puymoreins était presque aussi dangereux que le port de la Cabane, dit-il en souriant, et nous avons eu beaucoup de peine à nous en tirer; mais qu'importe, puisque tout a réussi et puisque j'ai pu trouver l'occasion d'être utile à mon respectable ami et à ma fiancée!

Cornélie baissa avec embarras ses yeux pleins de larmes.

Pendant ce temps une autre scène, non moins animée, avait lieu à quelques pas de là. Pédro et les autres montagnards, en rencontrant dans cet endroit leur jeune maître, qu'ils croyaient en ce moment dans son habitation, présidant avec sa nouvelle épouse les fêtes de ses noces au milieu de tous les dignitaires de l'Andorre, avaient d'abord été frappés de stupeur. Puis ils n'avaient pas eu de peine à soupçonner ce qui s'était passé et ils étaient tombés dans un affreux désespoir. Pédro surtout, qui savait combien un pareil événement avait dû consterner le vieux Duba,

ne mettait pas de bornes à sa douleur. Il s'était jeté à genoux devant Isidoro, le suppliant, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, de revenir sur ses pas. Les autres montagnards joignaient leurs prières aux siennes, et la douleur de ces braves gens était digne de compassion. Cependant Isidoro semblait à peine s'apercevoir qu'ils étaient là; il ne leur répondait pas un mot, et toute son attention se portait sur Cornélie et sur Bernard, dont il suivait de l'œil chaque mouvement et dont il écoutait chaque parole.

L'attendrissement de Cornélie et ce titre de *fiancée* que lui avait donné Bernard, semblèrent porter au comble l'affreuse jalousie qui le déchirait en secret. Sans remarquer les malheureux qui se traînaient en pleurant à ses pieds, il se rapprocha du groupe des voyageurs et se plaça d'un air sombre devant Bernard, sans prononcer une parole. Alric lui tendit cordialement la main :

— Bonjour, monsieur Isidoro, dit-il; vous voyez que votre plan a entièrement réussi... vous m'avez donné l'occasion d'être utile à deux personnes dont l'affection m'est plus chère que la vie...

— Et qui vous dit que cette affection vous est acquise? demanda rudement le montagnard; ne savez-vous pas que trois jours d'absence peuvent changer bien des choses?

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Je veux dire que celle que vous appeliez tout à l'heure encore votre fiancée, ne l'est plus et ne peut plus l'être, parce qu'elle ne vous aime pas... elle en aime un autre... interrogez-la elle-même!

— Ceci est infâme! s'écria Gonthier en jetant sur Isidoro un regard de mépris.

— Ne voyez-vous pas qu'il faut ou que je le tue ou qu'il me tue! murmura Isidoro. Elle en aime un autre, vous dis-je, continua-t-il en s'adressant à Bernard; est-il donc nécessaire de vous dire que cet autre c'est moi...

— Serait-il vrai, mademoiselle? demanda Bernard dans d'inexprimables angoisses; oh! ne me trompez pas, de grâce! je sais que je ne suis rien pour mériter le bonheur que j'avais espéré! dites-moi la vérité, je vous en prie; j'en mourrai peut-être, mais vous n'avez pas à craindre de reproches...

—Puisque je vous le dis, moi, reprit Isidoro d'un air de défi.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Cornélie avec noblesse en se plaçant entre les deux jeunes gens; si monsieur Bernard n'a pas reçu ma promesse personnelle jusqu'à ce moment, je suis prête à la lui faire... Recevez donc ma parole, monsieur Alric, que je n'appartiendrai jamais à nul autre qu'à vous; et bien qu'un moment d'erreur que je déplore ait altéré les sentiments que je vous porte, ne désespérez pas de l'avenir !

— Oh ! soyez bénie, mademoiselle, de vos consolantes paroles, dit Bernard rassuré; vous savez combien je vous aime, et aucun sacrifice ne me coûtera pour mériter la précieuse récompense qui m'est promise. Je saurai attendre s'il le faut, puisque, de votre propre aveu, je ne dois pas désespérer de l'avenir!

Puis se tournant vers Isidoro : — Monsieur Duba, reprit-il en le regardant fixement, que me disiez-vous donc tout à l'heure? Je crois que vous avez menti !...

Isidoro fit un mouvement, mais Gonthier entraîna Bernard à quelques pas, tandis que Cornélie disait à voix basse au jeune Duba, dont l'aspect en ce moment faisait peur et pitié :

— Est-ce là ce que vous m'aviez promis, monsieur Isidoro ? Votre imprudence seule m'a forcé de contracter des engagements qui maintenant sont devenus indissolubles... Isidoro, des devoirs différents nous appellent dans des directions opposées... Isidoro, imitez ma résignation; moi aussi, j'aurai sans doute encore de terribles épreuves à supporter; laissez-moi au moins la pensée que vous étiez digne de l'affection que je vous avais vouée... Écoutez les prières de ces pauvres gens qui vous supplient de revenir sur vos pas... mon estime est à ce prix.

Isidoro balança une minute.

— Ce que vous me demandez me coûtera la vie peut-être, dit-il d'un ton bref et saccadé, mais je cède encore... Je mériterai du moins votre respect et votre pitié; je vais rejoindre ceux qui m'attendent là-bas, et s'il en est temps encore, j'accomplirai le sacrifice tout entier... Mais il faut que vous et votre père vous soyez présents à cette union, comme vous l'aviez promis... Maintenant vous n'avez plus rien à craindre des habitants de l'Andorre; à mon tour, mon obéissance est à ce prix.

— Mais nous retarderons votre marche !

— Je vais prendre un de ces sentiers qui accourcissent les distances pendant que vous reviendrez sur vos pas par le chemin que vous avez déjà suivi...

— Eh bien, dit Cornélie avec résolution, vous avez notre parole... Nous assisterons à cette réparation de tant de fautes; précédez-nous...

En même temps elle s'approcha vivement de Gonthier et du cagoth pour les déterminer à faire cette démarche. Isidoro resta un moment immobile comme s'il eût voulu leur adresser la parole; puis il se détourna brusquement en disant à Pédro et aux autres montagnards :

— Partons...

Et tous reprirent avec rapidité le sentier âpre et dangereux qui conduisait au hameau pendant que la petite caravane revenait lentement sur ses pas en suivant ce qu'on appelait le grand chemin. Les bohémiens étaient consternés; ils voyaient dans cet incident la perte de leurs plus chères espérances.

XI

Isidoro, en quittant les anciens hôtes de son père, avait repris le sentier âpre et difficile, praticable seulement pour les gens du pays, qui devait le conduire à l'habitation beaucoup plus directement que le chemin ordinaire. Il marchait lentement, et tant qu'il put apercevoir ceux qu'il venait de quitter, il retourna fréquemment la tête. Cornélie, du haut de son cacolet, agitait son mouchoir blanc, comme pour l'encourager, et ce fut seulement lorsque la petite caravane eut dis-

paru derrière une montagne qu'il accéléra sa marche, trop peu rapide encore au gré de ses compagnons.

Pédro et les deux autres montagnards le suivaient d'un air pensif et sans prononcer une parole, comme s'ils eussent craint de se communiquer les pensées affligeantes qui occupaient leur esprit. Pédro surtout était en proie à une poignante douleur, et il marchait avec peine, comme si la fatigue se fût déjà fait sentir à ses membres robustes. Cependant il ne perdait pas de vue son jeune maître, et il suivait du regard chacun de ses mouvements; nul doute que si en ce moment Isidoro, par un de ces caprices bizarres auxquels une aveugle passion l'avait rendu sujet, eût voulu revenir en arrière, l'homme de confiance de son aïeul n'eût employé la force pour le ramener à l'habitation.

Pendant la plus grande partie du chemin, la campagne était déserte, ce qui prouvait que les Andorrans invités à la fête n'avaient pas encore quitté le village. Cette circonstance rendait déjà quelque espérance aux montagnards et déridait un peu le front basané de Pédro. Quant à Isidoro, il ne semblait rien

voir et rien entendre, il s'avançait machinalement et d'un pas égal, sans paraître se douter que son sort dépendait peut-être d'une minute de retard.

Cependant bientôt la solitude commença à se peupler, et à mesure que l'on approchait du village, l'espérance que l'on venait de concevoir s'évanouissait. D'abord on aperçut dans le lointain des points rouges et mobiles qui tranchaient sur la verdure des pâturages; aux rayons du soleil, qui était alors dans tout son éclat, on voyait scintiller les plaques d'acier poli que les Andorranes portent sur leurs élégants sabots, et que le mouvement faisait remarquer à une grande distance; puis on distingua des groupes entiers de montagnards et de montagnardes, les uns à pied, les autres à cheval et en cacolet, s'avançant dans des directions opposées pour regagner leurs habitations.

Cette joie bruyante de la veille et du matin avait disparu; les diverses compagnies ne s'appelaient plus de montagne à montagne; les cornets et les galoubets étaient muets; plus de ces explosions de carabines qui, répercutées par les échos, produisaient un épou-

vantable fracas dans les rochers. Sur les pentes, au fond des ravins, dans les vallées, partout se montraient des troupes variées qui animaient le paysage naguère si solitaire et si sauvage; mais le paysage n'en était pas moins silencieux et morne comme le désert. Il semblait que dans cette multitude, il n'y eût plus un pâtre assez hardi pour oser pousser un de ces hourras que les bergers pyrénéens échangent à tout propos, et on eût dit que la terre absorbait jusqu'au bruit des pas.

Ces signes étranges, qui faisaient contraste avec la turbulence ordinaire de leurs compatriotes, ne contribuèrent pas peu à confirmer les réflexions sinistres que faisaient à part eux les compagnons d'Isidoro. Pédro, après avoir jeté un long et douloureux regard sur l'horizon, fit un signe de croix et dit à demi-voix, du ton d'une fervente prière :

— Que saint Antoine, saint Michel et la bonne Vierge veillent sur l'illustre Bertren Duba, notre maître, et sur sa respectable famille !

— Amen, répondirent ses compagnons dévotement en portant leurs scapulaires à leurs lèvres.

Isidoro ne put pas même se joindre à cette prière, qu'il n'avait pas entendue.

Cependant il sembla bientôt que ce petit groupe lui-même devenait l'objet de l'examen des montagnards éparpillés dans la campagne. Ceux qui le composaient se dirigaient seuls vers le village, auquel tous les autres tournaient le dos. Ils remarquèrent sur les hauteurs voisines des rassemblements qui se formaient et des gens qui les désignaient du doigt; cependant aucun appel, aucun salut n'arrivait jusqu'à eux de la part des Andorrans; seulement des signes mystérieux étaient échangés entre les diverses coteries, et la curiosité semblait se propager de proche en proche dans toute la partie de la campagne où se montraient les montagnards; évidemment Isidoro, malgré la distance, avait été reconnu.

Pédro eût bien voulu être à portée d'interroger quelques-uns de ces gens sur les événements qui s'étaient passés au village; mais il était encore trop éloigné pour se faire entendre, et d'ailleurs les questions qu'il avait à adresser étaient trop importantes pour qu'il fût possible d'entamer une de ces conversations à *tue-tête* qui ont lieu parfois entre les

pâtres désœuvrés des montagnes à une grande distance. Il attendit donc que quelques personnes qu'il connaissait parfaitement et qui descendaient le sentier fussent près de lui; elles devaient nécessairement se croiser avec lui, et Pédro comptait enfin avoir l'explication tant désirée ; il se trompait encore dans son calcul.

Quelques minutes seulement de chemin le séparaient encore des Andorrans, lorsque ceux-ci, s'arrêtant tout à coup, regardèrent Isidoro, et après s'être consultés un moment à voix basse, revinrent brusquement sur leurs pas et remontèrent la montagne comme pour éviter cette rencontre. Pédro fut frappé de cet incident plus encore que de tous les autres, d'autant plus que les Andorrans avec lesquels il avait été sur le point de se croiser faisaient aussi rebrousser chemin à ceux qui suivaient la même route, en leur montrant Isidoro et ses compagnons comme un groupe de pestiférés. En même temps Pédro remarqua que presque tous les montagnards, après un moment d'hésitation, avaient pris aussi une direction contraire à celle qu'ils suivaient un moment auparavant, et que maintenant

ils se dirigeaient vers le village. Quelques-uns même couraient rapidement de ce côté comme pour être les premiers à porter la nouvelle du retour d'Isidoro. Le plus petit nombre cependant continua à s'éloigner de divers côtés, mais on semblait prendre grand soin de ne pas se trouver sur le passage des réprouvés, et quelques-uns de ceux qui n'avaient ni le loisir ni la volonté de retourner au village pour être témoins de ce qui allait se passer s'écartèrent de leur chemin et attendirent sur des rochers voisins qu'ils pussent se remettre en marche sans se trouver face à face avec le jeune Duba et ses compagnons.

Ce fut à un de ceux-là que Pédro se décida enfin à demander les renseignements qui lui étaient si précieux. L'individu auquel il s'adressa était un homme assez obèse qui, n'ayant pu s'éloigner avec célérité, était resté à peu de distance du chemin et se cachait derrière le tronc d'un arbre à liége, espérant sans doute n'être pas aperçu; mais l'œil perçant de Pédro l'avait suivi, et au moment où l'on passa à peu de distance de la retraite du montagnard, Pédro demanda d'une voix suppliante :

— Carl Blanda, au nom de votre saint pa-

tron, pouvez-vous nous apprendre ce qui est arrivé depuis ce matin à l'illustre Bertren Duba?

Le nom de son aïeul prononcé à voix haute parut enfin tirer Isidoro de l'absorption indéfinissable dans laquelle il était plongé depuis qu'il avait quitté Cornélie. Il s'arrêta et il sembla attendre, comme les autres, la réponse qui allait être faite à cette pressante question.

Mais Carl, puisque c'était le nom de ce personnage, se voyant découvert, sortit de sa cachette et répondit brusquement en continuant son chemin vers le pied de la montagne, sans regarder ceux qui venaient de l'interroger :

— Il n'y a plus que haine et mépris pour l'enfant qui a été maudit! Arrière le fils coupable et déshonoré!

Et il s'enfuit sans donner aucun autre éclaircissement. Isidoro resta encore un moment à la même place.

— Maudit! répéta-t-il avec un sourire amer.

Puis il se remit en marche du même pas égal et automatique. Ses compagnons le suivirent, et pendant le reste du chemin, ils ne purent se trouver de nouveau à portée d'in-

terroger les montagnards qui parcouraient le pays en tous sens. Ils s'enfuyaient à leur approche, comme ces ombres fantastiques qu'on croit pouvoir atteindre à chaque instant et qui sont toujours insaisissables. Du reste ils étaient aussi graves et aussi muets que les ombres, et jusqu'à la fin du trajet, pas un accent de voix humaine n'arriva jusqu'aux voyageurs. Ce silence et cette foule produisaient le contraste le plus effrayant.

Cependant le village et l'habitation de Bertren Duba venaient d'apparaître à quelque distance. On voyait encore une grande troupe d'Andorrans qui s'agitaient sur le terrain où la fête avait été préparée. Là sans doute la nouvelle du retour d'Isidoro était déjà parvenue, car tous les yeux étaient tournés vers la montagne qu'il descendait en ce moment. Les curieux devenaient aussi plus nombreux et plus hardis à mesure que l'on approchait du village; il y en avait qui, à cinquante pas en avant des voyageurs, osaient traverser la route; d'autres accouraient avec rapidité au-devant d'eux comme pour s'assurer de la vérité de ce qu'on leur avait dit, et après un moment d'observation rapide, ils reprenaient

en courant le chemin par lequel ils étaient venus.

La petite troupe était engagée en ce moment dans le labyrinthe de ces rochers de grès rouge qui précédaient le village et dont plusieurs même surplombaient les habitations. Ces rochers, pour la plupart taillés à pic et inabordables, formaient de petites gorges sombres au fond desquelles s'encaissait le chemin. Dans quelques crevasses et sur des plates-formes auxquelles on eût pu croire qu'un chamois seul pouvait arriver, quelques-uns des éclaireurs les plus intrépides avaient trouvé place. Un enfant andorran qui n'avait pu rejoindre ses parents, postés sans doute sur les hauteurs voisines, était seul dans un de ces petits défilés et s'était assis tranquillement sur le bord du chemin.

— Enfant, lui demanda Pédro d'une voix caressante, peux-tu me dire ce qui s'est passé au village quand on s'est aperçu qu'Isidoro Duba était parti?

L'enfant frissonna et répondit avec une frayeur naïve :

— Isidoro Duba! ma mère m'a dit qu'il ne fallait jamais prononcer ce nom sans faire un

signe de croix, parce que c'est le nom d'un damné... d'un maudit!

Isidoro le regarda d'un air sombre :

— Les mères le répètent à leurs enfants, les enfants s'en souviendront quand ils seront vieillards! murmura-t-il en délire; la malédiction se transmettra à la postérité tant que le nom des Duba existera...

— Mais le père, l'illustre Bertren? reprit Pédro avec un effort douloureux.

— Ma mère m'a dit que l'illustre Bertren était au ciel et qu'il fallait l'adorer comme un saint martyr... elle a trempé un coin de son voile dans le sang de Bertren au moment où il était étendu mort au pied de l'autel, et elle fera de ce voile une relique qui préservera notre maison du tonnerre et des maléfices.

— Il est mort, et c'est moi qui l'ai tué! dit Isidoro avec un accent déchirant en tombant sur ses deux genoux.

— Mort à cause de vous! répétèrent les montagnards en s'éloignant d'Isidoro avec effroi et dégoût. Malédiction sur Isidoro Duba, l'assassin de son aïeul!

Isidoro s'affaissa sous cette écrasante réprobation de ses serviteurs fidèles. L'enfant

s'enfuit en poussant des cris de terreur.

En ce moment une voix rauque et railleuse se fit entendre au sommet d'un rocher voisin.

— Isidoro Duba! disait-on.

Isidoro ne répondit pas.

— Isidoro! répéta la voix avec un accènt plus terrible.

Le jeune homme se leva.

— Qui m'appelle? dit-il avec égarement; est-ce déjà la voix de Satan qui me demande compte du sang que j'ai versé?

Il leva les yeux; à l'extrémité d'un rocher à pic, Michaël Moro était debout, sa carabine à la main.

— Regarde-moi, Isidoro, dit-il de la même voix lugubre et moqueuse,-j'ai promis à ton aïeul Bertren Duba que je te frapperais en face... Tiens, je venge toute l'Andorre à la fois!

En même temps, un coup de carabine se fit entendre. Isidoro pouvait peut-être par un mouvement brusque éviter la balle; mais ceux qui étaient à quelques pas remarquèrent qu'il sembla au contraire présenter la poitrine au farouche assassin; sa poitrine fut traversé d'outre en outre, et Isidoro tomba à la ren-

verse en criant avec une étrange expression de bonheur :

— Oh ! merci, Michaël Moro ! la mort est la bienvenue pour le fils maudit et l'assassin!

En ce moment une foule nombreuse parut à l'entrée du défilé du côté du village. C'était le viguier et quelques autres personnages importants qui, ayant appris le retour d'Isidoro, accouraient au-devant de lui et venaient d'être témoins de cette affreuse catastrophe.

— Courez, courez, dit le viguier avec énergie aux montagnards qui l'entouraient, arrêtez le misérable qui vient d'assassiner ce malheureux jeune homme sous nos yeux... tirez sur lui comme sur une bête féroce, si vous ne pouvez vous emparer de sa personne !

Quelques Andorrans partirent pour exécuter cet ordre, mais que pouvaient-ils faire? La plupart étaient sans armes, et ceux qui avaient encore leurs carabines n'avaient pas songé à se pourvoir de balles en venant à une fête. Bientôt on aperçut dans le lointain Michaël Moro qui, après être descendu du rocher par un autre côté, retournait dans les montagnes où il devait être inattaquable ; il était entouré de sa bande, qui l'avait attendu

à quelque distance, et qui, aussitôt après cet acte de vengeance, l'avait rejoint pour le protéger. Les contrebandiers, comme nous le savons, étaient bien armés et disposés au combat; aussi ils n'eurent pas de peine à regagner leurs repaires, malgré la poursuite de quelques amis zélés de la famille Duba, et plusieurs fois même ils se retournèrent en fuyant pour railler insolemment la population andorrane tout entière.

Cependant le viguier et les vieillards qui l'accompagnaient étaient arrivés à l'endroit où Isidoro était étendu, entouré de ses compagnons à qui cet affreux événement venait de rendre toute leur ancienne affection pour leur jeune maître. Le petit-fils de Bertren reconnut le viguier et il lui dit avec douceur :

— Illustre viguier, ne me plaignez pas... ne faites pas de démarches pour que celui qui vient de me frapper soit puni... j'aimais mieux mourir que de vivre frappé de la réprobation et de la malédiction de tous!

Le viguier lui pressa doucement la main.

— Vous vivrez, mon enfant, lui dit-il avec émotion, vous vivrez pour réparer tant de

fautes... peut-être votre blessure n'est-elle pas mortelle.

Parmi ceux qui l'accompagnaient était le chirurgien qui, peu d'heures auparavant, avait été appelé à donner des soins malheureusement inutiles à Bertren Duba. Il se mit à genoux à côté d'Isidoro et examina à son tour la blessure du jeune Andorran; après un moment de silence, il se leva et regarda le viguier d'un air significatif.

— Je comprends, dit Isidoro, qui, malgré ses souffrances, avait en ce moment une incroyable présence d'esprit. Michaël Moro n'a pu se tromper; il a frappé juste, et j'en remercie Dieu... Illustre viguier, veuillez ordonner qu'on me transporte sur-le-champ dans la maison de mes pères... Peut-être aurai-je encore assez de temps pour réparer celles de mes fautes qui sont encore réparables.

Ce fut seulement une heure après cet événement que Gonthier, Bernard et Cornélie arrivèrent au village, malgré toute la célérité qu'ils avaient mise dans leur marche. Sous le hangar qui devait servir de salle de banquet et sur la place qui l'environnait étaient quelques groupes de femmes tristes et silencieu-

ses, mais dans la cour de la maison l'affluence était telle, qu'il était douteux que les arrivants pussent la traverser à cheval; aussi, arrivés à la porte, laissèrent-ils leurs montures à la garde des bohémiens.

En entrant dans cette vaste enceinte, ils remarquèrent que cette foule recueillie n'était pas massée en cet endroit par un simple objet de curiosité, mais qu'elle était occupée de quelque grande et imposante cérémonie à laquelle chacun de ceux qui la composaient prenait une part sincère. Les fenêtres de la salle commune étaient ouvertes, et c'était vers ces fenêtres que tous les regards étaient dirigés, bien que ceux qui remplissaient la salle ne permissent pas de voir ce qui se passait à l'intérieur. La plupart des assistants étaient à genoux, d'autres disaient leur chapelet avec ferveur.

Cependant un murmure sourd se propagea parmi les assistants à la vue des étrangers. Des regards irrités furent tournés vers eux; les visages prirent l'expression de la haine et de la colère; quelques poings vigoureux se fermèrent convulsivement. Les arrivants devinèrent au premier coup d'œil que la popula-

tion andorrane leur reprochait tous les malheurs arrivés à la famille Duba, malheurs dont Pédro, envoyé au-devant d'eux, leur avait déjà donné connaissance.

Mais ces signes de fermentation dangereuse disparurent bientôt; un vieillard vénérable, qui semblait jouir d'une grande autorité parmi ses compatriotes, les réprima d'un geste; puis s'avançant au-devant des voyageurs, il leur dit à voix basse et en français avec l'accent d'une profonde douleur :

— Vous êtes attendus avec une grande impatience... Votre présence doit adoucir les derniers instants de ce malheureux jeune homme... Suivez-moi.

En même temps, il écarta la foule qui encombrait la cour et se dirigea vers la porte de la maison. Cornélie était plutôt portée que soutenue par son père et son fiancé; la douleur avait brisé toutes ses forces physiques et morales. Enfin, après beaucoup de peine, ils arrivèrent tous à la salle commune, où une scène imposante frappa leurs regards.

Cette salle, aussi bien que la cour, regorgeait de monde. Vers le centre on avait élevé à la hâte deux espèces de lit de parade; sur

l'un d'eux était étendu le vieux Bertren, encore revêtu du costume qu'il avait pris le matin pour les noces de son petit-fils. Ses traits, nullement défigurés par la mort, portaient une expression de gravité solennelle et de majesté divine; on eût dit qu'il approuvait par un sourire le sacrifice qui s'accomplissait devant lui. Sur le second lit était Isidoro, aussi pâle et déjà aussi immobile que son aïeul. Entre le mort et le mourant était Maria à genoux, parée de ses ajustements de noce. En face des lits avait été dressé un autel sur lequel le desservant de la paroisse, revêtu de ses ornements sacerdotaux, célébrait une messe de mariage. Tout alentour le viguier, les syndics, les consuls et les autorités andorranes étaient agenouillés dans un silence solennel. Le reste de l'espace était occupé par les serviteurs et les clients de la famille Duba. On n'entendait que des gémissements et des soupirs qui se mêlaient à la voix grave et sonore de l'officiant.

Les étrangers, précédés par leur vieux guide, entrèrent avec émotion et respect et vinrent s'agenouiller au dernier rang. Mais Isidoro, qui avait remarqué leur présence,

leur fit signe d'approcher de son lit; puis la cérémonie du mariage s'acheva dans le plus profond et le plus imposant recueillement.

Quand les deux fiancés eurent reçu la bénédiction nuptiale, Isidoro, réunissant toutes ses forces, retint dans sa main celle de Maria, que venait d'y placer le prêtre, et il dit d'une voix mourante, de manière pourtant à être distinctement entendu au milieu du silence de l'assemblée :

— Maria Belsamet, j'ai rempli en présence de mon malheureux aïeul, en présence de tous les honorables chefs de l'Andorre, la promesse qui vous avait été faite en mon nom par l'illustre Bertren Duba... Maria Belsamet, vous êtes maintenant ma femme... Je vous laisse mon nom, mes serviteurs, ma fortune... Maria Belsamet, je vous demande encore pardon du mal que je vous ai fait !

— Je vous pardonne, Isidoro, je vous pardonne ! s'écria la pauvre jeune fille en tombant à demi morte devant le lit d'Isidoro.

— Et vous, braves habitants de l'Andorre, reprit Isidoro en tournant la tête du côté des assistants; illustres viguiers, honorables bai-

les, vous tous amis de mon père et les miens, vous avez été témoins de ma faute, soyez témoins du châtiment et de la réparation... Mon aïeul m'a maudit, vous du moins ne me maudissez pas!

Une explosion de sanglots et de gémissements accueillit ces touchantes paroles.

— Et moi, Isidoro, et moi! demanda une voix creuse à côté de lui, me pardonnerez-vous aussi? C'est moi qui...

— Antonia Belsamet, répondit le moribond en la regardant avec un sourire indéfinissable, allez en paix... Vous seule avez eu pitié de moi!

Puis il fit signe à Cornélie d'approcher, et il lui dit en français dans un dernier effort de volonté :

— Eh bien, Cornélie, êtes-vous contente?... Souvenez-vous de moi... Adieu...

Il poussa un profond soupir; l'assemblée tout entière se leva à la fois pour écouter ce qu'il allait dire... Il ne parla plus, et Cornélie, tombant à genoux à côté de Maria, s'écria d'une voix déchirante :

— Mon Dieu, pardonnez-lui, comme les hommes lui ont pardonné.

Trois jours après, Gonthier et sa fille étaient rentrés en France. Cornélie épousa Bernard Alric; mais elle se souvint toute sa vie d'Isidoro Duba.

FIN.




MINITEX